

la Nef

Décembre 2020 - n°331

ACTUALITÉ

Stéphane Courtois : PCF,
un bourbeux centenaire

ENTRETIEN

Mgr Matthieu Rougé : le temps de
la grande épreuve

NUMÉRO
ANNIVERSAIRE
la Nef
30 ANS

8 € / ISSN 1146-4461.

DOSSIER

« HEUREUX ÊTES-VOUS... »

Pourquoi la morale chrétienne est une morale du bonheur

Une idée
de cadeau
de Noël!

Vous aimez *La Nef* ?

Offrez un abonnement-découverte



La Nef ne peut se développer que grâce à vous qui l'aimez et l'appréciez : faites-la découvrir en offrant un abonnement-découverte de 5 numéros à des proches « ciblés » en profitant du tarif réduit réservé aux nouveaux abonnés (ou pour vous-même si vous n'êtes pas abonné).

***Nous avons besoin de votre soutien militant,
aidez-nous à étendre notre diffusion !***

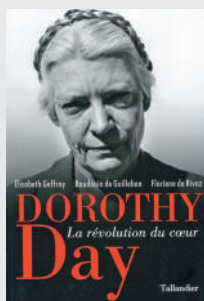
Abonnements-découverte à *La Nef* :

- 36 €** pour la version papier
- 27 €** pour la version numérique
- 42 €** pour la version intégrale (papier + numérique)

Offres accessibles directement sur notre site (cf. ci-dessous) ou écrivez-nous lisiblement les nom et adresse de la personne à abonner et joignez le chèque correspondant libellé à l'ordre de *La Nef*, à l'adresse ci-dessous.



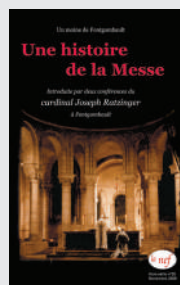
Sélection de livres pour Noël*



DOROTHY DAY. LA RÉVOLUTION DU CŒUR

Élisabeth Geffroy, Baudouin de Guillebon, Floriane de Rivaz

Découvrez la vie extraordinaire et passionnante de la vénérable Dorothy Day (1897-1980), haute figure du catholicisme social aux États-Unis. La biographie de référence.
256 pages **19,90 € (port offert)**



UNE HISTOIRE DE LA MESSE

Un moine de Fontgombault
Introduction du cardinal Ratzinger

Une histoire complète de la messe et une approche originale pour mieux comprendre la situation liturgique actuelle. Avec une introduction inédite exceptionnelle d'un certain cardinal Joseph Ratzinger.
282 pages **24 € (port offert)**

ROME-ÉCÔNE. L'ACCORD IMPOSSIBLE ?

Christophe Geffroy

Alors que la réconciliation un moment espérée entre Rome et Écône semble maintenant repoussée *sine die*, cet ouvrage analyse les raisons profondes pour lesquelles aucun accord n'a encore pu être obtenu et permet de comprendre la situation actuelle de la FSPX.
184 pages **14 € (port offert)**



FAUT-IL SE LIBÉRER DU LIBÉRALISME ?

Falk van Gaver et Christophe Geffroy

Malgré le socialisme étatique qui étouffe la France, le libéralisme s'est imposé à l'échelle planétaire avec la mondialisation. Une enquête auprès d'une vingtaine de personnalités. Des points de vue différents pour mieux comprendre.
224 pages **22,50 € (port offert)**



**Abonnements-découverte et livres disponibles sur notre site : <https://lanef.net/>
ou en nous écrivant : *La Nef* – 1 allée des Poiriers – 78810 Feucherolles**

*D'autres ouvrages sont également proposés sur notre site, découvrez-les.



LA NEF

1 allée des Poiriers
F-78810 Feucherolles
Site : <https://lanef.net/>
Tél. : 01 30 54 40 14
lanef@lanef.net

RÉDACTION

Directeur :
Christophe Geffroy
christophe.geffroy@lanef.net

Chroniqueurs :

Jacques de Guillebon, *Contre Culture*
Paul-Marie Coûteaux, *Géopolitique*
Abbé Hervé Benoît, *Spiritualité*
Philippe Maxence, *Littérature*
François Maximin, *Cinéma*
Hervé Pennven, *Musique*
Yrieix Denis, *Sortir*
Marine Tertrais, *Rencontre*

Rédaction :

Matthieu Baumier, Jean Bernard, Yves Chiron,
Yrieix Denis, abbé Christian Gouyau,
Annie Laurent, abbé Laurent Spriet, Michel Toda
Administration & Mise en page :
Brigitte Geffroy

La Nef, éditée par AMDG, sarl au capital de 15 244,90 €. Siège social : 1 allée des Poiriers, F-78810 Feucherolles. Principal actionnaire : Christophe Geffroy. Directeur de la publication et gérant : Christophe Geffroy. RCS Versailles B 379 469 927. Siret 379 469 927 00055. APE 5814Z. ISSN 1146-4461. Dépôt légal à parution. Commission paritaire : 0624 D 85017.

© 2020 « LA NEF ».

Tous droits de reproduction réservés.

Imprimé par IME Estimprim, 6 ZI de la Craye,
25110 Autechaux. Tél. : 03 39 40 04 53.

Origine du papier : Belgique. Papier certifié PEFC 100 %.

Les noms, prénoms et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement à « La Nef », sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.

Crédit photos. - P. 12 : Bruno Klein. P. 17 : Antoine Muller. P. 32 : Musée Ampère. Autres photos : Commons-wikimedia.org, Pixabay, DR et collection du journal.

Ce numéro contient un pli jeté de l'Aide à l'Église en Détresse (AED).

Ce numéro a été bouclé le mardi 24 novembre 2020

ABONNEMENTS

Papier/Numérique/Intégral

<input type="checkbox"/> France, prélèvement automatique mensuel :	6,70 €	5 €	7,70 €
<input type="checkbox"/> France, 1 an (11 n°) :	77 €	58 €	89 €
<input type="checkbox"/> France, 1 an étudiants, ecclésiastiques (11 n°) :	55 €	41 €	64 €
<input type="checkbox"/> France, 2 ans (22 n°) :	145 €	109 €	168 €
<input type="checkbox"/> Étranger, 1 an (11 n°) :	99 €	58 €	114 €
<input type="checkbox"/> Étranger, 1 an ecclésiastiques (11 n°) :	71 €	41 €	82 €
<input type="checkbox"/> Prix du numéro :	8 €		

SOMMAIRE N°331 Décembre 2020

« Il y a des demeures nombreuses dans la maison de mon Père » (Jn 14, 2)

ÉDITORIAL

5 **La Nef a 30 ans : Deo gratias!**, par Christophe Geffroy

ANNIVERSAIRE : les 30 ans de La Nef

6 **La Nef souffle ses trente bougies**, par Jacques de Guillebon

8 **Près de 30 ans de collaboration**, par Philippe Maxence

9 **« Un pari gagnant »**, par Mgr Marc Aillet

10 **Le débat d'idées dans l'Église**, par Mgr Dominique Rey

ACTUALITÉ

12 **PCF : un bourbeux centenaire**, entretien avec Stéphane Courtois

14 **USA : « Un empire en déclin »**, entretien avec Rod Dreher

15 **Géopolitique d'abord USA : deux gagnants, deux perdants**, par Paul-Marie Coûteaux

ENTRETIEN

16 **Le temps de la grande épreuve**, entretien avec Mgr Matthieu Rougé

DOSSIER Pour le retour à une morale du bonheur

18 **Petite histoire de la morale catholique**, par Yves Chiron

22 **Pour une morale du bonheur**, par Christophe Geffroy

26 **Le développement moral**, par le Père Luc-Thomas Somme, op

27 **Une morale du cœur**, par l'abbé Denis le Pivain

28 **Les distorsions de la morale catholique**, par Denis Sureau

VIE CHRÉTIENNE

30 **La justice (9/11)**, par l'abbé Denis le Pivain

31 **Question de foi Tous irresponsables?**, par l'abbé Hervé Benoît

CULTURE

32 **Ampère, un savant chrétien**, par Xavier Dufour

34 **Notes de lecture**, par Jean-François Chemain, Yves Chiron, Christophe Geffroy, Marie-Dominique Germain, Patrick Kervinec, Annie Laurent, Bruno Massy, abbé Laurent Spriet, Denis Sureau et Michel Toda

35 **Au fil des livres Une anthropologie mortifère**, par Philippe Maxence

36 **Musique Vingt regards**, par Hervé Pennven

39 **Cinéma Les 7 Églises de l'Apocalypse & Romero**, par François Maximin

40 **Livres : idées cadeaux de Noël**, par Christophe Geffroy et Patrick Kervinec

40 **Et pour les jeunes...**, par Valérie d'Aubigny

41 **Un livre, un auteur Françoisphobie**, entretien avec Yves Chiron

42 Brèves

43 **Rencontre Jean-Loup Bonnamy**, par Marine Tertrais

44 **Débats Libéralisme et tolérance**, par le Père Bernard Bourdin

45 **Débats Savoir tirer les leçons de la crise**, par Laurent Izard

46 **Contre-Culture Vous avez dit complot?**, par Jacques de Guillebon

Avant la fin de l'année fiscale!!

Appel urgent :

faites un don et allégez vos impôts !



La Nef, qui ne vit que de ses abonnés, est une revue libre mais pauvre et particulièrement fragilisée par le contexte actuel. Les dons sont indispensables pour son équilibre financier. Un don, même modeste, est une aide bienvenue, et il vous permet d'alléger vos impôts. Contribuez à maintenir une revue catholique libre et indépendante.

L'association Presse et Pluralisme a été créée pour permettre aux lecteurs de soutenir leurs titres préférés. Vous pouvez ainsi effec-

tuer des dons au profit exclusif de *La Nef*, et bénéficier d'une réduction d'impôt égale à 66 % du montant versé (dans la limite de 20 % du revenu imposable). À titre d'exemple, un don de 100 €, avec la déduction fiscale de 66 €, ne vous coûte *in fine* que 34 €.

Effectuez votre don en ligne sur notre site sécurisé :

<https://lanef.net/faites-un-don/>

Si vous préférez régler votre don par chèque, utilisez le coupon ci-dessous ou recopiez-le sur papier libre.

Votre reçu fiscal vous sera envoyé au moment de la déclaration d'impôts sur les revenus 2020 (c'est-à-dire en avril 2021).



COUPON-RÉPONSE

Je fais un don de au profit exclusif de LA NEF et je libelle mon chèque à l'ordre de :

Presse et Pluralisme / Opération La Nef

Mes coordonnées pour recevoir l'avis fiscal :

Nom et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone : Courriel :

Coupon à compléter (ou écrire sur papier libre) et à envoyer, accompagné de votre chèque, à :

GROUPE AUDIENS – PRESSE & PLURALISME ■ CS 90 125 ■ 27091 ÉVREUX CEDEX 9

La Nef a 30 ans : Deo gratias !



par
**Christophe
Geoffroy**

Au moment où j'écris, en cette période de confinement, les catholiques sont toujours interdits de messe – j'espère que ce ne sera plus le cas lorsque vous me lirez ! C'est l'occasion de rendre hommage à tous ceux, des simples fidèles aux évêques, qui se démènent et manifestent à contre-courant pour le rétablissement de la liberté fondamentale du culte, l'Eucharistie étant pour un catholique essentielle à sa vie spirituelle, alors que nos gouvernants (et certains catholiques aussi, hélas !) la jugent secondaire, en tout cas moins nécessaire et plus dangereuse que d'aller chez Darty ou Jardiland.

« Tout cela révèle une conception de l'homme affreusement réductrice et matérialiste. »

Certes, on comprend qu'il faille lutter contre une épidémie qui est bien réelle, et l'on serait prêt à beaucoup pardonner à nos gouvernants qui ont été confrontés en début d'année à une situation sanitaire inquiétante et déstabilisante. Mais tout se passe comme s'ils n'avaient tiré aucune leçon de la première vague, rien appris des pays qui s'en sortent mieux et, surtout, ils demeurent totalement rivés à une vision purement physiologique de la vie humaine en demeurant totalement sourds à toute critique, ne jouant que sur la peur et la culpabilisation, en infantilisant la population à un degré inouï – le fait de devoir produire une attestation pour marcher dans un rayon de 1 km autour de chez soi est quand même ubuesque, comment une telle absurdité ne soulève-t-elle pas un tollé général ? – pour mieux confisquer des libertés fondamentales. Ainsi, n'ont-ils jamais mis dans la balance les maux générés par le confinement, alors que leurs conséquences sont dramatiques à bien des égards, le remède s'avérant sans doute pire que le mal : misère, chômage, solitude, angoisse, dépression, distanciation sociale, dérèglement psychologique...

Tout cela révèle une conception de l'homme affreusement réductrice et matérialiste, chacun d'entre nous devant se plier aveuglément à des injonctions sanitaires liberticides, décidées sans concertation ni débat, alors même qu'elles sont loin de faire l'unanimité

dans le « monde scientifique » ! C'est cela le plus scandaleux, plus encore que les mensonges grossiers du gouvernement ou son incompétence manifeste qui l'oblige à utiliser un bazooka pour tuer un moucheron.

Une entreprise artisanale

Mais laissons là cette triste actualité pour en venir à des choses plus agréables, ce n'est pas tous les jours, en effet, qu'une publication peut fêter son trentième anniversaire. Et la première chose qui me vient en tête, en songeant à cet événement, est d'être dans l'action de grâce, avec une pensée toute particulière pour tous nos collaborateurs, d'hier et d'aujourd'hui, et nos fidèles lecteurs et bienfaiteurs sans lesquels cette belle aventure n'aurait pu se poursuivre si longtemps.

La Nef a toujours été une toute petite entreprise artisanale, sans soutien extérieur, vivant essentiellement des abonnements de ses lecteurs (la vente au numéro dans quelques librairies étant marginale, faute de temps pour développer ce pôle d'activité). En effet, les abonnements représentent 83 % de nos ressources, le reste provenant des dons (11 %) et de la publicité (6 %). C'est dire si les abonnements sont absolument vitaux : c'est pourquoi nous comptons sur vous, non seulement pour vous réabonner rapidement quand vous recevez la première relance (ou en passant au prélèvement automatique), sans attendre la seconde, mais surtout en faisant connaître *La Nef* autour de vous et en abonnant des personnes ciblées grâce aux offres promotionnelles permanentes que nous mettons à votre disposition à cet effet (1). Nous n'avons ni les moyens ni le temps d'organiser de vastes prospections, vous êtes donc et demeurez nos principaux militants pour développer notre lectorat.

Si les abonnements sont vitaux, les dons le sont tout autant, surtout en cette période de fin d'année. Pourquoi ? Parce que sans les dons, nous n'atteindrions pas l'équilibre financier. Cela signifie qu'avec le nombre d'abonnés que nous avons actuellement, nous avons un déficit structurel qui n'est comblé que grâce aux dons. Sans les dons, *La Nef* n'existerait plus, telle est la réalité.

Je n'ai jamais cru que *La Nef* fût indispensable – ne sommes-nous pas les « *serviteurs inutiles* » de l'Évangile (cf. Lc 17, 10) ? –, j'espère cependant que nous remplissons une tâche certes modeste mais profitable à ceux qui nous lisent. Si vous le pensez, alors donnez-nous les moyens de poursuivre l'aventure ensemble.

Merci pour votre fidélité et saint Noël à tous. ■

(1) Cf. nos abonnements-découvertes de 5 numéros pour 36 € (papier), 27 € (numérique) et 42 € (papier et numérique). Offres accessibles sur notre site internet : <https://lanef.net/>

La Nef souffle ses trente bougies

J'ai connu Jacques de Guillebon en 2005 lorsqu'il publia *Nous sommes les enfants de personne*. Le courant passa immédiatement et il devint quelques mois plus tard mon collaborateur pendant près de cinq années enthousiasmantes, puis, lorsqu'il partit vers d'autres cieux, il demeura fidèle au poste pour enrichir *La Nef* de ses articles percutants et tenir sa chronique de Contre Culture. Je le remercie d'avoir contribué à cet anniversaire des 30 ans de *La Nef* (le n°1 est sorti en décembre 1990), tout comme je salue ici le plus ancien compagnon du journal, Philippe Maxence que je remercie aussi pour sa participation à cet anniversaire, ainsi que Mgr Dominique Rey et Mgr Marc Aillet, habitués de ses colonnes. – C.G.

par JACQUES DE GUILLEBON

La Nef c'est d'abord un homme. Ou plutôt deux. Jésus et Christophe Geffroy. Magnifique attelage, que demande le peuple ?

Tout commence, je crois, quand, après les sacres illicites de 1988, lorsque Mgr Lefebvre ayant ordonné quatre évêques pour lui succéder se met en porte-à-faux de Rome, un jeune homme fraîchement converti et qui se sent une vocation de journaliste malgré sa formation d'ingénieur se met en tête de lancer, quasiment seul, un organe de presse catholique, d'esprit traditionnel dans la fidélité au Magistère. Ou pour reprendre ses mots plus exacts : « *dont l'un des charismes serait de défendre d'une manière non exclusive le maintien des formes liturgiques antérieures à la réforme de 1969* » (in *La Nef*, n°100, décembre 1999).

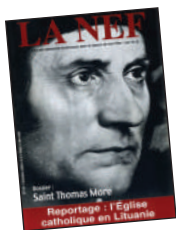
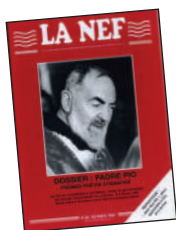
Ainsi, ni une, ni deux, en décembre 1990, il y a trente ans, Christophe Geffroy, sa femme, et un disciple du nom de Thomas Grimaux, lançaient sur le marché un mensuel à la couverture monochrome et au logo en friselis, sur quoi flottait fièrement *La Nef*, c'est-à-dire le navire de Pierre survivant à la tempête, soulignée de la magnifique phrase du Christ de saint Jean : « *Il y a des demeures nombreuses dans la maison de mon père* » (Jn 14, 2). Dans l'une de ces demeures, on s'en doute, se trouvaient les catholiques attachés à ce qui deviendra la forme extraordinaire de l'unique rite romain, quand Be-

noît XVI aura enfin mis bon ordre à la querelle, et c'était d'eux que Christophe Geffroy et son journal se firent notamment les porte-parole – *La Nef* ayant toujours plaidé pour les deux formes liturgiques et leur paisible cohabitation, se voulant un pont entre des mondes qui s'ignoraient alors. Incroyable temps et rude époque que celle de ces débats minutieux, non seulement sur le rite mais encore et surtout sur les échappées de Vatican II, notamment sur la liberté religieuse, qui aura vu une

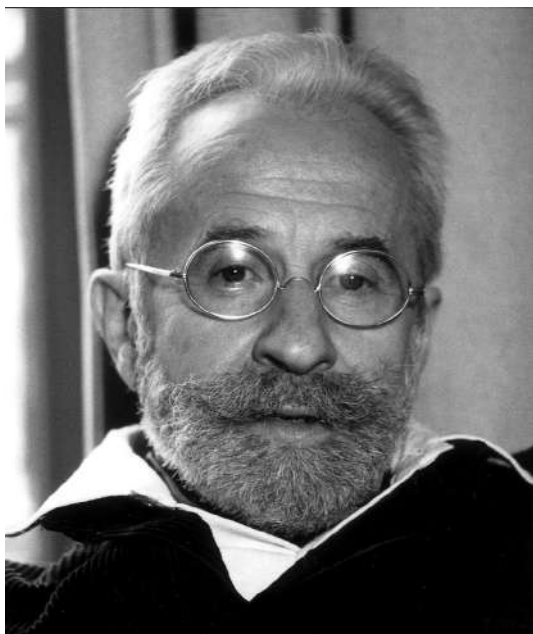
génération entière de catholiques, surtout en France, à la suite de Mgr Lefebvre, s'écharper et pour certains rester fidèles au pape, pour d'autres s'en éloigner, quitte à y revenir. Formidable période dont sont demeurées quelques cicatrices, quoique le temps ait fait son œuvre, et que des imprécisions eussent depuis été reformulées, des quiproquos levés, des contradictions résolues, formidable période que *La Nef*, à la suite de son capitaine, traversa avec fougue, courage, et dans une quête rare de la vérité.

Car *La Nef* n'a jamais été seulement ça, si l'on ose dire, quoique ce fût déjà beaucoup mais qui l'aurait condamnée à épuiser rapidement son sujet : *La Nef* donc a aussi été, et demeure, un merveilleux lieu de débat, où côtoyant les profonds pères abbés des grandes abbayes bénédictines, cisterciennes ou autres de notre temps, des intellectuels, des écrivains, des politiques, des cardinaux, dont le moins célèbre n'est pas Joseph Ratzinger, firent et font vivre la pensée, à travers les vicissitudes du temps.

En trente ans, plusieurs générations s'y croisèrent : d'abord l'inoubliable Jean-Marie Pauptert, infatigable bretteur, dont Christophe Geffroy n'a cessé de redire tout ce qu'il lui devait, comme homme de presse, comme plume et comme cerveau éclairé ; bien sûr les compagnons



« Incroyable temps et rude époque que celle de ces débats minutieux, non seulement sur le rite mais encore et surtout sur les échappées de Vatican II. »



Jean-Marie Paupert (+ 2010), pilier de *La Nef* du n°1 en 1990 jusqu'en 2006. Ci-dessous nos deux premiers chroniqueurs de politique internationale : Gilbert Pérol, de 1992 à sa mort en 1995, et François-Georges Dreyfus, de 1995 à sa mort en 2011.



de labeur, comme Thomas Grimaux déjà cité, mais aussi Isabelle Roure (aujourd'hui Solari), Blandine Fabre, Bruno Nougayrède, Marie-Aude Lejeune, Hervé Pennven, l'abbé Benoît, Marine Tertrais, Loïc Mérian, Paul-Marie Couteaux, Annie Laurent, Michel Toda, Yves Chiron... sans oublier les fidèles abbés Gouyaut et Spriet, et à travers eux, comme un fil d'or qui relie ces décennies le cher Philippe Maxence, directeur de *L'Homme Nouveau*, fidèle au poste quasiment depuis le début.

Pour la mémoire de *La Nef*, il faudrait encore citer feus Gilbert Pérol, éminent connaisseur des relations internationales, et François-Georges Dreyfus, historien et esprit acéré.

Au milieu de ce bouillonnement, et se retournant sur ces décennies, on constate que *La Nef* traita en profondeur certains sujets vers quoi le génie propre de Christophe Geffroy le portait : outre l'amour de la liturgie bien entendu (toujours ouvert



aux deux formes de l'unique rite romain), l'école, les relations internationales, la vie et les « questions sociétales », l'histoire, les théories politiques et économiques occupent une place de choix parmi les thèmes traités au fil des ans. À partir de cet amour conjoint de l'Église et de la France, chacune dans son ordre, qui transpire à toutes les pages, *La Nef* aura ferrailé pour que l'homme soit remis ou conservé à sa place, un homme libre mais ordonné à une fin supérieure, celle du salut dans l'amour du Dieu trinitaire; un homme dont la dignité se déploie dans les ordres communautaires, sociaux et politiques. Ainsi, le fond de *La Nef* sera toujours demeuré critique devant la vague libérale, sous tous les aspects de ce terme. Ainsi, le fond de *La Nef* sera-t-il toujours demeuré souverainiste, devant la vague de la mondialisation. Ainsi, le fond de *La Nef* sera-t-il toujours demeuré conservateur devant la vague de la révolution des mœurs qui est plutôt une corruption. Ainsi, le fond de *La Nef* sera-t-il toujours demeuré écologiste devant la vague de destruction de la création.

On pourrait multiplier les exemples de cette stabilité et de cette continuité, si rares et si précieuses dans un temps saccadé, saccagé, entrecoupé de palinodies intellectuelles et découpé par l'invasion numérique générale. Au milieu de cet océan déchaîné, entre monstres marins et icebergs effrayants, Christophe Geffroy, dont tous ceux qui le connaissent savent le sérieux, l'application, la persévérance, bref le travail – qualité ô combien impressionnante pour l'auteur de ces lignes.

Mais, et ce n'est pas un secret, si *La Nef* doit tant à Christophe, lui-même doit autant à sa femme Brigitte, qui l'accompagne outre conjugalement, professionnellement depuis le début. *La Nef*, c'est ainsi un rare exemple d'entreprise familiale qui ait accordé ses principes et sa réalité.

Dans des heures où l'Église militante est hélas secouée, comme toujours, de l'intérieur et de l'extérieur, c'est finalement plus qu'un navire, un îlot de stabilité que représente *La Nef*, dont les vœux de son fondateur, de fidélité au Magistère

et d'accueil bienveillant de la parole romaine et ecclésiale, auront finalement été exaucés et réalisés, au moins journalistiquement. Bien entendu, tout étant perfectible en ce bas monde, si *La Nef* manque de quelque chose, c'est encore de cette masse de lecteurs potentiels, errant sans boussole, qui devraient venir se surajouter à ses abonnés fidèles. Puisse cet avent et ce Noël, sous la glace du confinement, exaucer encore ce vœu-ci. Pour que *Nef* et que chrétienté continuent. **J.G. ■**



Près de 30 ans de collaboration



par
**Philippe
Maxence**

Alors que *La Nef* fête ses trente ans, Christophe Geffroy me demande d'égrener quelques souvenirs. À vrai dire, je n'étais pas aux débuts de *La Nef*, sinon comme simple lecteur. Alors tout jeune journaliste, m'ennuyant ferme dans un hebdomadaire économique, je pris contact avec Christophe Geffroy sur les conseils d'un moine de Fontgombault, dom François Henry. Louis Salleron venait de mourir (le 20 janvier 1992) et j'avais souhaité lui rendre hommage. Ce fut ma porte d'entrée.

Très accueillant, le maître de maison m'invita à une réunion de rédaction qui se tenait dans une salle de la paroisse Saint-Eugène. Les jeunes gens réunis là pétillaient d'idées à la manière d'un bon champagne. L'un était un spécialiste en histoire et pouvait discuter avec assurance des lois fondamentales du royaume. L'autre connaissait la liturgie latine sur le bout des doigts. Thomas Grimaux rêvait déjà de barouder à travers le monde, ce qu'il fera d'ailleurs. L'ambiance était animée, franchement directe et sans pesanteur.

On m'accueillit comme le petit nouveau – ce que j'étais – et l'on voulut bien me demander si j'avais un sujet d'article à proposer. Des idées, j'en avais forcément mille. Prudemment, je hasardai une proposition pour le grand public : la revitalisation des campagnes. Les quelques secondes de silence n'auraient pas été plus lourdes si je leur avais proposé un « papier » à la gloire de Mgr Gaillot. Puis les rires repartirent et Christophe eut la charité de m'accorder un petit encadré comme lot de consolation. Bien que dépité, j'embarquai décidément à bord du vaisseau.

La suite ? Des articles plus ou moins réguliers, selon les saisons et le temps dont je disposais. Après Thomas Grimaux, Isabelle Roure devint la principale collaboratrice de Christophe. À son tour, elle dut partir et ce dernier me proposa de la remplacer. Je m'empressai d'accepter.

La tâche assignée était passionnante : participer au magazine et développer les hors-séries. Il s'agissait non seulement d'écrire, mais aussi de discuter du sommaire, de chercher les collabora-

teurs, de se partager la réalisation des dossiers sans oublier... la mise en page. À peu de chose près, le carnet de route était le même concernant les hors-séries.

Au tout début, à la fin du bouclage, nous partions au petit matin pour Paris, rejoignant l'imprimerie afin d'y relire une dernière fois les épreuves. À la même époque, l'équipe permanente s'étoffait, avec Blandine Fabre, d'une collaboratrice administrative. *La Nef* mettait le cap sur le développement.

Des quatre années que j'y ai vécues avant de redevenir un collaborateur extérieur, je garde le souvenir précieux d'une excellente ambiance, animée par une foi commune. Nous pouvions avoir des divergences et les discussions pouvaient alors durer longtemps. Mais la bienveillance qui caractérise le capitaine de ce vaisseau permettait

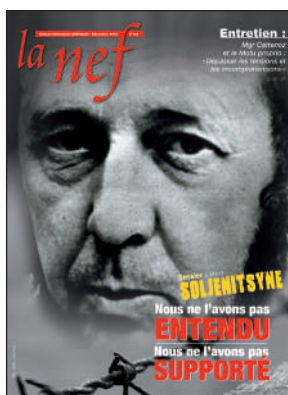
de passer outre et d'avancer.

Je conserve comme des trésors les visites à Jean-Marie Paupert ou, dans un autre registre, celles que nous menions auprès de son ami Jacques Bordelais. Je fis aussi la connaissance de Paul-Louis Michaux (DMM), qui devint mon premier éditeur, ou, outre-Atlantique, de John Senior.

En 2001, je laissais le navire, non sans un pincement au cœur. Toujours bienveillant, Christophe Geffroy me proposa de collaborer à travers une chronique. Pour une fois que des journalistes catholiques se quittaient sans se brouiller, il n'était pas question de refuser.

Avec trente ans de vie, *La Nef* a su attirer à elle bien des talents, sans jamais cesser de se renouveler, tout en évoluant aussi, je crois. Elle est surtout le fruit de l'obstination d'un homme, toujours soutenu et secondé par son épouse, Brigitte. À une époque où la presse écrite connaît une massive désaffection et où tant de titres meurent, Christophe Geffroy a réussi exactement l'inverse en mettant à l'eau sa *Nef* et en l'animant depuis trois décennies. Un exploit éditorial qui tient énormément aux qualités humaines de son directeur. Mes respects, capitaine !

P.M. ■



« Un pari gagnant »



par
Mgr Marc Aillet
Évêque
de Bayonne,
Lescar et
Oloron

C'est une joie pour moi de m'associer au trentième anniversaire de *La Nef*, l'une des rares publications que je ne me contente pas de survoler. Toujours proche de l'actualité, mais avec le recul nécessaire que favorise sa fréquence mensuelle, elle nous offre des éditoriaux percutants, des articles de grande qualité intellectuelle, des dossiers fouillés, avec l'apport de spécialistes de stature universitaire. Son approche pluridisciplinaire des questions permet à la fois de tirer les leçons de l'histoire, de saisir le sens profond des événements, d'aborder l'actualité de l'Église dans le monde de ce temps, en prenant de la hauteur.

En 30 ans, *La Nef* est devenue incontournable dans le paysage ecclésial français. Sa recherche d'équilibre, dans un grand souci de la Vérité, permet à tous ceux qui aiment l'Église, cette vaste Nef dans laquelle nous pouvons nous réfugier en sécurité dans la tempête, de se trouver à l'aise, loin des partis pris idéologiques qui l'ont tellement abîmée par le passé. Dans *La Nef*, on ne transige pas avec le Magistère de l'Église, ce qui permet de regarder l'actualité avec un regard critique, sans céder jamais à la désespérance. On sait où l'on a jeté l'ancre!

« C'est la responsabilité propre
des laïcs d'animer chrétiennement
les réalités temporelles. »

Née en 1990, on peut dire qu'elle appartient à la génération Jean Paul II, ce géant dont elle hérite une foi décomplexée, en revendiquant une visibilité joyeuse et contagieuse et en s'inspirant de ces deux paroles évangéliques qui ont façonné ce pontificat : « *N'ayez pas peur* » et « *Avance au large* » ! *La Nef* s'inscrit ainsi dans l'élan de la nouvelle évangélisation.

La Nef se réfère de manière préférentielle au charisme pétrinien de Benoît XVI, le pape théologien, l'ami et collaborateur fidèle de saint Jean Paul II, dont le souci de la Vérité dans la charité et l'appel à l'intériorité de la raison et de la foi ont tant marqué les « minorités créatives » de la jeunesse catholique d'aujourd'hui. Par son « *herméneutique de la réforme, du renouveau dans la continuité de l'unique sujet-Église que le Seigneur nous a donné* », il n'a eu de cesse de chercher à réconcilier les oppositions tranchées dans



une Église traversée par des tensions redoutables. C'est le pari de *La Nef* et il me semble qu'il est gagnant.

Sous le pontificat du pape François, *La Nef* n'a pas dérogé à sa ligne éditoriale, marquée par un grand sens de l'Église et une belle fidélité au Siège de Pierre, prenant le temps du recul par rapport aux réactions parfois épidermiques qui accompagnent les prises de parole et les écrits du Souverain Pontife. Le style parfois déroutant du pape argentin n'empêche pas les contributeurs de *La Nef* de savoir discerner ce qui relie son enseignement, aux accents novateurs, à la grande Tradition ininterrompue de l'Église, comme cela a pu être souligné pour la dernière encyclique sociale *Fratelli tutti*.

La Tradition : c'est le mot-clé de ce mensuel. Non pas précisément « conservatisme », mais enracinement dans un terreau ensemencé par le Seigneur lui-même, à travers le don de sa Parole, transmise de génération en génération par l'Église et appelée à grandir dans les cœurs et dans l'histoire. Le chrétien se situe nécessairement dans la Tradition : son engagement ne commence pas avec lui ; comme un disciple, il peut s'appuyer sur des Maîtres qui ont été eux-mêmes les disciples de celui qui mérite seul d'être appelé Maître, le Christ (cf. Mt 23, 10). On ne se réfère pas à des maîtres pour répéter ce qu'ils ont dit comme des perroquets mais pour adhérer toujours plus profondément à la Vérité pour elle-même, en vue de la contempler éternellement et de la mettre en œuvre en notre temps.

C'est ainsi que *La Nef* insiste beaucoup sur l'engagement temporel des fidèles laïcs. Pour elle, le temporel et le spirituel sont distincts mais pas séparés, en ce sens que le temporel est *in fine* subordonné au spirituel. Si le Bien commun est la fin dernière de la société politique, il doit assurer ici-bas les conditions qui permettront aux citoyens de vivre dans la dignité et d'atteindre leur fin dernière surnaturelle qui est en Dieu. C'est la responsabilité propre des laïcs d'animer chrétiennement les réalités temporelles, de leur propre initiative, à la lumière de la foi et de la Doctrine sociale de l'Église, dont *La Nef* sait si bien rendre compte.

Je souhaite donc bon vent à *La Nef*, pour la joie et l'édification de tous. Je rends grâce à Dieu pour cet excellent outil de réflexion et de formation chrétienne.

M.A. ■



Le débat d'idées dans l'Église



par Mgr
**Dominique
Rey**
Évêque
de Féjus-Toulon

En fêtant ses 30 ans, les rédacteurs et lecteurs de *La Nef* pourront mesurer, avec le recul, la part que leur magazine a pris dans les nombreux débats qui émaillent la vie de l'Église catholique depuis lors. Mais qu'est-ce au fond qu'un débat? Et qu'a-t-il à voir avec l'Église et son enseignement? Puisqu'elle enseigne infailliblement le mystère de Dieu, l'Église peut-elle laisser une place au débat en son sein? Car elle fait sienne la prédication du Christ aux jours de sa chair: « *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé* » (Jn 7, 16).

Étymologiquement, au XIII^e siècle, le débat renvoie à une controverse: débattre, c'est d'abord se battre! Mais on parle aussi de débats politiques ou judiciaires. Retenons deux éléments de définition: l'expression dialectique d'arguments, et la rigueur de l'élaboration rationnelle qui permet d'aller du probable au vrai, et du vrai au « plus vrai ». Le dialogue était une forme privilégiée de recherche philosophique pour les Grecs: qu'on songe, bien sûr, aux dialogues platoniciens; l'élaboration d'Aristote dans les *Topiques* est particulièrement poussée. Et cette forme du dialogue est aussi assumée dès les premiers temps du christianisme, chez saint Justin par exemple qui, pour rendre compte de sa controverse avec un Juif, composa le *Dialogue avec Tryphon* dans la première moitié du II^e siècle. Et la suite ne démentira pas cette fortune: la forme privilégiée de l'enseignement médiéval était la question disputée, plutôt que le cours magistral.

Débat et dialogue

Ce recours au débat s'inscrit dans la notion de dialogue qui est essentielle à l'Église: saint Paul VI l'a rappelé avec force dès le début de son pontificat avec sa première encyclique, *Ecclesiam Suam* (ES). « *L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole; l'Église se fait message; l'Église se fait conversation* » (ES 67). Pourtant, le dialogue, comme attitude privilégiée de l'Église avec le monde et en son sein, pourrait paraître quelque peu galvaudé aujourd'hui: dans le débat public, cet appel au dialogue n'est souvent qu'une mascarade à cause du climat de scepticisme et de relativisme ambiant: « *Qu'est-ce que la vérité?* », demandait, ou plutôt objectait déjà Pilate à Jésus (Jn 18, 36). Nous vivons

suprêmement ce climat de « *dictature du relativisme* »: toute opinion se vaut, et on évite à tout prix de déclarer fausse telle opinion; mais si rien n'est faux, rien n'est vrai, et aucun dialogue authentique n'est possible!

L'intention de saint Paul VI était toute différente puisque c'est au fondement de la Révélation que l'Église se reçoit dans une attitude de dialogue: « *La Révélation, qui est la relation surnaturelle que Dieu lui-même a pris l'initiative d'instaurer avec l'humanité, peut être représentée comme un dialogue dans lequel le Verbe de Dieu s'exprime par l'Incarnation, et ensuite par l'Évangile* » (ES 72). Le dialogue entre Dieu et les hommes a porté la Révélation jusqu'à son achèvement. En affirmant cela, l'Église souligne l'éminente dignité de l'homme, dont la raison, nécessaire au dialogue avec Dieu et pour tout dialogue, est à l'image du Verbe lui-même: Benoît XVI a souligné que *logos* signifie non seulement « parole » mais aussi « raison ». Ce n'est pas un hasard, par exemple, si l'université est née dans le cadre de la chrétienté médiévale: c'est une civilisation éprise de recherche de la connaissance vraie qui l'a suscitée.

Théologie et pastorale

Aujourd'hui comme hier, le débat est particulièrement utile et nécessaire dans deux domaines de la vie de l'Église, afin qu'elle soit toujours plus fidèle à la prédication de l'Évangile. Le premier est celui de la théologie, le second de l'action pastorale.

En théologie, la recherche de la vérité progresse par le débat, mais celui-ci est plutôt le fait des théologiens qui publient dans les revues de théologies que du commun des fidèles. Cette activité est pourtant importante: certes elle est subordonnée au donné de la foi explicité par le Magistère; mais en même temps, la réflexion théologique nourrit le Magistère qui peut assumer telle opinion théologique qu'il estime exprimer adéquatement la foi de l'Église. Ainsi, saint Thomas d'Aquin a été déclaré « *Docteur commun* » par le pape Pie XI dans l'encyclique *Studiorum Ducem* parce que l'Église a très largement puisé dans les opinions du Docteur angélique pour les assumer. De plus, le Magistère aiguillonne le travail théologique: le plus souvent, il exprime positivement le donné révélé de la foi; mais ses expressions né-

cessaires à l'assumer. De plus, le Magistère aiguillonne le travail théologique: le plus souvent, il exprime positivement le donné révélé de la foi; mais ses expressions né-





gatives peuvent indiquer une voie à ne pas suivre, si elle est condamnée, ou à explorer, lorsque le Magistère ne peut se déterminer positivement: « *telle opinion n'est pas contraire à la foi de l'Église.* »

Ce que recouvre le Magistère

À cet égard, il est important de bien comprendre ce que recouvre le Magistère. Il est exprimé soit par les évêques, collectivement, soit par le pape; et par définition, il est infaillible. Mais il faut distinguer: le Magistère dit extraordinaire ne concerne que la proclamation solennelle d'un dogme par le pape ou un concile, et cela est plutôt rare. Le Magistère dit ordinaire s'origine dans la prédication quotidienne comme la publication de documents... mais c'est la constance de cet enseignement qui fonde l'infaillibilité: une déclaration ou un document isolés dans l'enseignement du pape ne déterminent pas le Magistère. À l'occasion d'une prise de position du Saint-Père, la question est de savoir jusqu'où et comment est engagée son autorité. Selon les cas, une déclaration peut demander un assentiment plein et irrévocable, ou encore une docilité de l'intelligence, et une adhésion intérieure de la volonté, ou au contraire une simple prise en compte respectueuse pour nourrir le débat, le dialogue.

« Il semble que tout reste encore à faire; le travail commence aujourd'hui et ne finit jamais. »

Saint Paul VI

Dans le domaine de l'action pastorale, le pape et les évêques donnent des orientations sous forme d'exhortations; et François y est spécialement attentif. Face à elles, deux attitudes seraient inappropriées: soit les relativiser à l'excès car ces exhortations ne requièrent ni adhésion ni obéissance; soit les appliquer aveuglément. Au contraire, nous devons chercher loyalement, par un bon usage de notre intelligence, à discerner ce que peut être la volonté de Dieu quant aux urgences que le Saint-Père indique à notre attention, en tenant compte du contexte qui est le nôtre. Et dans ce domaine, le débat entre prêtres et fidèles est essentiel pour progresser. Le pape François, à plusieurs reprises, fait appel à notre responsabilité, à notre intelligence, à notre discernement. Dans la même ligne, il a rappelé dans un discours du 21 juin 2019, la liberté de recherche

des théologiens. La véritable autorité fait appel à la conscience et à la liberté pour sortir d'une espèce d'infantilisation qui serait inadéquate.

Retrouver une culture du débat

Le sociologue et historien Yann Raison du Cleuziou faisait remarquer dans un entretien donné au journal *La Croix* (« L'Église aurait tout intérêt à organiser le débat en son sein », 13 février 2018) que dans ces domaines, il est urgent que l'Église retrouve une culture du débat en son sein: « *Finalemnt, en écartant le débat, en ne l'organisant pas, les autorités ecclésiastiques ne contribuent pas à la croissance des consciences chrétiennes, avec le risque d'oublier que la foi peut conduire à des positions politiques, sociales différentes. Valoriser ce pluralisme, c'est valoriser le champ d'exercice de la conscience chrétienne, et aiguïser cette dernière.* »

Organiser le débat est nécessaire, et une revue telle que *La Nef* y contribue déjà, mais il me semble qu'un dialogue ne peut être fructueux qu'à quelques conditions. Il y a d'abord des conditions morales: clarté, non-violence, confiance mutuelle et prudence. Plus spécifiquement, tout un chacun doit s'efforcer de distinguer ce qui relève de la doctrine de la foi, c'est-à-dire l'intelligence que l'Église a de sa foi, exprimée par le Magistère, de ses opinions théologiques. À cet égard, le *Catéchisme de l'Église catholique*, comme exposé clair, synthétique et exhaustif de la doctrine de la foi, fournit un remarquable outil de travail encore trop peu exploité. Faire cette distinction est nécessaire pour prendre la peine de ne pas disqualifier *a priori* la pensée de celui qui appartient à une école théologique différente. Mais c'est aussi essentiel pour ne pas réduire la doctrine de l'Église à des opinions théologiques optionnelles ou à des définitions juridiques qu'on peut changer comme un parlement fait la loi. Cette manière de définir la vérité par consensus, au sein d'une assemblée synodale, existe dans les confessions protestantes et présente un vrai risque de dérive dans l'Église catholique. Il me semble que le chemin synodal allemand prend ce risque dès lors qu'il met en cause l'enseignement constant de l'Église sur l'homosexualité ou l'accès des femmes au sacrement de l'ordre, par exemple.

Qu'il s'agisse de refuser un faux dialogue, ou d'en susciter un qui soit authentique, on peut conclure avec les mots de saint Paul VI dans *Ecclesiam Suam*: « *il semble que tout reste encore à faire; le travail commence aujourd'hui et ne finit jamais. Telle est la loi de notre pèlerinage sur la terre et dans le temps* » (ES 121).

D.R. ■

PCF : un bourbeux centenaire

Triste centenaire que celui de la naissance du parti communiste français (PCF), dernier parti occidental à oser porter encore ce nom synonyme de mort et de totalitarisme. Stéphane Courtois nous éclaire sur ce qu'a été le PCF.

La Nef – Le PCF a été créé à la suite de l'adhésion à la III^e Internationale communiste : que sait-on exactement de l'allégeance du PCF envers Moscou jusqu'à l'effondrement de l'URSS ?

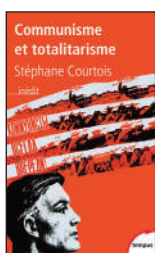
Stéphane Courtois – Après l'effondrement de l'URSS, nous avons bénéficié d'une révolution documentaire. Les archives du PCF des années 1920-1940, conservées secrètement à Moscou, se sont ouvertes, ainsi que celles de l'Internationale communiste. J'ai d'ailleurs été le premier historien français à y accéder en 1992. Cela a permis de découvrir tout un pan de l'histoire du PCF, jusque-là inconnu, qui montre une subordination complète de la direction du PCF au parti bolchevique et au Komintern. Dès décembre 1920, les bolcheviks et leurs agents firent pression sur le Congrès de Tours qui présida au vote très majoritaire de la SFIO pour l'adhésion à l'Internationale communiste. De 1921 à 1929, le Komintern intervint de manière constante pour imposer à ce parti socialiste et démocrate les « 21 conditions » d'adhésion de Lénine destinées à le transformer en un parti de « révolutionnaires professionnels », totalitaire et soumis aux ordres de Moscou. En 1930-1931, cette soumission fut actée par la nomination d'un représentant permanent et clandestin du Komintern auprès du PCF, le Hongrois Eugen Fried, qui jusqu'en 1940 fut le vrai chef du parti et le mentor de son secrétaire général, Maurice Thorez. Après la dissolution du Komintern en 1943, Thorez fut en relation personnelle avec Staline, reçu longuement au Kremlin en novembre 1944 et en novembre 1947 ; régulièrement, les dirigeants communistes devaient rendre compte à leurs homologues soviétiques. De fait, en particulier au moment de l'alliance Hitler-Staline d'août-septembre 1939, le parti ne critiqua jamais la politique de Moscou, même s'il désapprouva un court instant l'écrasement du Printemps de Prague en août 1968. Encore en 1980, Georges Marchais, depuis Moscou, approuva l'invasion de l'Afghanistan. Bien entendu, ce soutien inconditionnel fut récompensé jusqu'en 1991 par le versement de subsides *via* un département du KGB.

Qu'est-ce qui vous semble le plus marquant dans ces cent années du PCF ?

Alors qu'aujourd'hui le PCF n'est plus qu'à la marge de la vie politique, ce centenaire marque l'échec de la tentative d'instaurer un mouvement totalitaire en France. S'il réussit durant plusieurs décennies à capter une partie du monde ouvrier – sur la base de la défense de l'identité et du bien-être ouvrier – et des intellectuels – dans l'héritage du moment robespierriste et proto-totalitaire de la Révolution française –, il s'est heurté à l'opposition d'une majorité de Français : les catholiques – en particulier dans l'ouest du pays –, le patronat, le petit commerce et souvent aussi... ses frères ennemis socialistes. En outre, le PCF s'est peu à peu dissout dans la culture démocratique et parlementaire. Et l'effondrement en 1989-1991 du mur de Berlin puis de l'URSS a porté le coup de grâce au projet révolutionnaire imaginé par Marx puis Lénine et promu par le PCF.

Comment expliquer l'attrait (notamment auprès des intellectuels) et la puissance du PCF dans un pays comme la France jusque vers la fin des années 1970, alors même que la réalité du communisme ne pouvait plus être ignorée ?

Le phénomène du rôle des intellectuels dans la vie politique est très spécifique à la France du XVIII^e au XX^e siècles et... à la Russie du XIX^e siècle à travers son *intelligentsia* dont Lénine était un parfait représentant. Le communisme moderne est d'abord une invention idéologique de Marx et d'Engels, fondée sur l'exacerbation de la lutte des classes en une guerre civile qui permettrait au « prolétariat » d'instaurer sa « dictature ». Un projet très opposé au premier socialisme qui visait en priorité l'amélioration de la condition ouvrière. La reprise du projet marxiste par Lénine et son passage à l'acte le 7 novembre 1917 instaura le premier régime « prolétaire » de l'histoire et procura aux bolcheviks un prestige révolutionnaire exceptionnel. Celui-ci attira nombre d'intellectuels déjà marqués par le prestige de la Révolution française remis à l'honneur par la III^e République – Romain Rolland, Mathiez, Barbusse, etc. –, bientôt entraînés dans la lutte antifasciste – Malraux – et surtout fascinés après 1945 par la victoire de l'Armée rouge et le prestige mondial de Staline – Sartre. L'attrait



Stéphane Courtois vient de publier *Communisme et totalitarisme*, Tempus Perrin, 2020, 544 pages, 10 €.



Stéphane Courtois, notre meilleur connaisseur du communisme, a dirigé le *Livre noir du communisme* (1997), événement mondial traduit en 26 langues; il est aussi l'auteur, notamment, de *Lénine, l'inventeur du totalitarisme* (Perrin, 2017) qui a reçu le Grand Prix du livre d'histoire.

pour l'idéologie marxiste présentée comme une science de l'histoire – en réalité un scientisme – joua aussi un certain rôle.

Question connexe: pourquoi une si longue indulgence, voire une telle compromission, des élites à l'égard d'un parti lié à une idéologie totalitaire et criminelle?

Toutes les élites n'ont pas été indulgentes, voire complices, avec le

PCF. Mais il est certain que l'accoutumance à la Terreur robespierriste, en particulier contre la Vendée, et sa légitimation par Michelet, Mathiez et les historiens communistes de la Sorbonne, a longtemps favorisé le déni. Sans oublier la puissance du PCF qui, en 1946, était le premier parti de France, et le rouleau compresseur de sa propagande et de sa désinformation.

Le PCF s'est longtemps appuyé sur la CGT, conquise en 1947-1948, pouvant ainsi instrumentaliser de dures et vastes grèves: à quel moment les liens PCF-CGT se sont-ils distendus?

Leur conquête de la CGT après la Libération a procuré aux communistes un puissant levier d'encadrement des ouvriers dans les entreprises – doublé par le réseau des cellules d'entreprise – et de contestation sociale du patronat et du gouvernement. Celui-ci est venu compléter l'autre pilier de leur puissance, l'implantation municipale qui leur a permis, durant des décennies, de contrôler des millions de personnes prises dans les filets serrés de structures associatives touchant tous les domaines de la vie quotidienne – attribution de logement et d'aides sociales, loisirs, vacances, cantines, sports, culture, bibliothèques, voyages organisés en pays « socialistes », etc. Jusque dans les années 1980, la direction de la CGT suivait les directives du PCF et rendait même compte à Moscou. Après la chute de l'URSS et la tentative de Robert Hue de mener à bien « *la mutation* » du parti, les plus orthodoxes se sont repliés sur la CGT et y sont encore puissants, comme le montre la démission forcée en cours de mandat, en 2015, du secrétaire général Thierry Lepaon. Son successeur, Philippe Martinez, a depuis mené une politique systématique de contestation sociale.

Que reste-t-il aujourd'hui du PCF, aussi bien des villes qu'il administrait, que des cellules de quartier et d'entreprise ou de son important réseau de presse et d'édition?

Le réseau de presse et d'édition s'est quasiment écroulé faute de financements, en même temps que le parti perdait les unes après les autres ses municipalités qui permettaient de payer de nombreux « *permanents* ». Depuis le milieu des années 1980, l'ensemble de la puissance communiste s'est réduit comme peau de chagrin. Cela a commencé avec l'élection présidentielle de 1981 où Georges Marchais a chuté à 15 % des voix – contre 21 % à Jacques Duclos en 1969. Ce fut pour le PCF un énorme choc dont Mitterrand et le PS profitèrent pour accentuer leur avantage et le marginaliser peu à peu, qu'il soit au gouvernement avec 4 ministres de 1981 à 1984, ou dans l'opposition. La très forte désindustrialisation qu'a alors connue la France, en désagrégant une partie du monde ouvrier, a privé le parti de son puissant socle sociologique. Les attaques répétées des socialistes sur la question de la démocratie en URSS ont aggravé les tensions internes apparues de manière spectaculaire en 1979, lors du conflit entre la direction nationale et la fédération de Paris. Le divorce s'est accru entre des dirigeants d'origine ouvrière, de formation stalinienne et très attachés à l'URSS – Duclos et Frachon morts en 1975, Marchais, Fajon, Leroy, Plissonnier – et une jeune garde venue des classes moyennes et allergique à la dimension totalitaire du parti. La chute du Mur puis de l'URSS, en révélant à l'opinion publique, mais aussi à la masse des militants communistes, la réalité désastreuse de ce type de régime, a porté le coup de grâce. À cet égard, la publication en novembre 1997 – pour le centenaire de la révolution d'Octobre – du *Livre noir du communisme* et son triomphe éditorial mondial (traduit dans 26 pays), ont marqué symboliquement ce rejet complet de « *l'avenir radieux* » promis par les communistes.

Le PCF n'a jamais renoncé à son nom: que reste-t-il du corpus idéologique du PCF et a-t-il encore une influence?

Si en tant que parti le PCF est très affaibli, l'idéologie révolutionnaire d'orientation marxiste reste puissante en France, comme le montre le résultat de l'ex-trotskiste Mélenchon à l'élection présidentielle de 2017, ainsi que l'audience médiatique d'intellectuels comme Alain Badiou et la multiplicité de petites maisons d'édition se réclamant d'un communisme allant du stalinisme à l'anarchisme.

Propos recueillis par Christophe Geffroy et Michel Toda ■

USA : « Un empire en déclin »



Rod Dreher, chrétien orthodoxe américain, auteur du *Pari bédictin* (Arctège, 2017), est rédacteur en chef au magazine *The American Conservative*, où il tient une chronique quotidienne très suivie. Il commente pour nous l'élection américaine. Il vient de publier aux États-Unis *Live not by lies. A manual for christian dissidents*.

NB – La version intégrale de cet entretien est librement accessible sur notre site : <https://lanef.net/>

La Nef – Comment jugez-vous le résultat des élections et les accusations de fraudes ?

Rod Dreher – La plupart des Américains de droite sont bien sûr déçus par les résultats des élections. Mais le résultat a été bien meilleur que ce que j'attendais. Je ne suis pas du tout surpris par la défaite de Trump. Tout président sortant qui se présente à la réélection en cette terrible année de Covid, aussi compétent soit-il sur le plan politique, est confronté à une situation difficile qui compromet ses chances de réélection. Trump a cependant mené une mauvaise campagne. Il n'a aucune discipline politique, et même si nous votions pour lui, beaucoup d'entre nous étaient simplement fatigués de sa personnalité chaotique et infantine.

La surprise est que le naufrage du navire « Trump » n'a pas entraîné dans sa chute les Républicains du Congrès. Cela montre que les Américains ne sont toujours pas convaincus du bienfondé du programme général de la gauche.

Quant aux fraudes électorales, il est très difficile de dire ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas sur ce sujet. Nous savons que Trump a l'habitude de faire des affirmations fantastiques qu'il ne peut pas étayer. Il semble à ce stade que ses allégations de fraude électorale ne soient pas exactes : lorsque les tribunaux ont demandé des preuves à l'équipe juridique de Trump, elle a été incapable de les fournir.

Que pensez-vous de la notion de « deep state » (« État profond ») et pensez-vous que la victoire de Joe Biden puisse le favoriser ?

Je préfère penser au « deep state » en termes plus larges que le gouvernement. Il y a un penseur néo-réactionnaire, Curtis Yarvin, qui l'appelle la « *Cathédrale* ». Selon Yarvin, la *Cathédrale* est la gauche au sein du gouvernement, des universités, du journalisme, dans des professions comme le droit et la médecine, et d'autres institutions d'élite. Ils partagent tous les mêmes opinions de base, encadrent le débat public et contrôlent l'accès à leurs professions. Traditionnellement, les gens considéraient que les grandes entreprises et la finance étaient à droite, mais ce n'est plus le cas. La *Cathédrale* n'a pas vraiment conscience d'être une hégémonie idéologique ; ses adeptes se considèrent simplement comme des hommes et des femmes de vertu et de bon sens. Mais ils appartiennent tous à la classe dirigeante – et culturellement, ils sont très à gauche. Si vous voulez être accepté dans les milieux bourgeois, vous devez affirmer le dogme de la *Cathédrale* sur la race, le sexe

et la sexualité. Vous pouvez avoir le point de vue que vous voulez sur l'économie, mais il n'y a pas de place pour la dissidence sur la politique identitaire.

Comment voyez-vous la présidence Biden ?

Il y aura un retour à la normale. Les Américains, en se réveillant tous les jours, ne seront pas désagréablement surpris par ce que leur président a tweeté. Nous pouvons nous attendre à ce que le gouvernement revienne aux normes professionnelles habituelles. Je ne suis pas heureux que Biden soit le président, mais j'admets que le comportement de Trump a été épuisant. Les Européens peuvent s'attendre à ce que l'Amérique reprenne sa position habituelle vis-à-vis de l'Union européenne, et dans les relations internationales en général.

Quel bilan tirez-vous de la présidence Trump ?

Dans un sens c'est un échec. Trump n'a jamais maîtrisé l'art de gouverner et n'a jamais semblé vouloir le faire. Il n'a jamais eu de programme politique. Il a eu l'occasion de remodeler radicalement la politique américaine, mais tout ce qui l'intéressait, c'était de faire progresser sa « marque » en tant que célébrité. Les Grecs avaient raison : le caractère forge le destin.

Mais dans un sens plus large, Trump a peut-être réussi d'une certaine manière, mais il faudra du temps pour le voir. Il a détruit l'*établissement* du parti républicain et a mis fin à l'ère idéologique qui avait commencé avec Ronald Reagan. Il a fait évoluer le parti républicain, à sa manière grossière, vers des positions populistes et antimondialistes, et l'a persuadé de s'opposer à la montée de l'hégémonie de la Chine. Trump a eu le mérite de bousculer l'*establishment* pourri. Nous devons maintenant espérer qu'un homme politique de droite plus intelligent, plus discipliné et plus compétent pourra s'appuyer sur son travail. Si cela se produit, le jugement de l'histoire pourrait être plus favorable à Trump que nous ne le pensons.

Enfin, il est difficile d'échapper au sentiment que les États-Unis sont un empire en déclin. Si la politique américaine sombre encore plus dans la colère, la méfiance, l'aliénation et la décomposition des normes institutionnelles, alors Trump en portera la responsabilité. Je ne suis pas sûr, cependant, que ce soit juste. Trump est-il la cause du déclin américain ? Peut-être. Mais je pense qu'il serait plus juste de dire que le déclin américain a produit Trump.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Christophe Geffroy ■

USA : 2 gagnants, 2 perdants



par
**Paul-
Marie
Coûteaux**

C'est une formidable partie qui se joue aux États-Unis : en jeu, non seulement l'hôte futur de la Maison Blanche, Donald ou Joe, mais le sort de la démocratie en Amérique et finalement de la démocratie elle-même, du moins telle qu'elle se pratique dans le monde occidental, qui en fit longtemps sa marque de fabrique et pour ainsi dire sa marque d'excellence, et qui sombre sous nos yeux.

Sans doute Joe sortira-t-il du chapeau ; à l'heure où ces lignes sont écrites (21 novembre), cette incertitude n'a rien d'extraordinaire ; voici vingt ans, le candidat démocrate, Al Gore, dont nombre d'historiens jugent qu'il ne fut pas battu à la loyale (l'interminable comptage des voix en Floride avait été arbitré par Jeb Bush, gouverneur de cet État et frère du candidat proclamé élu), avait attendu le 13 décembre pour concéder sa défaite. Rappel qui en dit long sur la fragilité de la démocratie élective et, non moins sur l'extraordinaire mauvaise foi de la presse occidentale hurlant contre Trump mauvais joueur, alors que seul compte la proclamation officielle des résultats, en décembre, et non l'annonce de CNN – que celle-ci suffise, dit tout du « quatrième pouvoir », qui désormais les a tous.

Les médias, pur appareil de propagande

Si Joe, et surtout le parti démocrate, remportent sans doute la partie, c'est à la Pyrrhus. Trump a beaucoup gagné, serait-ce seulement qu'il obtient près de 72 millions de voix, chiffre qu'aucun candidat républicain n'avait atteint avant lui, ni Nixon, ni Reagan, ni Bush et qui représente par rapport à 2016 un gain de 9 millions de voix, ce qui devrait interdire à la presse-perroquet de répéter qu'il ne fut qu'un accident désormais, comme l'écrit sans rire *Le Monde*, « *rejeté par les Américains* ». Parler de « *rejet de Trump* » accuse bien moins celui-ci que le système médiatique dominant, dont la partialité est si éclatante que ce sera un des grands succès de « *l'Infâme* », comme dit Hubert Védrine qu'on eût cru plus pondéré, que d'avoir fait tomber le masque d'un système qui nuit bien plus à la bonne foi de l'information que les fameuses *fake news*, qu'il accable tant parce qu'elles révèlent souvent ce qu'il s'ingénie à cacher au mépris de sa raison d'être, informer – du moins telle qu'il l'affiche.

Après cet épisode incandescent, personne ne pourra plus croire de bonne foi au principe, pourtant reconnu constitutionnel en France, de neutralité de l'information, tant la partialité de ses organes autorisés fut, pour Trump, évidente et accablante. Qui pourrait croire que le parti démocrate et son candidat sont angéliques comme ils sont partout présentés, alors que tant de scandales et de compromissions avec les puissances financières et technologiques (et sans doute une puissance étrangère, la Chine)

les ont transformés, et Biden lui-même, en simple machine. Qui croit encore que Trump est le diable, alors qu'il a relancé l'économie de son pays, sauvé des millions d'emplois et qu'il restera comme le seul président américain à n'avoir engagé son pays dans aucune guerre – et même rapatrié nombre de « boys » ? Quoi qu'il arrive, Donald Trump, balaouré mais intuitif, ne sort pas de la scène : fort d'un bilan enviable, de son indépendance vis-à-vis du système médiatique et de ses liens entretenus avec une bonne part de son peuple à grand renfort de touittes (une quarantaine par jour), Trump a désormais les moyens de créer un contre-système médiatique – télévisions, radios et sites – qui pourrait en faire un candidat redoutable dans quatre ans – la différence d'âge qu'il a avec Biden.

La démocratie à la dérive

Plus grave : les deux vrais perdants, la démocratie telle qu'elle est pratiquée aux États-Unis et les États-Unis eux-mêmes, dont cette violente année électorale aura rendu plus béantes encore les fractures. Aux divisions raciales qui ont parsemé l'année de manifestations sanglantes, s'ajoute une terrible déchirure entre le pays réel – majorité de classes moyennes et de dizaines de millions de déshérités (qui ne votent même plus, par haine de « Washington ») – et un pays légal arrogant, organisé par une oligarchie richissime prête à tout pour conserver son pouvoir. Or, cette oligarchie, dont le cœur n'est même pas Washington mais la Californie et les grands maîtres du Nasdaq, porte une civilisation techno-progressiste qui a entrepris de changer l'homme, et verse dans les délires du transhumanisme. Par ce mélange d'intérêts égoïstes et de messianisme qui fut toujours la folie des oligarchies, elle a très bien pu pervertir les urnes en utilisant les innombrables ruses qu'offrent vote par correspondance et vote électronique. On espère comprendre par exemple comment, en Pennsylvanie et en Géorgie, la nette avance de Trump après le dépouillement des urnes fut annihilée par les votes « non physiques » qui se seraient portés à plus de 80 % sur le « Démocrate » pour lui permettre de l'emporter... Bref, il n'y a plus de consensus sur l'élément qui a forgé le creuset américain, l'élection démocratique : terrible faille d'une société faite de toutes pièces, mais jadis unie sur la foi, justement, en la démocratie. Si la religion civile est morte, que reste-t-il ?

Constat terrible aussi pour l'idée même de démocratie, naguère admirable, en tous les cas admirée, mais désormais contestée, et contestable, tandis que règnent sur le monde des dirigeants qui ne s'encombrent pas de ses sortilèges (en Chine, en Inde, en Turquie, en Russie...) et que les vieilles démocraties dépecées par leurs oligarchies sont incapables de dégager des pouvoirs assez légitimes pour diriger quoi que ce soit...

P.-M. C. ■

Le temps de la grande épreuve

Mgr Matthieu Rougé est évêque de Nanterre depuis 2018. Il vient de publier un essai tonique inspiré par le confinement vécu au printemps dernier. Entretien autour de cet ouvrage (1).

La Nef – À propos de l'idée que la pandémie de Covid-19 serait un « *châtiment divin* », idée fréquente dans la Bible, vous écrivez que « *cette réaction est moins chrétienne que païenne* » : pourriez-vous nous expliquer cela ?

Mgr Matthieu Rougé – Dieu ne nous veut que du bien. Sa « colère » ne s'exerce que contre le mal comme tel. Le grand théologien Hans Urs von Balthasar définit la colère de Dieu comme son « *non absolu au péché* ». En un sens, l'histoire tout entière est le temps de la colère de Dieu parce qu'elle est aussi et d'abord le temps de sa miséricorde, de sa révélation, de son salut. Les événements particulièrement forts de l'histoire, comme la crise sanitaire actuelle, peuvent constituer des occasions singulières de percevoir et l'énigme du péché et le mystère de la grâce pour que nous puissions progresser sur le chemin du salut.

Nos gouvernants ont géré la crise de Covid avec l'obsession de sauver la vie dans sa dimension physiologique, et cela continue : comment expliquer ce regard réducteur sur notre humanité ?

L'expression « *sauver des vies* », qui constitue un *leitmotiv* de la crise sanitaire, est certes pleine d'ambiguïtés mais aussi et d'abord de promesses. Il est bienfaisant que la thématique du salut, parfois peu présente non seulement dans la mentalité contemporaine mais aussi dans la prédication chrétienne habituelle, retrouve droit de cité. Il est heureux que le caractère sacré de toute vie humaine soit affirmé et défendu. Encore faut-il qu'on ne confonde pas salut des personnes et survie des corps. Par sa mort et sa résurrection, le Christ nous délivre du péché et de la mort et nous ouvre les portes de la conversion du cœur et de la vie éternelle. C'est à l'aune de cette profondeur, de cette ampleur de salut que l'authenticité du soin temporel des personnes doit être mesurée.

La pandémie a mis en lumière notre fragilité et notre dépendance quand nous pensions être tout-puissants : en a-t-on tiré des conclusions ?

C'est le chemin qui s'ouvre devant nous. Comment mieux assumer la bienheureuse fragilité qui fait partie de notre condition humaine ? En donnant davantage leur place dans notre société aux personnes fragiles, âgées, malades, handicapées ; en rééquilibrant nos existences à chacun entre vie spirituelle, familiale, professionnelle, intellectuelle, caritative ; en intégrant la part de risque et d'échec possible inhérente à nos projets et à nos réalisations ; en acceptant que la mort fasse partie du mystère de la vie, ce qui n'est pas une mauvaise nouvelle puisque le Christ l'a vaincue par sa résurrection et ouverte sur la vie éternelle.

L'épidémie s'est accompagnée d'un autre virus : celui de la peur, écrivez-vous, nos autorités n'étant pas en reste pour alimenter un climat anxigène : comment expliquer cette peur et n'a-t-elle pas contribué à pousser le « principe de précaution » beaucoup trop loin ?

Toute l'histoire du salut est l'histoire d'une libération progressive de la peur de la mort, des autres et de Dieu par la révélation de l'amour miséricordieux et transformant du Père. Ce n'est pas pour rien que les Écritures sont scandées par le refrain : « *N'ayez pas peur !* » si cher au saint pape Jean-Paul II. La crise sanitaire a réveillé la conscience de la mort, ce qui peut être salutaire, mais sur le mode de la peur, ce qui est destructeur. La peur des autres, de la maladie, de la mort est sûrement plus grave et plus durable encore que le coronavirus. D'autant que le principe de précaution, qui devrait nous dissuader des transgressions éthiques et technologiques qui menacent la dignité humaine, est devenu un principe de peur généralisé qui freine fortement la capacité d'initiative et d'engagement. Il me semble que nous devrions passer d'un principe de précaution stérilisant à un principe de risque proportionné et raisonnable.

Cette crise, finalement, ne révèle-t-elle pas que nous n'aimons plus vraiment la liberté, que nous avons perdu le goût du risque (notamment celui du missionnaire prêt au martyre), la sécurité nous paraissant plus importante que la liberté ?



(1) Mgr Matthieu Rougé, *Un sursaut d'espérance. Réflexions spirituelles et citoyennes pour le monde qui vient*, L'Observatoire, 2020, 128 pages, 14 €.



**Mgr
Matthieu
Rougé :**
**« La peur
des autres,
de la mala-
die, de la
mort est sû-
rement plus
grave et
plus durable
encore que
le coronavi-
rus. »**

Bien des indices en effet manifestent qu'à notre époque libertaire, la liberté est en crise. La difficulté à débattre, à l'Assemblée Nationale comme sur certains plateaux de télévision, sereinement et sérieusement, de la crise sanitaire et des réponses à lui apporter est significative. La réponse au terrorisme et l'actuel projet de loi sur le « séparatisme » semblent justifier aux yeux de certains des remises en cause étonnantes et inquiétantes de la liberté (modifications par exemple de la loi de 1881 sur la liberté de la presse). Comme chrétiens, nous nous savons appelés pour l'éternité à « la glorieuse liberté des enfants de Dieu » comme dit saint Paul (Rm 8, 21). Il y a là un enjeu anthropologique et une opportunité missionnaire décisifs : disciples du Christ, nous sommes des amoureux de la véritable liberté, la liberté selon l'Esprit, et nous sommes appelés à la faire aimer.

Que vous inspire la décision du Conseil d'État de rejeter le référé des évêques demandant la liberté de culte en ce temps de confinement et que peut-on faire dans un tel cas ?

Il me semble positif que le recours au Conseil d'État soit maintenant compris paisiblement par tous comme une action légitime en vue de la régulation juridique de la vie collective. Le Conseil d'État a rappelé à nouveau le caractère fondamental de la liberté de culte, ce qui est appréciable et important. C'était au juge qu'il appartenait d'évaluer le caractère proportionné ou non des restrictions liées à la crise sanitaire. Plusieurs des avocats impliqués sur le sujet étaient moins optimistes en novembre qu'en mai puisque nous étions en phase non plus de déconfinement mais de reconfinement. Cela dit, juger à partir de quelques vidéos du sérieux sanitaire mis en œuvre pendant plusieurs mois dans des centaines d'églises peut sembler discutabile et

moyennement rigoureux. L'histoire cependant n'est pas finie, au-delà même de la crise sanitaire, et il nous faut continuer à être fermement et paisiblement vigilants sur la liberté religieuse, qui constitue vraiment la reine des libertés.

Nous assistons à une sorte de fuite en avant sur toutes les questions anthropologiques et morales (loi bioéthique, tentative de rallonger le délai d'IVG de 12 à 14 semaines...): comment expliquer une telle perte de repères et comment parvenir un jour à inverser cette course folle ?

Nous pouvons en effet être saisis par un véritable vertige en ces temps de remise en cause généralisée de tous nos points d'appui éthiques essentiels. Cela dit, je trouve que cette crise sanitaire, qui a mis en lumière de manière renouvelée la place du corps et de la mort, peut sonner comme un bienfaisant rappel à l'ordre anthropologique. Voilà qui peut nous aider à pratiquer et diffuser une écologie humaine salutaire : toute vie, même fragile, a du prix ; nous sommes en relation les uns avec les autres par nos cœurs et nos corps, vulnérables, dignes, sexués ; la mort doit être envisagée par chacun et accompagnée par tous, humainement, spirituellement, liturgiquement. Notre société trans-humaniste, post-humaniste, se croyait toute-puissante, invulnérable. Une chauve-souris, un pangolin et un virus l'ont en quelque sorte dessoulée. Voilà qui devrait et pourrait nous ramener à plus d'humilité et d'humanité. Je ne me fais pas d'illusion pour autant. Nous sommes dans le temps de la grande épreuve. Il nous faut encore et toujours, comme dit l'*Apocalypse* de saint Jean, laver nos vêtements dans le sang de l'Agneau.

La Nef fête en décembre ses 30 ans: quel message souhaitez-vous adresser à nos lecteurs à cette occasion ?

Permettez-moi d'abord de vous remercier et de remercier ceux qui font vivre ce mensuel avec vous. Au-delà des querelles de sensibilités, vous avez su et vous savez donner la parole à des grands esprits (je pense par exemple à Chantal Delsol, Marcel Gauchet, Pierre Manent, Rémi Brague...), dont la pensée libre et lumineuse aide à traverser le clair-obscur de ce temps. Je crois beaucoup à la mission et à la capacité d'unité des catholiques, malgré tout ce qui peut les diviser y compris durant cette crise sanitaire. L'unité est le fruit de l'enracinement spirituel, de la rigueur intellectuelle et de la bienveillance fraternelle. Je souhaite à votre *Nef*, comme à la nef de toutes nos églises, de continuer d'approfondir et de cultiver cette grâce de l'unité, « pour que le monde croie » (Jn 17, 21).

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■

Petite histoire de la morale catholique



On oublie souvent que la morale catholique, qui ne se limite pas au Décalogue et à la loi naturelle, trouve sa source vive dans l'Évangile. Au cours des siècles, la présentation de cet enseignement moral a varié avec d'importantes inflexions. Bref panorama historique.

par YVES CHIRON

Le Christ, fils de Dieu, est « *la norme concrète et plénière de toute activité morale* », selon l'expression d'Hans Urs von Balthasar (1). Le Sermon sur la Montagne (Mt 5-7) constitue comme un résumé de l'enseignement de Jésus sur la justice, c'est-à-dire sur ce qu'il faut faire pour être compté au nombre des « justes », des sauvés. Il commence par les Béatitudes, qui s'adressent à tous et non à une élite : « *Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux. Heureux les affligés, car ils seront consolés. Heureux les doux, car ils posséderont la terre. Heureux les affamés et assoiffés de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux. Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi...* » C'est la reprise de promesses faites au peuple juif depuis Abraham, mais c'est aussi, remarquons-le, une anaphore du bonheur tout autant qu'un catalogue des vertus nécessaires pour bien mener son existence et atteindre à la vie éternelle : la pauvreté (en esprit), la douceur, la justice, la miséricorde, la pureté. La justice du Christ « *surpasse celle des scribes et des pharisiens* », qu'il s'agisse du

meurtre, de l'adultère ou du parjure, de l'amour du prochain. Les œuvres bonnes sont l'aumône, la prière (le *Notre Père* est au cœur de ce Sermon) et le jeûne.

L'autre source de la théologie morale du Nouveau Testament est ce que le Père Pinckaers appelle « *la paracèse de l'Épître aux Romains* » (2), aux chapitres 12 à 15. D'un autre style que le Sermon sur la Montagne, c'est une exhortation, au nom du Seigneur. Le comportement moral du croyant doit être une conséquence de son appartenance au Corps du Christ. C'est la foi en Dieu qui « *renouvelle le jugement* » sur le monde et permet de « *discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait* » (Rm, 12, 2). La charité doit être première et elle est l'inspiratrice des autres vertus.

La morale évangélique n'est pas contraire à la loi naturelle (la loi inscrite dans le cœur des hommes), saint Paul recommande d'examiner « *tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines* » (Ph, 4, 8).

Augustin et les Pères de l'Église

La première prédication de saint Augustin en tant que prêtre fut consacrée au Sermon sur la Montagne. Il enseigne qu'on peut y trouver « *le modèle parfait de la vie chrétienne* ». Il in-



terprète les Béatitudes comme « sept étapes qui conduisent le chrétien vers le Royaume des cieux, depuis l'humilité de la conversion jusqu'à la pureté de cœur et la paix en Dieu », résume Pinckaers. Saint Augustin les met en relation avec les sept dons du Saint-Esprit et les sept demandes du *Notre Père*. Il commentera à nouveau le Sermon sur la Montagne dans d'autres sermons et écrits.

Saint Augustin et les autres Pères de l'Église considèrent la morale comme une recherche du bonheur et l'acquisition des vertus comme le moyen d'atteindre ce but. Les vertus cardinales (tempérance, force, justice, prudence) étaient connues des philosophes de l'Antiquité et déjà citées dans l'Ancien Testament – les « quatre fameuses vertus » dit saint Augustin –, mais les vertus théologiques (foi, espérance, charité), propres à la foi chrétienne, viennent changer « la conception même de la vertu, faisant d'elle un don de Dieu, une grâce, plutôt que l'œuvre du seul effort humain » (Pinckaers).

Saint Augustin donne une définition chrétienne de la vertu comme « chemin du bonheur » et plus particulièrement des vertus cardinales comme expressions de l'« amour souverain pour Dieu » : « la tempérance c'est l'amour de Dieu, se conservant intègre et incorruptible ; la force, c'est l'amour supportant facilement tout à cause de Dieu ; la justice, c'est l'amour ne servant que Dieu seul et par suite régissant avec

Le Sermon sur la Montagne, par Arsène Robert (vers 1870), dans l'église d'Estrétefonds. Le Sermon axe la morale sur les Béatitudes, l'homme est fait pour le bonheur éternel.

droiture tout ce qui est soumis à l'homme ; la prudence, c'est l'amour discernant judicieusement ce qui peut nous aider à arriver à Dieu ou ce qui peut nous détourner de lui » (3).

On ne trouve pas chez les Pères de l'Église de traités systématiques de morale, mais une doctrine morale riche, tirée de l'Évangile. La morale patristique est une réponse à des situations concrètes en même temps qu'un enseignement relié à l'enseignement de la foi sur le péché, la grâce, le libre arbitre, le salut. Saint Jean Chrysostome (344-407), dans ses centaines d'homélie, apparaît comme un moraliste qui puise son enseignement dans la doctrine de la foi. Benoît XVI l'a caractérisé ainsi : « Les deux choses, connaissance de la vérité et rectitude de la vie, vont de pair : la connaissance doit se traduire dans la vie. Chacune de ses interventions visait toujours à développer chez les fidèles l'exercice de l'intelligence, de la raison véritable, dans le but de comprendre et de traduire pratiquement les exigences morales et spirituelles de la foi. »

« Le rôle de la morale n'est pas purement négatif : éviter le mal est bon ; pratiquer la vertu est mieux. »

On doit relever aussi que « *les Pères de l'Église ont adopté une part considérable des enseignements éthiques des auteurs classiques, grecs et romains. Malgré leur critique fondamentale de la façon païenne de vivre et de l'immoralité largement répandue, bien des théologiens chrétiens étaient convaincus qu'il y a une correspondance fondamentale entre une part importante de ce que les auteurs classiques grecs enseignaient et la doctrine morale chrétienne. En particulier, les définitions et les distinctions étaient reprises aussi bien que les doctrines des vertus et de la loi naturelle* » (4).

Des pénitentiels à saint Thomas d'Aquin

L'apparition de « pénitentiels », dans les monastères irlandais et britanniques à partir du VI^e siècle, marque une étape nouvelle. Il s'agissait de directoires destinés aux confesseurs qui comportaient des listes très détaillées de péchés et les pénitences à appliquer en fonction du type et de la gravité de la faute. Cette conception « tarifaire » du péché n'était pas une déviation d'une morale patristique qui aurait été plus théologique et spirituelle, mais dans un monde celtique évangélisé depuis peu ou en voie de christianisation, et qui avait des racines culturelles très différentes, c'était « *un immense effort de structuration et d'articulation des divers éléments de l'existence, en les canalisant selon les lignes maîtresses de la spiritualité chrétienne* » (5). Ces pénitentiels se répandront néanmoins sur le continent, seront imités dans plusieurs pays et seront en usage au moins jusqu'au XII^e siècle.

Avec saint Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, la morale se ressource dans l'Écriture Sainte, dans les Pères de l'Église, et, sur le plan philosophique, elle intègre Aristote (notamment l'*Éthique à Nicomaque*) et les stoïciens. La 2^e partie de la *Somme théologique* est consacrée à la morale. La IIa, en 114 questions : les actes humains, ce qui les anime (les passions, les vertus, les péchés), leurs principes extérieurs (la loi et la grâce) ; la IIae, en 189 questions : les trois vertus théologales et les quatre vertus cardinales, avec, pour chacune, le don du Saint-Esprit qui lui correspond, le péché qui lui est contraire et le précepte du Décalogue auquel elle se rattache. Il n'y a là aucun catalogue ou « tarif », et saint Thomas commence son grand exposé de la morale par la fin ultime de l'homme qui est la vision de Dieu, la vision béatifique qui, comme son nom l'indique, procure le bonheur éternel.

La doctrine morale telle que l'expose saint Thomas est donc une morale du bonheur et non pas du devoir. Mais sans perdre de vue qu'on lui doit « *la distinction entre péché mortel et péché*

véniel » et « *la distinction entre la peine éternelle, due par le péché grave et remise par l'absolution, et la peine temporelle que la pénitence, sous son aspect subjectif et personnel, doit acquitter* » (6).

Les morales de l'obligation

Dès le XIV^e siècle, sous l'influence du nominalisme, la théologie morale va commencer à s'éloigner de l'exposé thomiste. Dans les siècles suivants, de façon habituelle, seront distinguées la « *morale fondamentale* » et la « *morale spéciale* ». Dans nombre de traités et de manuels, la morale fondamentale s'articulera désormais en quatre parties (les lois, les actes humains, la conscience et les péchés). En les comparant à la *Somme théologique*, le P. Pinckaers souligne « *la disparition du traité de la béatitude et de la fin ultime, de l'étude des vertus et des dons, ainsi que l'apparition du traité de la conscience qui occupera désormais une place centrale* », tandis que les exposés sur la grâce sont le plus souvent renvoyés dans les traités de théologie dogmatique. La « *morale spéciale* », elle, présente en détail ce qui est permis et défendu et doit permettre de résoudre ce qu'on appelle communément les « *cas de conscience* » ; d'où une discipline nouvelle, la casuistique, où s'illustreront les Jésuites et qui sera moquée par Pascal.

Différents courants de théologie morale vont apparaître : le probabilisme, le laxisme, le rigorisme. Au XVII^e siècle, la doctrine janséniste sur le salut et sur la grâce a été condamnée comme hérétique par les théologiens de la Sorbonne puis par plusieurs papes. Mais elle a influencé, indirectement, l'enseignement de nombreux prêtres et le comportement de nombreux fidèles jusqu'au début du XX^e siècle : une morale austère, l'absolution refusée ou différée, l'impossibilité d'une communion eucharistique fréquente.

Un point d'équilibre semblait avoir été atteint par saint Alphonse de Liguori, au XVIII^e siècle, dont le grand traité de théologie morale, en sept livres, commence par une étude de « *la règle des actes humains* » (le livre I qui porte sur la conscience et sur les lois), avant trois livres consacrés aux « *préceptes* », un autre à la « *connaissance et discernement des péchés* ». Les sacrements ne sont abordés qu'au 6^e livre, le dernier livre étant consacré aux censures ecclésiastiques et aux « *irrégularités* ». Le « *liguorisme* » sera en quelque sorte officialisé dans l'Église : mort en 1787, béatifié en 1816, canonisé en 1839, saint Alphonse de Liguori sera proclamé Docteur de l'Église par Pie IX en 1871 et reconnu comme le patron des confesseurs et des moralistes.

Parallèlement, la morale chrétienne de l'obligation ou d'obéissance à la loi divine ne sera plus

acceptée par les philosophes des Lumières. Rejetant l'autorité des Églises, la morale devient autonome et s'appuie sur la raison, chez Kant, ou sur le sentiment, chez Hume. Avec Kant et ses *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), la morale chrétienne de l'obligation devient une morale laïque du devoir, fondée sur des « impératifs » (catégoriques et hypothétiques).

Le renouveau de la théologie morale

En 1932, l'abbé Edmond Vansteenbergh, qui était professeur à la faculté de théologie de Strasbourg et spécialiste de la mystique rhénane – Pie XII le nommera évêque de Bayonne en 1939 – regrettait que « *le renouveau thomiste, dont on sait les effets en métaphysique et en théologie dogmatique, ne s'est étendu à la morale que plus timidement* ». Il rappelait que « *depuis le XVII^e siècle, la plupart des manuels étaient divisés selon l'ordre des Commandements et les moralistes étudiaient surtout l'acte humain dans ses rapports avec la loi. L'étude de la morale aboutissait, en somme, à dresser un catalogue aussi complet que possible des péchés ou des choses permises, et la casuistique occupait une très large place, au détriment souvent des principes de la vie chrétienne* » (7). L'abbé Vansteenbergh présentait de nouveaux manuels de morale qui étaient en cours de publication et qui avaient pour auteurs des professeurs de séminaire ou à l'Angelicum. Il se félicitait que ces manuels fassent un retour « *à la doctrine et à la méthode de saint Thomas* », car « *le rôle de la morale n'est pas purement négatif: éviter le mal est bon; pratiquer la vertu est mieux. Le moraliste doit guider les âmes, de manière, non seulement à leur faire éviter les abîmes, mais à les acheminer vers les sommets* ».

Quarante ans plus tard, la Congrégation pour l'Éducation catholique, dans une longue instruction sur *La formation théologique des futurs prêtres* (23 février 1976) encourageait à poursuivre le renouvellement de l'enseignement dans ce domaine. Après avoir regretté, elle aussi, que « *la théologie morale a présenté quelquefois dans le passé une certaine étroitesse de vues et des lacunes: cela était dû pour une large part à un certain juridisme, à une orientation individualiste et au détachement des sources de la Révélation* », la Congrégation demandait notamment de mettre en valeur le « *lien qui existe entre la théologie morale et la théologie dogmatique* » et de « *revenir à la conception mise en si beau relief par saint Thomas d'Aquin* ». Il n'a jamais séparé morale et foi et il a conçu la théologie morale « *comme l'étude particulière du cheminement par lequel l'homme, créé à l'image de Dieu et racheté par la grâce du Christ, tend progressivement à la*



pleine réalisation de lui-même, selon les exigences de sa vocation divine et dans le contexte de l'économie du salut réalisé historiquement dans l'Église ».

À vrai dire, ce renouveau de la théologie morale était déjà bien engagé avant le concile Vatican II. Le grand cours de théologie morale donné par le Père Labourdette aux dominicains de Toulouse est édité en dix-sept volumes dactylographiés entre 1959 et 1961 et diffusé bien au-delà de son ordre (8). Et c'est avant même la fin du concile que le Père Pinckaers, professeur de théologie morale à l'Université de Fribourg, publie *Le Renouveau de la morale. Études pour une morale fidèle à ses sources et à sa mission présente* (1964), prélude à sa grande œuvre: *Les Sources de la morale chrétienne. Sa méthode, son contenu, son histoire* (1985).

Yves Chiron ■

(1) Commission théologique internationale, *La Morale chrétienne et ses normes*, 1974.

(2) Servais Th. Pinckaers, *La morale catholique*, Cerf-Fides, 1991, coll. « Bref ». Ce petit livre – 125 pages – est comme un résumé, accessible à un large public, de l'œuvre majeure du même auteur qui est présentée plus loin (cf. p. 22-25).

(3) *Des Mœurs de l'Église catholique et des mœurs des Manichéens*, XV, 25.

(4) Leo J. Elders, *L'Éthique de saint Thomas*, Les Presses universitaires de l'IPC-L'Harmattan, 2005, p. 14.

(5) Raoul Manselli, « Vie familiale et éthique sexuelle dans les pénitentiels », dans *Famille et parenté dans l'Occident médiéval*, École française de Rome, 1977, p. 378.

(6) Louis Bouyer, *Dictionnaire théologique*, Desclée, 1963, p. 508 et 510.

(7) Edmond Vansteenbergh, « Chronique de théologie morale et spirituelle », dans *Revue des sciences religieuses*, T. XII, 1932, p. 256.

(8) Mais il ne sera publié qu'à partir de 2012: *Grand cours de théologie morale*, Parole et silence.

Saint Augustin, par Philippe de Champeigne: il centre toute la morale chrétienne autour du Sermon sur la Montagne.

Pour une morale du bonheur

Peu de nos contemporains, y compris parmi les chrétiens, ont conscience que la morale catholique est fondamentalement *une morale du bonheur*, et non une morale de l'obligation ou des interdits. Dans un ouvrage de référence incontournable, *Les sources de la morale chrétienne* (1), le Père Pinckaers le montre abondamment: il sera notre guide pour notre petite démonstration.

par CHRISTOPHE GEFFROY



Le Père Servais-Theodor Pinckaers (1925-2008): le Dominicain belge fut un grand théologien moraliste qui contribua au renouveau de sa matière.

Si l'on demandait aux passants dans la rue ce qu'est la morale chrétienne, il y a fort à parier que beaucoup répondraient: une vision étriquée et restrictive de la sexualité, l'interdiction de l'avortement, l'illégitimité du « mariage » entre personnes de même sexe, le combat contre la PMA, la GPA, l'euthanasie, la théorie du genre, etc. Bref, cela se résumerait à une liste d'« interdits » pour conclure que l'Église est « contre » le bonheur des gens, puisqu'elle les empêche de suivre leurs désirs jugés légitimes et relevant de la seule responsabilité personnelle; on l'accuserait vraisemblablement d'instituer partout des limites aux désirs et à la volonté des individus. Et il est vrai que dans le passé, certains théologiens moralistes, héritiers du nominalisme et, plus récemment, du jansénisme, ont contribué à donner une telle image de la morale chrétienne. Cette conception rigide de la morale basée sur les obligations ou le devoir, est en réalité relativement récente et est totalement étrangère aux Pères de l'Église ou à saint Thomas d'Aquin... et plus fondamentalement encore à l'Évangile lui-même.

La « morale chrétienne »

À l'origine, ce que l'on appelle la « morale chrétienne » trouve sa source dans le Sermon sur la Montagne, dans l'Évangile même donc: « *Heureux êtes-vous...* » (2). Le point de départ de la morale chrétienne est la question du bonheur, lequel réside dans la jouissance de Dieu. Cette morale vise certes d'abord le bonheur absolu et éternel de l'Au-delà, mais aussi, dès ici-bas, le bonheur humain, relatif et incertain: car vivre vertueusement rend l'homme heureux.

Cette source, aujourd'hui très largement oubliée, est cependant essentielle, car si l'on déconnecte la morale chrétienne de l'Évangile, on peut se demander alors ce qu'elle a de spécifique et si elle ne coïncide pas avec la morale naturelle, celle du Décalogue, si l'on met à part les trois premiers commandements relatifs à Dieu. De fait, beaucoup, pour mettre en lumière l'apport du christianisme à la morale, cherchent ce qui est original dans le Nouveau Testament, qui

n'existait ni dans l'Ancien Testament ni dans les autres religions et dans les grandes philosophies. Les résultats obtenus par cette méthode sont maigres: il n'émerge guère que le précepte de l'amour fraternel de saint Jean (« *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* »), l'amour des ennemis et la nécessité du pardon.

Cette méthode, cependant, souffre de deux graves défauts: d'abord, « *la conception de la morale comme étant le domaine des obligations, des impératifs, des commandements, laquelle entraîne une séparation entre le dogme et la morale* » (p. 120) est totalement étrangère aux Anciens. Pour ceux-ci, « *la morale était dominée par la question du bonheur et du salut; elle était occupée par l'enseignement sur les vertus, sur les qualités du "cœur" et de l'esprit qui conduisent à Dieu* » (id.). Plutôt que de s'attarder aux interdits, elle s'attache à cultiver les vertus qui épanouissent l'homme conformément à sa nature (et l'aident dès lors à respecter les préceptes moraux).

Ensuite, plutôt que de découper les textes pour extraire ce qui est « original », il convient « *de comparer la morale chrétienne avec les autres morales comme un ensemble organisé et structuré face à d'autres ensembles, de faire ainsi la distinction par la totalité de ses traits et non par le seul résidu éventuel* » (p. 121). Face aux Juifs et aux païens, saint Paul affirme la foi en Jésus, crucifié et ressuscité, scandale pour les Juifs, folie pour les païens: ainsi saint Paul met au-dessus des vertus enseignées par les Grecs les trois vertus théologales – foi, espérance et charité –, dons de la grâce, qu'ignoraient les philosophes; pour la conduite de notre vie, l'Apôtre accorde une place prépondérante à la grâce que Dieu ne manque jamais de nous donner et à l'action de l'Esprit Saint: ce qui change totalement la perspective de la morale.

Le Sermon sur la Montagne délaissé

Pourquoi en est-on arrivé à délaisser le Sermon sur la Montagne comme la source de la morale chrétienne? Parce que cet enseignement, vu sans la grâce, a paru inaccessible à l'homme ordinaire; on a donc distingué la morale commune qui

s'adresse à tous, exprimée par le Décalogue, et la morale réservée à une élite – les religieux notamment – à laquelle s'adresse plus particulièrement le Sermon sur la Montagne, qui serait donc pour tous de l'ordre des conseils et non des préceptes. Cette interprétation est devenue majoritaire dans l'Église à partir du nominalisme et chez les protestants. Elle s'oppose néanmoins à toute la tradition des Pères de l'Église jusqu'à saint Thomas d'Aquin et a conduit à élaborer la théologie morale autour des Dix Commandements en faisant du Sermon sur la Montagne un enseignement spirituel et non plus moral. Ajoutons que la distinction entre une morale « accessible » à tous et celle destinée à une élite seule appelée à la sainteté relève de la gnose et ne répond pas à la difficulté de pratiquer le Sermon. Être religieux ou religieuse soumis à une règle aide à vivre pour Dieu, mais cela ne suffit pas à donner la capacité de suivre le Sermon mieux que peut le faire un simple chrétien. Les éléments déterminants sont la foi et la grâce, qui, loin de séparer les religieux des chrétiens du rang, les unissent plus profondément.

Saint Augustin et saint Thomas

Saint Augustin avait fait du Sermon sur la Montagne le pilier de toute la morale chrétienne (2), puisque le Christ nous offre là le modèle parfait de la vie chrétienne. Augustin interprétait les Béatitudes « *comme la description des sept degrés ou étapes qui conduisent le chrétien de l'humilité ou pauvreté en esprit à la sagesse et à la vision de Dieu* » (p. 158). Pour lui, le « *chemin des Béatitudes est également un chemin des vertus. Il met en œuvre une série de vertus qui seront caractéristiques de cette interprétation et qui diffèrent de la liste classique des vertus théologiques et morales: humilité, docilité, pénitence, recherche de la justice, pureté de cœur, paix et sagesse. Cette série, moins systématique, s'accorde bien à la description du progrès spirituel chrétien* » (p. 161).

« Le point de départ de la morale chrétienne est la question du bonheur. »

On a parfois opposé saint Thomas d'Aquin à saint Augustin, pourtant, dans le domaine moral, le second s'inscrit dans la continuité du premier, il le reprend et le complète en associant notamment une béatitude à chaque vertu par l'intermédiaire du don du Saint-Esprit correspondant. Il est vrai que notre manie de moderne de tout séparer nous empêche d'envisager la *Somme théologique* comme un tout et de comprendre que

pour le Docteur angélique le traité des Béatitudes domine l'édifice de la morale quand la plupart de ses commentateurs l'évacuent au prétexte qu'il s'agirait là de spiritualité. « *Trois grands sommets dominant la morale de saint Thomas et lui font en quelque sorte toucher le ciel*, écrit le Père Pinckaers: *le cheminement vers la béatitude qui aboutit à la vision de Dieu, la voie des vertus théologiques qui nous rendent Dieu présent, enfin la Loi évangélique qui est le point culminant ici-bas de toute la législation issue de la sagesse de Dieu et communiquée à l'homme* » (p. 184). Saint Thomas explicite clairement ce qu'est la Loi évangélique: « *Ce qui est principal dans la Loi du Nouveau Testament, ce en quoi réside toute sa force, c'est la grâce du Saint-Esprit donnée par la foi au Christ. Ainsi la Loi nouvelle consiste-t-elle principalement dans la grâce du Saint-Esprit donnée aux fidèles du Christ* » (cité p. 186). On rejoint là saint Paul comme on l'a vu plus haut. Saint Thomas précise que la Loi nouvelle contient aussi des éléments qui disposent à recevoir la grâce de l'Esprit Saint: l'Écriture, les sacrements et « *tout ce qui est institutionnel et visible dans l'Église* » (p. 188). Or, ces « *trois grands sommets* » se placent précisément dans les traités de la *Somme théologique* qui sont écartés de la morale par les commentateurs modernes.

Pour saint Thomas, le Sermon sur la Montagne appartient à la Loi évangélique et « *contient toute la doctrine sur la vie chrétienne* » (cit. p. 193). Saint Thomas est étranger à une vision de la morale consistant dans des obligations ou interdits déterminés par les préceptes bibliques; pour lui, la morale se concentre dans les vertus qui règlent l'agir moral, d'où l'importance de leur acquisition, plus essentielle que les préceptes ou les obligations. Et c'est l'existence des vertus spécifiquement chrétiennes que sont les vertus théologiques, qui orientent vers la béatitude – vers le bonheur éternel –, qui fait l'originalité de la morale chrétienne. « *L'action de l'Esprit par les vertus crée en l'homme un mouvement spontané et personnel vers l'action bonne qui permet de réduire les préceptes au minimum pour ouvrir un plus large champ à l'initiative de la liberté* » (p. 196): la morale chrétienne est donc pour saint Thomas non seulement une morale du bonheur mais également une « *morale de liberté* ».

La révolution nominaliste

Le nominalisme, qui s'impose au XIV^e siècle avec le franciscain Guillaume d'Ockham (1285-1347), va entraîner un bouleversement profond dans la pensée philosophique avec d'immenses répercussions dans la théologie et la morale. Le nominalisme rejette tout concept universel, comme homme ou chien: n'existent que tel homme ou tel chien, le concept universel n'étant

qu'une simple appellation pratique mais sans réalité, n'ayant donc qu'une valeur nominale (d'où le « nominalisme »).

Pour la question morale qui nous occupe, la principale révolution nominaliste concerne la nouvelle conception de la liberté que le Père Pinckaers nomme la « *liberté d'indifférence* », par opposition à la « *liberté de qualité* ». Pour saint Thomas, la liberté s'appuie sur des dispositions naturelles, comme le sens du vrai et du bien, l'amour, le désir de la connaissance ou la recherche du bonheur. Ce sont ces dispositions qui fondent notre liberté et plus nous les développons plus nous sommes libres.

« Avec le nominalisme la morale de l'obligation va rapidement éclipser la morale du bonheur. »

Pour Ockham, « *la liberté est essentiellement le pouvoir de choisir entre des contraires, indépendamment de toute cause autre que la liberté ou la volonté même. La liberté se tient toute dans une indétermination foncière entre les contraires, entre le oui et le non, dans une indifférence originelle de la volonté qui lui permet de ne se déterminer dans le choix qu'à partir d'elle-même. D'où ce nom de liberté d'indifférence. [...] C'est le noyau de l'âme humaine avec ses facultés qui se rompt à partir d'une conception nouvelle de la liberté, provoquant des éclatements successifs qui vont briser l'unité de la théologie et de la pensée occidentale. Avec Ockham, la liberté, par la revendication de l'autonomie radicale qui la définit, se sépare de tout ce qui n'est pas elle, de la raison et de la sensibilité, des inclinations naturelles et de tout facteur extérieur. Il s'ensuivra de multiples séparations: entre la liberté, d'un côté, la nature, la loi, la grâce, de l'autre, entre la morale et la mystique, la raison et la foi, l'individu et la société, etc.* » (p. 252).

Plus de besoin d'éduquer à la liberté

On comprend pourquoi le besoin d'éducation à la liberté qui caractérise la « *liberté de qualité* » disparaît dans la « *liberté d'indifférence* ». Pour la première, la liberté est l'aboutissement d'une initiation, d'une sorte d'ascèse, alors que la seconde est donnée sans effort et partagée par tous; pour la première, il n'y a pas de choix légitime entre le bien et le mal, seulement entre différents biens (certains réels, d'autres apparents), le choix du mal étant une déficience de la

liberté, alors que pour la seconde le choix entre bien et mal relève de l'essence de la liberté.

Ockham a par ailleurs une vision absolue de la liberté toute-puissante de Dieu, qui n'est tenu ni par sa création ni même par la cohérence, sa volonté étant absolument libre, au point que s'il commandait de le haïr, il serait méritoire de le suivre: Ockham « *ne reconnaît pas dans la nature humaine, d'ordre ou de loi quelconque qui puisse déterminer la liberté et la toute-puissance divines* » (p. 256). « *Ainsi la loi et l'obligation prennent-elles place au centre de la morale d'Ockham; elles en deviennent le nœud et le foyer. L'obligation va former pour lui l'élément constitutif et l'essence même de la moralité* » (p. 257). Cette morale de l'obligation crée une scission entre le bien et le désir de bonheur. Pour lui, la charité elle-même est soumise à l'obligation. « *Ainsi le domaine de la morale va-t-il être désormais circonscrit par les obligations morales. Il s'étendra aussi loin que les obligations, mais il s'arrêtera également avec leurs limites: ce qui échappe à l'obligation ou la dépasse, comme l'élan de la charité vers la perfection, n'appartiendra plus à la morale proprement dite. [...] Dès lors, la loi va exercer une fonction de plus en plus prépondérante en morale. Le domaine de la morale coïncidera avec celui des lois et se divisera bientôt non plus selon les vertus, mais d'après les différentes lois et, plus précisément, d'après les commandements de la principale loi morale, le Décalogue* » (p. 258).

Primauté de la volonté

Alors que saint Thomas expliquait la liberté comme procédant de l'intelligence et de la volonté, donc en l'enracinant dans les inclinations à la vérité et au bien, le nominalisme donne la primauté à la seule volonté déconnectée de toute contrainte. La volonté n'est plus mue par l'amour et la recherche du bien, mais par la relation du commandement et de l'obéissance. Il n'y a donc plus de conformité à la nature ni de question de la « *vie bonne* » ou du bonheur de l'homme et des voies pour l'atteindre.

Saint Thomas avait élaboré sa morale sur la base des sept grandes vertus, théologiques et cardinales, lesquelles développent les inclinations naturelles et les conduisent à leur perfection par les *habitus* (dispositions stables). Pour le nominalisme, ceux-ci réduisent le champ de la liberté, aussi les écarte-t-il, conséquence logique après avoir rejeté les inclinations naturelles au sein de la liberté humaine. Il en va de même des passions qui sont regardées comme un obstacle au champ de la liberté ouvert à toute l'étendue des choix contraires possibles (notamment entre bien et mal), alors que saint Thomas avait montré que les passions, bien maîtrisées, pouvaient être bonnes et acquérir une valeur morale positive.

Autre conséquence de la « *liberté d'indifférence* » qui est faculté de choix sans relation au bien : elle tend de ce fait à l'indépendance ou à l'autonomie de la personne « *comprise comme refus de toute dépendance, de toute norme ou loi qui ne vienne pas de soi* » (p. 346).

Ce qui précède permet de mesurer l'influence du nominalisme sur toute la pensée moderne, notamment le grand mouvement d'« émancipation » qui a progressivement conduit à rejeter toute limite s'imposant de l'extérieur à la volonté de l'homme : Dieu d'abord, la nature ensuite (loi naturelle), la culture enfin (théorie du genre). Avec le nominalisme la morale de l'obligation va rapidement éclipser la morale du bonheur et des vertus qui prévalait jusque-là. Même les critiques du nominalisme mettront l'obligation au centre de la morale (qui s'occupe des préceptes), désormais séparée de la mystique (qui s'intéresse aux conseils évangéliques) ou recherche de la perfection réservée aux « saints ».

Où en est-on ?

La morale va désormais se concentrer sur quatre piliers : l'acte humain, la loi, la conscience et les péchés, les Commandements traçant le cadre des obligations. Tel est le contenu des manuels de morale qui se développent alors. Le triomphe de la « *liberté d'indifférence* » explique le volontarisme de la morale et la marginalisation des inclinations naturelles ou acquises si chères à saint Thomas. On glisse ainsi vers une problématique du permis et du défendu, la question étant de bien cerner ce qui est obligatoire ou interdit et ce qui est libre, avec une forte propension à étudier les « cas de conscience » (développement de la casuistique et apparition du probabilisme). Kant, avec sa morale du devoir, est également un héritier de cette lignée issue du nominalisme.

On perçoit à quel point l'horizon s'est rétréci, par contraste « *avec la largeur des vues sur l'agir de l'homme et sur Dieu que l'on rencontre chez les Pères et les grands scolastiques* » (p. 285). Il faut néanmoins reconnaître à la morale des manuels d'avoir répondu au rôle qui leur était assigné : « *mettre à la portée des prêtres et des chrétiens l'essentiel de la morale chrétienne dans une systématisation adaptée aux besoins et aux idées de l'époque moderne* » (p. 286). Saint Alphonse de Liguori représente le meilleur de l'ère des manuels, tandis qu'un saint François de Sales montrait un esprit étonnamment novateur en prônant à nouveau la sainteté pour tous.

Il y a bien eu ensuite un renouveau thomiste qui s'est opéré sous l'impulsion de Léon XIII à la fin du XIX^e siècle. Il a produit un brillant mouvement intellectuel d'où émergent les noms de Jacques Maritain et Étienne Gilson qui ont beaucoup fait pour remettre saint Thomas à

l'honneur, mais ils l'ont fait en philosophes bien plus qu'en théologiens et moralistes. Et si ce renouveau a contribué à un certain retour au traité des vertus et des dons du Saint-Esprit de saint Thomas, il n'est pas allé jusqu'à remettre au goût du jour la morale du bonheur qui était celle du Docteur angélique et des Pères de l'Église.

Plus près de nous, le concile Vatican II a contribué à opérer un changement salutaire dans les mentalités en rappelant l'appel universel à la sainteté, des laïcs notamment. La crise post-conciliaire et l'esprit soixante-huitard ont cependant fortement ébranlé une morale chrétienne déjà minée par l'horizontalisme de l'époque, l'individualisme et l'humanisme anthropocentrique. Cela a au moins permis d'éliminer certaines rigidités du passé héritées de l'imprégnation janséniste et d'ouvrir des perspectives intéressantes permettant peut-être de revenir à une morale du bonheur... pour tous.

Que faire ?

Les morales de l'obligation ou du devoir axées sur le péché ne sont certes pas illégitimes, mais elles ne sont pas les seules possibles – et certainement pas les plus attractives pour l'homme actuel. Il faudrait donc réaffirmer qu'à l'origine de la morale se pose la question du bonheur et non celle de l'obligation, faute de quoi il est impossible d'intégrer le Sermon sur la Montagne comme base de la morale (avant même le Décalogue ou la loi naturelle), cet enseignement étant trop intime et personnel pour être vécu comme un ensemble d'impératifs stricts. Faire du bonheur la question centrale de la morale, où la notion d'obligation sera subordonnée à celle de vertu, conduit à une morale de l'attrait qui aspire à la vérité et au bien en consonance avec les promesses des Béatitudes, en sachant que ce chemin exigeant ne peut se suivre sans le don de la grâce divine, selon la parole du Christ : « *Pour les hommes, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible* » (Mt 19, 26).

Rompre avec les morales de l'obligation et avec la « *liberté d'indifférence* » qui leur est consubstantielle permettrait également de revenir à une vision harmonieuse entre la nature et la liberté : comprendre qu'il existe une nature humaine qui a une dimension spirituelle intégrant des inclinations à la vérité, au bien, à l'amour, etc., qui non seulement ne s'opposent pas à la liberté mais en sont au contraire les fondements qui lui permettent de s'épanouir pleinement. Alors, le concept si fondamental de loi naturelle pourra retrouver sa cohérence et donc sa fonction nécessaire en morale et assurer dans la Cité la base d'entente indispensable entre des hommes qui ne partagent pas la même foi.

Christophe Geffroy ■



(1) Servais (Th.) Pinckaers, *Les sources de la morale chrétienne. Sa méthode, son contenu, son histoire*, Academic Press/Cerf, rééd. 2012 [1985].

Toutes les citations proviennent de cet ouvrage, la référence de page étant signalée entre parenthèses.

(2) Le Sermon sur la Montagne ne s'arrête pas aux seules Béatitudes, mais à tout l'enseignement qui suit et couvre les chapitres 5 à 7 de saint Matthieu (Mt 5, 1 à 7, 29).

(3) Cf. *Saint Augustin explique le Sermon sur la Montagne*, DDB, coll. « Les Pères dans la foi », 1978.

Le développement moral



par le Père
**Luc-Thomas
Somme, op**
recteur émérite
de l'institut
catholique
de Toulouse

La conscience morale diffère de la conscience psychologique. La première dit en effet un rapport au bien et au mal, la seconde un rapport à soi et au monde. Or il semble bien que des êtres profondément immoraux puissent avoir une conscience psychologique supérieurement développée qui leur permet notamment de manipuler des victimes. Mais d'autre part, il est incontestable que la conscience morale suppose la conscience psychologique : les propos et les actes d'un enfant n'ayant pas atteint l'âge de raison ou d'un vieillard atteint de la maladie d'Alzheimer ne peuvent pas se juger de la même manière que ceux d'une personne en plein usage de ses moyens mentaux.

Le psychologue suisse Jean Piaget a été un pionnier de l'étude du développement de l'enfant. Dans le *Jugement moral chez l'enfant* (1932), il décrit un passage de l'hétéronomie à l'autonomie à l'âge de dix ans. Dans son sillage Lawrence Kohlberg, à ces deux premiers stades, en ajoute quatre autres. Au départ (1) la règle est perçue comme obligatoire et conforme à l'intérêt personnel d'éviter une punition, puis elle est perçue comme utile pour une vie paisible dans un groupe (2). Après ces deux stades dits préconventionnels la règle se présente comme une convention locale (3) puis comme un contrat social (4) ; ce sont les stades dits conventionnels. Dans les deux derniers stades dits postconventionnels on consent à déroger à la convention en raison de l'utilité et d'un bien supérieur (5) ou d'un impératif catégorique (6). La première idée de cette gradation est que, quelles que soient la personne, la société et la culture, le développement moral s'effectue pour tous les individus selon l'ordre de ces stades, tous franchissant le deuxième stade mais quelques-uns seulement atteignant le sixième. La deuxième idée est qu'il existe, parmi la diversité des systèmes éthiques, une gradation analogue : il y aurait ainsi des éthiques infantiles dominées par l'obéissance à la loi, des éthiques adolescentes caractérisées par le fait d'être partie prenante de la convention liant les membres d'un groupe ou d'une société, et enfin des éthiques matures incarnées par l'utilitarisme et ultimement le kantisme.

Limite de la morale kantienne

On touche ici du doigt l'un des points faibles de ce schéma. Certes la morale kantienne n'est pas sans grandeur lorsqu'elle proclame qu'aucune personne humaine ne doit être traitée comme un moyen mais doit toujours être respectée comme une fin, mais le

P. Servais Pinckaers, op, a décrit les systèmes moraux comme relevant de deux grands types : une morale du bonheur et des vertus (représentée notamment par Aristote et saint Thomas d'Aquin) et une morale du devoir et de l'obligation (avec les figures emblématiques d'Ockham et de Kant), deux perspectives que le philosophe Paul Ricœur s'est employé à concilier et synthétiser. Le renouveau de la morale du bonheur et des vertus, et d'une liberté non pas d'indifférence mais de qualité, prônée par le P. Pinckaers dans une perspective essentiellement théologique, a trouvé un philosophe comme Alasdair McIntyre un ardent promoteur. Le fait de placer le kantisme au faite de la gradation des systèmes éthiques peut donc être légitimement interrogé.

« *La vie morale est faite d'avancées et de reculs, de chutes et de relèvements.* »

Un deuxième point contestable du schéma de Piaget-Kohlberg est de trop pousser l'analogie entre le développement psychologique et le développement moral. Le premier est linéaire : ce qui est acquis par la conscience psychologique lui demeure tant qu'elle ne connaît pas d'altération dans son exercice ; le deuxième n'est pas l'histoire d'un progrès continu : la vie morale est faite d'avancées et de reculs, de chutes et de relèvements.

On a reproché aussi à ce schéma de mettre à l'écart de la morale les émotions. Enfin, une collaboratrice de Kohlberg, Carol Gilligan, a opposé à son approche masculine centrée sur la justice une approche féminine centrée sur la sollicitude.

Malgré les réserves et objections que suscitent les théories du développement moral, on peut en retenir, comme Platon l'avait d'ailleurs déjà fait valoir, un parallélisme entre psychologie individuelle et psychologie collective, cela valant non seulement du développement cognitif mais aussi du développement moral. Autrement dit, de même qu'il existe une gradation du sens moral des personnes, il existe une gradation des systèmes moraux. Mais l'école de Piaget-Kohlberg, en résumant la morale au rapport à une règle, a manqué la prise en compte de cette autre morale, de cette meilleure morale : l'accomplissement de soi dans l'amour filial.

L.-Th. S. ■

Pour aller plus loin

137 J. Piaget, *Le Jugement moral chez l'enfant*, Alcan, 1932 (PUF, 2019, 7^{ème} édition).

138 L. Kohlberg, *Essays on moral development*, Harper and Row, 1984.

139 C. Gilligan, *Une si grande différence*, Flammarion, 1986.

140 S. Pinckaers, *Les sources de la morale chrétienne*, Cerf, rééd. 2012.

Une morale du cœur



par l'abbé
Denis
le Pivain

« **L**a loi ne peut justifier personne devant Dieu » (Ga 3, 11). Une morale fondée sur des devoirs et des interdits conduit à un formalisme souvent hypocrite. Imposée de l'extérieur, la loi exige un pouvoir fort. L'homme alors tombe en servitude, se culpabilise et, sans motivation intérieure, finit par la rejeter.

La Loi nouvelle, celle de l'Évangile, n'est plus écrite sur la pierre, elle est inscrite dans le cœur de l'homme : « *La Loi nouvelle est principalement la grâce de l'Esprit Saint* » (saint Thomas, *I-II* 106, 1). Cette loi gravée dans le cœur a été annoncée par le prophète Jérémie (31, 31s).

La vie évangélique se réalise donc en nous d'abord par le don de l'Esprit filial qui fait de nous véritablement des enfants de Dieu. Dans une famille normalement constituée, il n'y a pas de règlement, de loi écrite. L'agir des uns et des autres est mû par l'amour.

Le chemin de l'Évangile est celui de l'amour filial et fraternel : « *De ces deux commandements dépendent la loi et les prophètes* » (Mt 22, 40). Car nous avons reçu non pas « *un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier "Abba ! Père"* » (Rm 8, 14-17). Par le baptême, nous entrons dans une vie nouvelle (Rm 6, 4) qui nous fait cheminer dans l'amour filial à la suite du Christ « *ainé d'une multitude de frères* » (Rm 8, 29), notre modèle. Lui-même, icône parfaite du Père, rétablit en nous par le don de l'Esprit l'image divine blessée par le péché. Le modèle est rendu visible par l'incarnation, il est dépeint dans les huit Béatitudes qui sont « *l'autoportrait du Christ* » (Jean-Paul II, *VS* 16). C'est cette échelle de sainteté que l'enfant de Dieu est appelé à gravir en mettant ses pas dans les pas du Christ (1 P 2, 21) comme on suit les traces de quelqu'un dans le désert.

Le fils aîné de la parabole est resté sous le régime de la loi de crainte. C'est là son péché, c'est souvent le nôtre. Il est demeuré dans la maison paternelle comme un esclave, observant scrupuleusement la volonté d'un maître dans l'espoir d'une récompense : « *Jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis.* » Il n'avait pas réalisé qu'il était fils dans la maison du Père et que « *tout ce qui était au père était aussi à lui* ». Ce rapport de communion entre le fils et le père, entre le croyant et le Père de Jésus-Christ, participe à celui qui existe entre Jésus et son Père « *tout ce qui est à moi est à toi et tout ce qui est à toi est à moi* » (Jn 17, 10).

Le chemin de l'Évangile dépasse donc infiniment celui des Dix Commandements qui sont « *la condition de base de l'amour du prochain* » (*VS* 13). Les Bé-

titudes ne les abrogent pas, on ne peut être « *pauvres de cœur* » en volant son prochain, mais elles les mènent à un accomplissement humainement inatteignable sans le don de l'Esprit du Fils.

Il s'agit bien d'une « *morale du cœur* » qui nous fait passer de la servitude mue par la peur à la liberté mue par l'amour. Un chemin d'imitation du Père dans le Christ (Ep 5, 1-2; Lc 6, 36) et non de rectitude légale. La circoncision du cœur (Jr 4, 4), celle de l'amour filial, supprime celle de la chair, signe de filiation abrahamique.

De la conscience

Morale guidée donc principalement par la conscience et non par la loi. Autorité, Magistère, loi... sont les poteaux indicateurs du chemin du croyant vers le bonheur. Face à une morale pharisaïque codifiant une série de comportements, d'interdits et de devoirs, Jésus ramène au plus profond de la conscience (Mc 7, 14s). Le bien et le mal ne sont pas d'abord dans les actes, mais en nous, là où se nouent les décisions, dans la conscience dont le saint cardinal Newman disait qu'elle était « *le vicaire original du Christ* ». Chemin de liberté des enfants de Dieu (Rm 8, 21), une liberté intérieure que donne l'amour de Dieu.

Ce chemin est contraignant, en raison des séquelles du péché originel qui nous poussent souvent à en sortir. Voilà pourquoi la croix est la porte qui nous ouvre à la vie. Il faut tuer en nous l'*ego* qui s'oppose à Dieu depuis Adam !

Un tel chemin ne se contente pas d'éviter le mal, mais de produire le bien. Dans la parabole des talents, le troisième n'a certes rien fait de mal, mais il n'a pas fait de bien ; il n'est pas bon mais inutile comme le figuier qui épuise le sol sans donner de fruit. Il nous faut fleurir et fructifier dans le jardin du Seigneur.

Au point de départ de ce chemin, un appel « *si tu veux* » (Mt 19, 21 ; Jos 24). Ce chemin est progressif, c'est la fameuse loi de gradualité. Aux enfants le lait, aux adultes une nourriture plus forte (Hb 5, 12). Au terme, nous serons transfigurés dans la lumière du Père, notre héritage.

En résumé, elle est une morale de l'Alliance qui, comme toute alliance, s'accomplit par un libre choix d'amour qui répond à l'élection de Dieu : « *Aime et fais ce que tu veux.* » Voilà pourquoi Dieu ne contraint personne et permet que l'homme préfère l'enfer d'une liberté dévoyée.

D.L.P. ■

Les distorsions de la morale

Il existe bien une morale catholique qui ne peut se vivre qu'en union avec le Christ. Cette morale catholique a connu des distorsions, mais il existe un renouveau pour revenir à l'Évangile, aux Pères de l'Église et à saint Thomas d'Aquin. Point de vue.

par DENIS SUREAU

Michel Foucault, philosophe de la déconstruction, a reconnu un jour : « *La pensée moderne n'a jamais pu, à dire vrai, proposer une morale.* » Et de fait, comme l'a écrit Alasdair MacIntyre, nous vivons dans un monde moralement brisé : « *Certes, nous disposons d'un simulacre de morale et nous continuons à utiliser la plupart de ses expressions clés. Mais de cette morale, nous avons perdu presque toute compréhension théorique et pratique.* »

Il n'y a plus de morale commune

Une tentation répandue dans l'Église revient à croire qu'il est envisageable de reformuler un consensus éthique acceptable par tous et capable de remettre de l'ordre, de garantir sécurité et tranquillité. S'avère ici vaine cette croyance naïve selon laquelle subsisterait malgré tout une *morale commune*, voire que le christianisme n'aurait pas d'autre morale que cette morale commune. Or ce n'est pas le cas et cela ne l'a jamais été : il existe bel et bien une morale *catholique* irréductible à aucune autre. Ce serait peut-être le cas si elle se limitait à quelques injonctions élémentaires, à un minimum de règles ou de prescriptions ; et encore : on peinerait à retrouver les Dix Commandements dans toutes les cultures. Même les leçons de morale des instituteurs de jadis n'offraient qu'une pâle image du Décalogue, amputé des trois premiers commandements qui donnaient pourtant leur pleine signification aux sept autres.

La morale catholique existe bien. Comme l'a souligné le théologien méthodiste (mais cryptocatholique) Stanley Hauerwas après MacIntyre, il n'existe pas d'éthique « en général » mais seulement des éthiques qualifiées (juive, hindoue, etc.), déterminées par des communautés historiques, des peuples particuliers ou des groupes idéologiques – on sait le succès des éthiques pragmatique, utilitariste, existentialiste... Le XX^e siècle a été dominé par la morale libérale issue de l'universalisme abstrait hérité du kantisme et son avatar plus récent : l'éthique procédurale ou de la discussion.

Comment définir la morale catholique ? Être catholique consiste à être disciple, à vivre de la

foi en Jésus-Christ dans une communauté – l'Église – qui se conforme à l'Évangile et puise ses forces dans la liturgie, les sacrements et la prière. On ne peut penser le progrès moral de l'homme en dehors d'une relation d'amitié, de charité, avec le Christ dans le Saint-Esprit, avec pour finalité la vie éternelle dans une communion parfaite avec Dieu. Ni catalogue d'obligations, ni satisfaction égoïste de ses petites passions, la morale chrétienne est une morale de l'épanouissement de l'homme dans le cadre de communautés d'appartenance – la famille étant la première – dont l'Église est la plus vaste.

Le renouveau de la morale

Le monde catholique a été affaibli pendant longtemps par une morale du *devoir* qui avait perdu la fraîcheur de grande vision thomiste de la morale comme recherche du bonheur et pratique de l'exercice des bonnes dispositions (les *vertus*) dans la poursuite du bien. Des romanciers catholiques tels que François Mauriac ou Georges Bernanos nous ont montré le caractère étriqué, étouffant et souvent hypocrite qui asphyxiait certaines familles catholiques « bien-pensantes » et suscitaient des générations de révoltés.

Dans cette perspective, l'œuvre du dominicain belge Servais Pinckaers a puissamment contribué au renouvellement de la théologie morale contemporaine. Elle a marqué des penseurs influents tels que Alasdair MacIntyre et Stanley Hauerwas qui, à leur tour, suscitent des jeunes théologiens moralistes de valeur, en particulier dans le monde anglo-saxon.

La théologie morale de Pinckaers a été qualifiée de *thomisme biblique* car l'interprétation spirituelle de l'Écriture sainte est « *la source principale et permanente de la théologie* ». Elle s'enrichit de l'apport fondamental des Pères de

« *La morale chrétienne est une morale de l'épanouissement de l'homme.* »

l'Église, spécialement saint Augustin, tout en se développant en plénitude grâce à la méthode et les idées de saint Thomas d'Aquin. Cette dimension spirituelle et même mystique va à l'encontre de la lecture excessivement rationnelle et philosophique qui a longtemps dominé les études morales néothomistes. D'où la redécouverte, par exemple, du traité de la Loi nouvelle, du rôle des dons du Saint-Esprit, etc.

Pinckaers résumait ainsi l'orientation de sa pensée : « *L'étude de la doctrine de saint Thomas fut décisive pour moi en ce qui concerne la morale, car j'échappais grâce à elle, dès le début de mes études, aux catégories des manuels devenues traditionnelles, et pus apercevoir les étroitesse de la systématisation introduite par les casuistes au XVII^e siècle conformément aux idées de ce temps. La comparaison était facile en morale fondamentale : exclusion des traités du bonheur, des vertus, des dons, de la Loi nouvelle et de la grâce ; réduction aux quatre traités des actes humains (considérés comme des cas de conscience), des lois (ramenées à la loi naturelle), de la conscience (remplaçant la vertu de prudence) et des péchés (ordonnés au sacrement de Pénitence et prenant la place des vertus) ; réduction de la morale tout entière au domaine des obligations légales ; appauvrissement dû à la séparation de l'ascétique et de la mystique, considérés comme des branches annexes. Cela constituait deux systèmes de morale différents, possédant leur logique propre. Dès lors, la voie du renouveau de la morale s'imposait dans un retour à saint Thomas, comme témoin de la meilleure tradition alimentée par l'Évangile et les Pères.* »

La loi naturelle : oui mais

Une autre distorsion de la morale catholique concerne la loi naturelle. L'approche moderne de la loi naturelle inaugurée par Hobbes, Locke ou Grotius revient à mettre la Révélation de côté le temps de la démonstration et à déduire d'une nature humaine considérée comme universelle (hors de tout enchaînement dans la religion, la culture et l'histoire) des lois morales universellement valables. Ce traitement philosophique et rationaliste a contaminé la théologie catholique post-tridentine dans le contexte particulier de la controverse antiprotestante. Trop souvent les moralistes catholiques ont accepté le postulat moderne de la raison comme seule source d'universalité.

La loi naturelle, nous dit Pinckaers, consiste en cinq inclinations fondamentales : l'aspiration au bien (ou au bonheur) et au vrai, la conservation de l'être, la transmission de la vie, et l'inclination à la vie en société. Or le recours aux concepts de *loi naturelle* et de *droit naturel* n'est envisageable qu'à l'intérieur de la tradition théo-



logique chrétienne qui a élaboré ces concepts au Moyen Âge pour penser la participation de la loi éternelle dans l'homme et non pour imaginer une sorte de plus petit commun dénominateur avec les non-chrétiens. La loi naturelle n'est pas un ensemble de règles morales universelles mais la source encore indéterminée de toute morale. La théologienne américaine Jean Porter précise : « *La théorie thomiste de la loi naturelle identifie dans la nature humaine, considérée comme telle, des constantes qui ont une signification morale. Il est impossible d'établir un code moral déterminé et pourtant universellement contraignant sur la base de ces contraintes.* » De plus, le péché a profondément compliqué la perception que l'on peut avoir de la loi naturelle. MacIntyre remarque non sans ironie que si tout homme avait accès aux principes de la loi naturelle, il suffirait que les spécialistes du droit interrogent les personnes ordinaires pour connaître les fondamentaux du droit – hypothèse assez renversante !

Ensuite, l'expérience courante manifeste plutôt (et de plus en plus) l'absence de consensus sur les fondements du droit et de la morale malgré l'universalité des principes de la loi naturelle. Le grand paradoxe des théories du droit naturel est qu'elles s'avèrent incapables de s'imposer universellement. Ce qui est à un certain niveau évident pour toute personne normale peut ne pas l'être dans certains contextes culturels. Il en va ainsi dans la modernité où nous vivons, où la liberté est comprise et pratiquée comme la capacité qu'a l'individu d'agir non pas à partir de principes mais antérieurement à eux. Dans ce contexte la « loi naturelle » ne peut donc être que rejetée par nos contemporains, représentant une atteinte à ma liberté. L'aggravation des errements moraux de nos sociétés aura au moins l'effet positif de dissiper ces illusions naturalistes et de nous inviter à repartir du Christ.

D.S ■

Le triomphe de saint Thomas d'Aquin (détail) par Zurbaran : « la théologie morale de Pinckaers a été qualifiée de "thomisme biblique" car l'interprétation spirituelle de l'Écriture sainte est "la source principale et permanente de la théologie". Elle s'enrichit de l'apport fondamental des Pères de l'Église, spécialement saint Augustin. »

La Justice (9/11)

Nous revenons à notre série sur les vertus en abordant ce mois-ci la justice : « *Que le droit jaillisse comme une source; la justice, comme un torrent qui ne tarit jamais* » (Am 5, 24).

par l'abbé DENIS LE PIVAIN

Les prophètes ont dénoncé le culte lorsqu'il ne s'accompagne pas du respect du droit : « *Vous avez beau multiplier les prières, je n'écoute pas: vos mains sont pleines de sang... Recherchez le droit, mettez au pas l'oppresser, rendez justice à l'orphelin, défendez la cause de la veuve* » (Is 1, 15-17). Selon Jacques, telle est la « *religion pure et sans tache devant Dieu* » (Jc 1, 27). Le judéo-christianisme, par essence, est social, d'une justice qui découle de la société trinitaire. La dimension prophétique du baptisé le porte à dénoncer l'injustice, en lui-même comme dans la société où il vit. C'est une des gloires de notre Église d'avoir porté le mouvement social au cœur de la société industrielle du XIX^e siècle. Il est en effet impossible de concilier l'Évangile avec toute forme d'esclavage ou d'oppression du prochain.

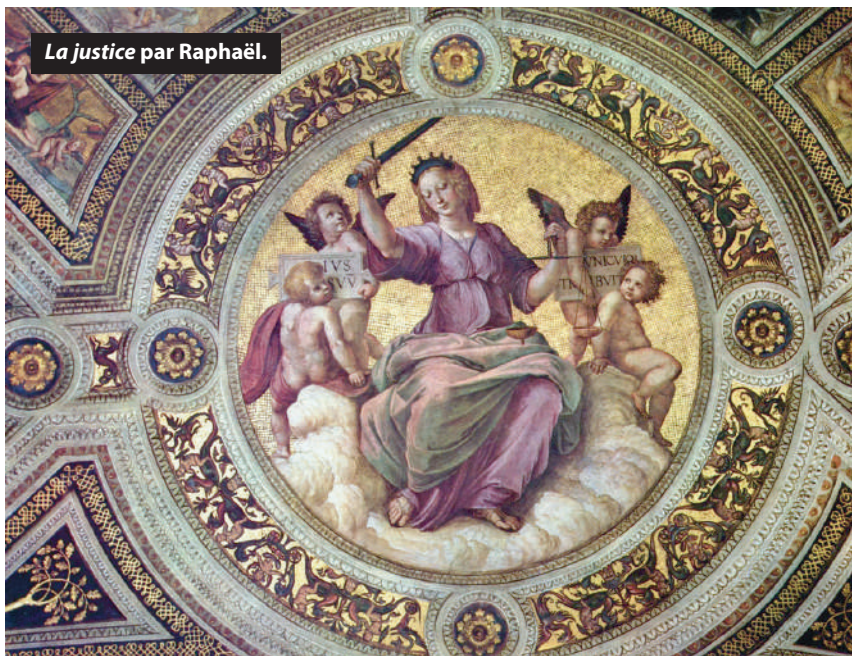
Les vertus de tempérance et de force perfectionnent notre agir intérieur en régulant les passions, la justice a pour objet la rectitude de nos actes extérieurs vis-à-vis d'autrui, de nous ajuster à lui. Le droit, le *jus*, est son objet. Être juste,

c'est rendre à chacun son dû. Pour les deux premières vertus, la mesure était subjective, en considération des personnes. Pour la justice, à l'inverse, la mesure est purement objective, ni plus, ni moins. À l'image de Dieu, nous ne devons pas faire acception des personnes. Le riche comme le pauvre, le criminel comme le saint, a droit à un traitement juste. La justice doit aussi être distinguée de la charité. Celle-ci donne ce qui est mien, l'autre donne ce qui est dû. Avant de faire l'aumône, il convient de donner à ses employés le salaire juste, sans retard : « *le salaire de l'ouvrier ne demeurera pas avec toi jusqu'au lendemain matin* » (Lv 19, 13).

Justices commutative et distributive

La justice est dite commutative quand elle régle les échanges, les contrats entre les personnes, et l'égalité est de mise. Mais au chef appartient d'exercer une justice dite distributive, ou sociale, qui regarde le Bien commun de la Société afin que chaque personne, morale ou physique, puisse trouver sa place et respecte le Bien commun, supérieur à tout bien particulier. Dans ce dernier cas, la mesure s'exercera selon une égalité de proportion. Ainsi l'impôt sera proportionnel aux ressources de chacun. À ce sujet, il ne paraît pas normal que, dans nos sociétés, on ne réclame pas un impôt, même minime, à toute personne qui bénéficie des services communs. La gratuité absolue et institutionnalisée, y compris dans le domaine des soins, déresponsabilise et devient source de gaspillage. Cela n'exclut pas, bien sûr, de secourir les pauvres, gratuitement, surtout en situation d'urgence.

La justice se fonde sur le droit. C'est d'abord le droit naturel qui est premier et fondateur de la loi positive promulguée par les hommes dans la société, qu'elle soit civile ou religieuse. Quand l'autorité promulgue les règles du Code de la route, elle met en œuvre le cinquième commandement. Cepen-



La justice par Raphaël.

nant, depuis plusieurs décennies, la loi civile ne se fonde plus sur la loi naturelle, mais sur la volonté d'une majorité. Et la loi naturelle est souvent bafouée, au nom d'une loi civile qui lui serait supérieure. Les mœurs ne se modèlent plus à elle, c'est la loi qui s'adapte aux comportements, même déviants. Ce qui hier était crime, comme l'avortement (Vatican II, *GS 27*), devient aujourd'hui un droit inaliénable. Par la loi civile, on cherche à modeler l'homme nouveau plutôt qu'il ne se modèle sur la loi divine inscrite en sa conscience. Par le refus d'une loi supérieure qui fonde un droit, on glisse vers une société totalitaire fondée sur une pseudo-volonté collective, médiatiquement orientée, qui restreint les libertés individuelles.

L'injustice

Il convient de noter que l'injustice d'une autorité ne dispense pas le citoyen de respecter les lois. Pierre et Paul exhortaient les premiers chrétiens à obéir à l'autorité publique qui, à l'époque, était l'empereur Néron : « *Soyez soumis à toute institution humaine, à cause du Seigneur* » (1 P 2, 13) ! Nul ne peut s'autoriser à tricher dans le devoir de s'acquitter de l'impôt ou se dispenser de payer les charges sociales par le travail « au noir ».

Il en va de même des biens sociaux comme les biens d'entreprise. La fin ne justifie pas les moyens. Ainsi, faire tourner la photocopieuse du bureau ou utiliser le véhicule de fonction, même pour de nobles motifs.

L'injustice, c'est aussi favoriser quelqu'un au nom de l'amitié ou de la communauté de croyance. L'Évangile du Christ refuse le communautarisme. Le prochain, pour le bon Samaritain, c'est le Juif blessé qu'il croise, bien qu'enemi. Aucun favoritisme clanique, ethnique ou religieux, n'a place chez le disciple du Christ qui, par le lien social, peut répandre l'Évangile à tout homme, quel qu'il soit. La compétence prime sur la croyance, ainsi que le besoin ou le dû.

Un devoir de justice consiste enfin à restituer ce qui a été mal acquis ou de réparer, autant qu'il est possible, toute injustice commise. Cette condition acceptée par le pécheur est nécessaire à l'obtention de l'absolution dans le confessionnal. Le pardon exige la justice. Dans l'Ancienne Alliance, on rendait au quadruple, c'est ce que fit Zachée (Lc 19, 8). On raconte encore aujourd'hui à Natitingou (Bénin) comment le premier évêque, Patient Redois, partit à la chasse au cours de laquelle il abattit une pintade qu'il croyait sauvage (elles le sont en Afrique), en donna quatre fois la valeur au propriétaire qui vint la réclamer le lendemain à l'évêché.

D.L.P. ■

Tous irresponsables ?



par
l'abbé
Hervé
Benoît

C'est un thème qui me questionne depuis des mois. En réalité, depuis des années, mais la période que nous vivons vient le raviver. Avez-vous remarqué que, face à une crise, une catastrophe, un accident, une erreur, un échec, collectif ou individuel, personne n'est jamais responsable de rien ? Encore à quatre pattes, les enfants savent déjà dire : « *Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas de ma faute !* » C'est pratiquement un réflexe congénital. Devenus adultes, même placés face à la réalité la plus indéniable, ils chicanent, nient, mentent effrontément. Et plus vous montez dans l'échelle so-

ciale, et plus la capacité de se défausser devient un art de vivre (ou de gouverner).

La chose est si vraie que même « la chasse aux responsables », si souvent pratiquée par les médias, équivaut, si l'on y regarde de plus près, à une fuite des responsabilités. En effet, la recherche du « bouc émissaire », de préférence situé en bas de l'échelle (donc inoffensif), permet à tous les autres de s'échapper. C'est vrai dans toutes les institutions. Rien, jamais, en aucune manière, ne nous rend responsables de ce qui se passe. Hier faute des astres ou du destin, cette esquive s'accompagne aujourd'hui de deux arguments fallacieux : « *Nous nous sommes mal expliqués, vous n'avez rien compris* », et, « *l'erreur a été de ne pas être allé assez loin, persévérons dans nos échecs qui finiront par se transformer en réussites...* » Certaines démarches de « repentance » sont, elles aussi, fort suspectes quant à leurs motivations réelles.

Puisque l'on y est, balayons devant notre porte. La crise de l'Église en Occident, la fermeture des séminaires, l'écroulement de la pratique religieuse, les résultats, pour le dire en mode mineur... « assez peu satisfaisants » de certaines réformes ecclésiastiques, etc., ne sont attribuables à rien ni à personne. « *C'est la faute à pas de chance !* » Et n'essayez surtout pas de dire le contraire, vous pourriez vous en repentir cruellement, car, à défaut d'assumer, on punira Cassandre de son impudence à coups de trique.

On peut considérer avec mépris certaines sociétés extrême-orientales qui pratiquent des séances publiques de coulpe. Il faut bien de la suffisance pour nier qu'elles manifestent par là une certaine supériorité sur les nôtres. Elles ont compris que le respect de la stricte hiérarchisation des groupes humains complexes ne peut exister sans les soupapes qui permettent d'échapper au perpétuel « deux poids, deux mesures ». Là pourrait se trouver l'une des causes de la décrédibilisation inédite dont sont l'objet ceux qui nous gouvernent, princes laïcs ou ecclésiastiques.

Ce qui est vrai sur le plan sociologique, l'est aussi sur le plan moral. Nos soi-disant élites seraient-elles vraiment décrédibilisées si leurs membres parvenaient à reconnaître honnêtement leurs erreurs, à assumer courageusement les conséquences de leurs actes ? Une indémodable appétence humaine pour ce qui est juste et droit me le fait penser. Et vous ?

H.B. ■

Ampère, un savant chrétien

André-Marie Ampère (1775-1836) fut un immense savant. On commémore le bicentenaire de ses découvertes majeures sur l'électromagnétisme, occasion de revenir sur cet homme qui fut aussi un grand chrétien : « *Je ne vois que des vérités, enseigne-moi la vérité.* »

par XAVIER DUFOUR



André-Marie Ampère vers 32 ans.

Le monde de la science commémore les fulgurantes découvertes d'André-Marie Ampère dans le domaine de l'électromagnétisme en 1820. Mais les travaux du « *Newton de l'électricité* » tendent à occulter les multiples facettes d'un autodidacte génial, à la jonction de l'*Encyclopédie* et du romantisme, mathématicien, chimiste, naturaliste et philosophe. Homme de cœur, victime de cruelles épreuves, il fut aussi un chrétien dont

la vie spirituelle tourmentée finit par s'enraciner dans une foi profonde qui édifiera le jeune Ozanam.

Une jeunesse romantique

Né dans une famille lyonnaise du quartier Saint-Nizier, André-Marie grandit dans le cadre bucolique des Monts d'Or et s'initie librement aux disciplines les plus diverses : insatiable lecteur de l'*Encyclopédie*, il dévore auteurs classiques et manuels de botanique, de mathématiques, compose des poèmes et écrit un traité sur la quadrature du cercle à treize ans... Mais en 1793, son père qui occupait les fonctions de juge de paix est guillotiné au terme du siège de Lyon. Le jeune homme sombre dans une dépression d'un an. À 21 ans, il tombe éperdument amoureux de Julie Carron qu'il épouse en 1799 et qui lui donnera un fils, Jean-Jacques, futur écrivain et académicien. Nommé professeur de physique à Bourg-en-Bresse où Julie malade ne peut l'accompagner, André-Marie se fait remarquer de la communauté scientifique par deux traités de mathématiques. À peine muté au lycée de Lyon, il traverse le deuxième grand drame de sa vie : Julie meurt, le laissant veuf à 28 ans. Désespéré, il trouve un réconfort dans l'amitié de deux jeunes intellectuels : Pierre-Simon Ballanche et Claude-Julien Bredin. Les trois amis fondent en 1804 un cercle de réflexion, la « Société chrétienne ». Ampère y présente une étude aux accents pascalien sur « *les preuves historiques du christianisme* ».

Paris, entre science et philosophie

Nommé répétiteur de mathématiques à l'École Polytechnique en 1804, Ampère fréquente l'élite scientifique parisienne tout en se passionnant pour la philosophie de Maine de Biran. Ce dernier jette les bases d'un spiritualisme fondé sur la primauté de la volonté, contre le matérialisme dominant qui réduisait les facultés humaines à la combinaison de sensations passives. Sensible à l'orientation spirituelle de cette doctrine, Ampère s'efforce de la compléter par une doctrine réaliste de la connaissance.

Simultanément, il s'enthousiasme pour la chimie, découvre le chlore et le fluor, établit la loi des gaz dite d'Avogadro-Ampère et fonde une théorie de la réaction chimique sur la distinction entre atomes et molécules (1814). En 1820, il révolutionne en quelques jours le monde de la physique. Méditant les expériences du Danois Oersted sur l'influence d'un courant électrique sur une aiguille aimantée, il émet l'hypothèse que le magnétisme s'origine dans des courants microscopiques au sein de la matière. Ayant ramené l'interaction observée par Oersted à celle entre deux courants électriques, il en propose une loi mathématique, définit la notion de courant électrique, avant de syn-

thétiser ses travaux dans sa célèbre *Théorie mathématique des phénomènes électrodynamiques* (1826).

Entre-temps, le savant a accédé aux plus hautes fonctions académiques : professeur à l'École Polytechnique, Inspecteur général, membre de l'Académie des sciences, professeur au Collège de France... Mais la philosophie restera sa dernière passion : persuadé de l'analogie profonde entre les lois de l'univers et l'organisation de l'intelligence, Ampère se lance en 1829 dans une classification de toutes les connaissances humaines, œuvre ultime d'un esprit encyclopédique capable d'embrasser les domaines les plus divers en quête d'une unité qui les transcende.

Combat spirituel

Mais ce génie de l'abstraction est un passionné au tempérament instable, privé de discernement affectif. Son remariage en 1806 avec une intrigante s'achève par une séparation, au moment où naît sa fille Albine. Dans ce contexte, il va traverser une crise religieuse et morale de douze années. Si Ampère ne doute pas de l'existence de Dieu, il ne perçoit plus sa providence et l'idée de l'enfer le tourmente. Durant l'année de son remariage, il avoue que le sentiment religieux en lui « *s'est presque éteint* », mais qu'il trouve dans *l'Imitation de Jésus-Christ* de furtifs instants de réconfort. En 1808, le drame conjugal exacerbe le désir de s'abandonner à Dieu : « *Comment j'ai prié et pleuré en allant à la messe. Il me semblait que Dieu me parlait. Qu'exige-t-il de moi ?* » En mars 1814, contraint de renoncer à une liaison qu'il espérait durable, Ampère frôle le suicide. Il confie à Bredin qu'en cet instant il ouvrit *l'Imitation* pour y lire : « *La vraie consolation ne peut être recherchée qu'en Dieu seul.* » Il ajoute alors : « *Relis (ce passage); mais il est pour ceux qui sont dignes de miséricorde! Mon Dieu ayez pitié de moi.* »

La conversion

Ce n'est qu'en 1817 qu'Ampère retrouve le chemin d'une foi apaisée, fondée sur une expérience personnelle de la miséricorde et des sacrements. À Bredin, qui doute à son tour, il écrit : « *Que le Seigneur te rapporte sur ses épaules comme la brebis dans l'Évangile.* » En octobre, un nouveau choc spirituel lui inspire une admirable méditation : « *Défie-toi de ton esprit, il t'a si souvent trompé... Quand tu t'efforçais de devenir philosophe, tu sentais déjà combien est vain cet esprit qui consiste en une certaine facilité à produire des pensées brillantes...* » De ses débuts parisiens, il perçoit l'orgueil qui gangrène la vie de l'âme : « *Mon Dieu, que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes du génie [...] que le monde admire et dont la curio-*

sité se repaît si avidement? En vérité rien que de pures vanités. »

On s'étonne pourtant d'une telle condamnation tant son activité intellectuelle reste acharnée ! De fait, pour Ampère, la science est un devoir d'état, légitime pourvu qu'il reste ordonné à la vie spirituelle plutôt qu'il ne lui fasse écran. Le même homme qui s'enthousiasme pour chaque idée nouvelle se souvient en même temps que « *la figure de ce monde passe* » : « *Travaille en esprit d'oraison. Étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état; mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre œil soit constamment fixé par la lumière éternelle...* » Science, philosophie et foi ne sauraient s'opposer puisque ce monde, créé par le Dieu-Logos, est intelligible. Mais le travail des sciences, unifié par la critique philosophique, ne suffit pas par lui-même à conduire vers Dieu. Pour ce disciple de Pascal, « *l'ordre des esprits* » doit finalement s'effacer devant « *l'ordre de la charité* ».

Le témoignage d'Ozanam

En 1831, Ampère accueille un étudiant en droit dont la culture et le souci d'engagement chrétien le séduisent. Il offre donc d'héberger Frédéric Ozanam. Dans sa correspondance, celui-ci relate les conversations domestiques et les légendaires distractions de son hôte ; comment il surprit Ampère agenouillé dans l'église Saint-Étienne-du-Mont ou comment le savant, au terme d'une improvisation sur l'anatomie comparée, s'écriait : « *Que Dieu est grand, Ozanam!* » Nul doute que la foi éprouvée d'Ampère sut fortifier celle du jeune étudiant.

Le 10 juin 1836, en tournée d'inspection à Marseille, Ampère meurt après un jour d'agonie. À quelqu'un qui lui proposait d'entendre *l'Imitation*, il aurait répondu : « *C'est inutile, je la connais tout entière par cœur.* » Quelques jours plus tard, Bredin écrivait au fils du savant : « *Jamais homme n'aima comme il aimait. Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de ce cœur ou de ce cerveau...* » Et Ozanam confiait en écho : « *S'il pensa beaucoup, il aima encore davantage...* »

Tel est le souvenir que laissa l'exceptionnelle personnalité d'André-Marie Ampère, sa prodigieuse intelligence, sa hauteur spirituelle et sa bonté un peu naïve. Mais c'est sans doute grâce à l'humilité de sa foi que jamais Ampère, malgré les malheurs qui l'accablèrent, ne se durcit dans l'amertume. Comme s'il était secrètement resté l'enfant du Mont d'Or qui flânait dans les collines en composant des vers et dont l'ami de cœur Bredin recueillit un jour cette confidence : « *Je posséderais tout ce qu'on peut désirer au monde pour être heureux, il me manquerait tout : le bonheur d'autrui...* »

X.D. ■



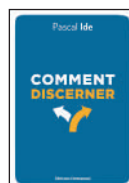
ROME ET CARTHAGE
MICHEL FAUQUIER

Armand Colin, 2020, 230 pages, 20,90 €

Le III^e siècle avant J.-C. vit l'affrontement entre deux grandes villes, Rome et Carthage, dont l'enjeu fut la domination sur le bassin méditerranéen. Ce fut Rome qui gagna et qui domina sur ce bassin sans partage durant 600 ans. L'ouvrage de Michel Fauquier revient sur le conflit mémorable, après avoir rapidement donné une vue synthétique de l'histoire et des institutions de l'une et l'autre cité. L'analyse de l'auteur sur les raisons profondes du succès final de Rome, bien étayée par une parfaite connaissance du sujet, est convaincante : tandis que Carthage voit la guerre, toujours coûteuse, comme un moyen d'obtenir des concessions de la part de Rome, cette dernière vit ce conflit comme une lutte à mort, dont un seul des adversaires sortirait vainqueur. S'ajoute à cela une différence fondamentale dans la façon dont les deux villes traitent leurs alliés : du côté de Carthage, c'est l'opportunisme associé à une politique à courte vue qui domine ; du côté de Rome, c'est la fidélité aux traités et aux accords avec les cités alliées. La formidable résilience de Rome après la défaite de Cannes trouve là son explication. L'auteur termine par une courte synthèse de l'histoire du site de Carthage après sa destruction par Scipion Émilien en 146 av. J.-C., synthèse fort bien venue car rarement traitée par les

autres ouvrages sur le même sujet. Ajoutons à cela des annexes fort bien faites qui permettent au lecteur non spécialiste de s'y retrouver aisément (résumé des institutions, présentation des principaux personnages par famille, glossaires des mots techniques, cartographie, index : rien ne manque). Un excellent ouvrage à recommander.

Bruno Massy



COMMENT DISCERNER
PASCAL IDE

Éditions Emmanuel, 2020, 174 pages, 15 €

L'homme, contrairement à l'animal, a cette faculté de pouvoir faire des choix libres et conscients. Certains peuvent paraître « cornéliens », aussi toute méthode de discernement pour choisir la meilleure solution entre deux biens qui se présentent à nous est-elle la bienvenue. Dans cet ouvrage, le Père Pascal Ide nous propose en quelque sorte une vulgarisation de la méthode de discernement de saint Ignace dans ses célèbres *Exercices spirituels*. Avec beaucoup de pédagogie il nous aide à voir selon quels critères nous pouvons prendre une bonne décision. C'est un hymne à la vertu de prudence, perfectionnée par le don de conseil du Saint-Esprit. Un livre à lire.

Abbé Laurent Spriet



UN TEMPS POUR CHANGER
Viens, parlons, osons rêver...
PAPE FRANÇOIS

Conversations avec Austen Ivereigh, Flammarion, 2020, 228 pages, 23,90 €

Encore un nouveau livre du pape François ? Oui ! François s'exprime énormément de façon informelle, mais nous ne saurions trop recommander cet ouvrage, car il nous semble le meilleur pour mieux cerner la pensée profonde du pape. Fruit d'échanges avec le journaliste britannique Austen Ivereigh (qui est aussi son meilleur biographe avec *François le réformateur*, Éditions Emmanuel, 2017), ce dernier s'est admirablement effacé pour laisser un texte fluide et fort agréable à lire qui apparaît comme écrit par François seul dans le style parlé qui le caractérise.

C'est la crise du Covid et le confinement qui ont suscité ces réflexions où François décrit les maux qui blessent nos sociétés. Ces pages, souvent très personnelles (il évoque les trois crises qui l'ont transformé), révèle une personnalité volonta-

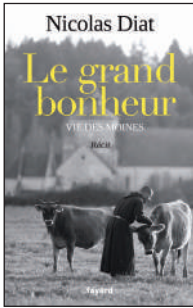
riste incontestablement travaillée par le souci de répondre à l'appel de Dieu et préoccupé du sort des plus pauvres et des plus faibles. Il dénonce la vision d'une économie obsédée par le profit et la finance, la mondialisation qui lamine les peuples, avec de beaux développements sur sa propre notion du « peuple », appelant à « restaurer la dignité de nos peuples, (à) retrouver notre mémoire et nous rappeler nos racines » (p. 149). Il s'engage parfois de façon fort concrète (trop ?), comme en faveur du controversé revenu universel. Il critique également l'idéologie du Progrès et de la croissance à tout prix en défendant une « écologie intégrale » qui intègre l'homme lui-même, ce qui le conduit à fustiger l'avortement en termes violents : « Est-il juste d'engager un assassin pour résoudre un problème ? » (p. 172), demande-t-il. S'il mentionne le problème des migrants, cette question occupe peu de place et il ne manque pas de rappeler que « les gouver-

nements doivent évaluer avec prudence leur capacité d'accueil et d'intégration » (p. 171).

Il s'arrête aussi sur les synodes qu'il a convoqués. Là, on demeure dubitatif sur sa méthode de « débordement » pour surmonter les oppositions ou les conflits, comme il l'explique pour le synode sur la famille, le résultat, sans esprit polémique, n'étant guère probant tant le fameux chapitre VIII d'*Amoris laetitia* a contribué à exacerber les divisions et semé un trouble certain qui ne s'est pas apaisé... Autre remarque : sa critique des maux actuels ne s'arrête guère sur les risques liberticides des mesures anti-Covid et sur la déconstruction anthropologique qui s'opère, bien qu'il insiste pour défendre la famille et la vie attaquées de toutes parts ; enfin pas une ligne n'est consacrée au danger de l'islamisme qui, s'il ne concerne pas toute la planète, n'en demeure pas moins préoccupant.

Bref, un livre utile pour mieux comprendre notre pape qui n'est assurément pas le « progressiste » que certains décrivent, mais qui est resté Argentin jusque dans sa vision des problèmes de ce monde.

Christophe Geffroy



LE GRAND BONHEUR
Vie des moines
NICOLAS DIAT

Fayard, 2020, 340 pages, 21,90 €

Nicolas Diat, auteur d'un incontournable essai sur le pontificat de Benoît XVI, *L'homme qui ne voulait pas être pape* (2014), nous avait déjà fort émus avec son beau livre sur la mort des moines, *Un temps pour mourir* (2018). Il revient ici

chez les moines mais en se fixant dans une seule abbaye : Fontgombault. Ce livre, tout en finesse, nous fait partager la vie simple, discrète et austère de ces hommes qui ont tout quitté pour donner leur vie à Dieu. Il nous donne à connaître, comprendre et admirer cette vie cloîtrée, totalement incompréhensible par le « monde ». Ce qui en ressort avec force est que cette vie donnée conduit l'âme qui y est appelée à un réel bonheur, d'où le titre du livre qui n'a rien d'usurpé.

D'emblée, Nicolas Diat nous prévient : « *La vie monastique gardera toujours son secret ; aimer est une affaire de cœur, cela ne se raconte pas, cela se vit* » (p. 14). Pourtant, l'auteur parvient à nous dévoiler une petite part de ce secret. On le suit d'abord dans la vie qu'il partage avec les moines, ce qui permet de mieux se rendre compte de leurs activités et de leur rythme. Il explique l'organisation d'une abbaye conformément à la Règle de saint Benoît sur laquelle l'auteur revient souvent. C'est l'occasion de nombreuses rencontres avec les pères ou les frères occupant les postes clé. Les entretiens avec les deux Pères Abbés, l'actuel Dom Jean Pateau, et l'émérite, Dom Antoine Forgeot qui a rejoint Dieu le 15 août dernier, occupent une place de choix et révèlent deux forts caractères, différents mais aussi attachants l'un que l'autre.

Le long chapitre sur le grégorien est passionnant, l'auteur est faisant historien de ce chant qui est au cœur (et au chœur) de la vie des moines bénédictins : « *Le grégorien est doux comme un enfant, fragile comme une fleur, souple comme un roseau* » (p. 73). Il explique avec pédagogie les « querelles » actuelles sur l'interprétation de ce chant qui remonte à la nuit des temps, montrant le pragmatisme des moines qui sont loin de toute idéologie sur le sujet et de tout archéologisme. En attendant, l'école de Solesmes, comme on dit (à laquelle appartient Fontgombault, fille de Solesmes), a largement contribué à remettre le grégorien à l'honneur dans une optique exclusivement liturgique.

Il y aurait tant à raconter sur les propos rapportés des pères ou frères croisés par l'auteur, Père prieur, maître des novices, hôtelier, cellérier, portier, infirmier, etc. C'est toujours à la fois simple et profond, signe de personnalités épanouies dans leur vocation. À ce propos, Nicolas Diat écrit : « *L'épanouissement n'est pas une chose mécanique. Les monastères n'ont rien à voir avec des lieux de recherche du bien-être. Un contemplatif cherche exclusivement la paix qui vient de Dieu* » (p. 220). Et s'il trouve cette paix et ce bonheur en Dieu, cela ne signifie pas l'absence de croix, d'épreuves et de souffrance, lesquelles sont toutefois sublimées par l'abandon en Dieu. Quelle vocation !

C.G. ■

Une anthropologie mortifère



par
**Philippe
Maxence**

Quand parut, en 1994, *Nature humaine et Révolution française* de Xavier Martin, ce fut comme une surprise. Et, un choc ! Avec stupeur, nous découvriions que la vision de l'homme des révolutionnaires, portée ensuite par le Code civil, était profondément pessimiste. Alors même que l'on nous serinait que la Révolution prenait le parti de l'humanité contre toute forme d'oppression, les textes, lus, patiemment épluchés, cités avec insistance par Xavier Martin indiquaient que cet humain n'était au fond qu'une mécanique que l'on pouvait manipuler selon les besoins.

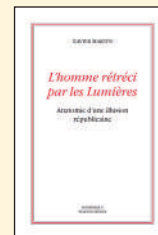
Cette découverte se doublait d'une autre : celle d'un auteur et d'une méthode. Xavier Martin allait, en effet, continuer à creuser son sillon, à scruter les textes – quel courage ! – et à rétablir, avec les pièces à conviction nécessaires, la vérité d'une anthropologie négative et mortifère. Au total une douzaine d'ouvrages, consistant, s'appuyant toujours sur le même scrupule de la citation et de la référence, expliquant aussi et reliant les propos évoqués pour en mieux montrer la continuité. Au bout du compte, une véritable somme décryptant Diderot, Voltaire, d'Holbach et consorts.

Le problème d'une « somme » pour le lecteur actuel, parfois jeune et curieux, est qu'elle rebute par son ampleur et son côté systématique. Sur ce plan, Xavier Martin n'est pas seul. Il voisine par exemple avec un saint Thomas d'Aquin. On peut craindre pire voisinage...

L'intérêt du dernier livre du professeur Martin est, que s'appuyant sur la même méthode, il offre une synthèse, non pour lecteur pressé, mais pour ceux qui veulent trouver une première porte qui mènera à des découvertes encore plus approfondies. Il s'adresse donc en priorité aux étudiants mais nous en ferons tous notre profit. Son titre dit tout : *L'homme rétréci par les Lumières*. La machine que l'on doit élever au rang de citoyen ! L'auteur aborde aussi la question des femmes, des gens de couleurs ou du peuple, toutes catégories qu'il faut façonner ou refaçonner. Éclairant !

P.M. ■

Xavier Martin, *L'homme rétréci par les Lumières*, DMM, 2020, 116 pages, 14 €.



Vingt regards

par Hervé Pennven

Le 30 avril 1976, dans la petite salle du Concertgebouw d'Amsterdam, Jean-Rodolphe Kars donnait en première néerlandaise les *Vingt Regards sur l'Enfant Jésus* d'Olivier Messiaen. Quelque 40 ans plus tard, les producteurs de la marque « Piano Classics » découvraient l'enregistrement de ce concert dans les archives de la radio néerlandaise, et en faisaient bientôt un double CD, avec l'accord du pianiste, et aussi sa précieuse contribution au livret.

Car c'est aussi l'histoire d'une conversion : 40 jours après le concert, Jean-Rodolphe Kars rencontrait le Christ, se faisait baptiser, puis ordonner prêtre après avoir mis fin à sa carrière internationale, et il est aujourd'hui l'ainé des chapelains de Paray-le-Monial.

Le jeune pianiste avait découvert la musique de Messiaen en 1966, et deux ans après il recevait le prix Messiaen du Festival de Royan. Les œuvres de Messiaen, et les explications qu'il en donnait, furent, dit-il, « une véritable catéchèse "souterraine", presque à

mon insu, dans le secret du cœur ». Ainsi, dans cet enregistrement, « on peut entendre en quelque sorte l'impact qu'ont eu sur moi l'œuvre et la profonde spiritualité de Messiaen ».

Et c'est très impressionnant. La Tribune des critiques de disques, sur France Musique, le 7 avril 2019, concluait : « On

ne trouvera pas de version plus habitée, transcendante et enflammée des Vingt Regards que celle de Jean-Rodolphe Kars. Dans un concert phénoménal de juin 1976, comme touché par la grâce, le pianiste (et bientôt prêtre) soulève un à un les mystères du cycle, célébrant un Messiaen fervent et sensuel, éclaboussé de couleurs, parcouru de foudres et de fulgurances. Une merveille. »

Pour prendre un seul exemple du caractère exceptionnel de cette interprétation, on pourra se référer aux pièces 7 et 8 : le *Regard de la Croix* et le *Regard des hauteurs*. Le premier est d'une noirceur lancinante (ce qui est très rare chez Messiaen), et il est suivi du joyeux chant des anges ; les anges sont bien sûr des chants d'oiseaux, et il faut entendre comment Jean-Rodolphe Kars fait pétiller la lumière, comment il fait entendre que la mort sur la Croix a été engloutie d'en-haut dans la joie par la lumière de la Résurrection...

En fait Jean-Rodolphe Kars ne joue pas cela comme de la « musique contemporaine » abstraite, mais comme une œuvre qui exprime un monde intérieur, même s'il ne connaît pas encore la foi qui l'irrigue. Et c'est ce qui fait tout le prix de son interprétation.

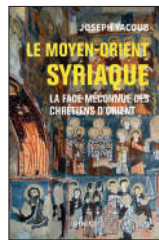
H.P. ■



LE MOYEN-ORIENT SYRIAQUE

JOSEPH YACOB

Salvator, 2019, 278 pages, 20 €



On réduit souvent le Moyen-Orient à un monde arabo-musulman, où les chrétiens sont une minorité en danger. Joseph Yacoub, spécialiste du monde syriaque, montre l'importance de cette civilisation qui est antérieure de plusieurs millénaires à l'islam.

« *Les Syriaques ne faisaient pas de distinction entre la Syrie, qui allait de la Méditerranée à l'Euphrate, et la Mésopotamie, qui s'étendait du Tigre à l'Euphrate, ils se mouvaient aisément dans cet espace qu'ils considéraient comme leur patrie.* » Cette Syro-Mésopotamie fut successivement chaldéenne et assyrienne, puis perse, séleucide, romaine, byzantine, avant d'être arabo-musulmane puis ottomane.

S'intéressant particulièrement au long passé chrétien de cette aire géographique, Joseph Yacoub rappelle que l'Église ancienne ne fut pas seulement romaine (latine) ou grecque (byzantine), mais aussi syriaque. Ce qu'on appellera l'Église d'Orient a participé au premier concile œcuménique (Nicée en 325) mais pas aux suivants (Constantinople en 381 et Éphèse en 431). Des divisions théologiques s'en suivirent et ont forgé « une identité ecclésiologique autonome ». Cette Église fut ardemment missionnaire sur l'ensemble du continent asiatique (jusqu'en Inde et en Chine), mais elle s'est divisée et les tentatives d'union avec Rome ont souvent été éphémères. La déclaration christologique faite conjointement en 1994 par Jean-Paul II et Mar Dinkha IV, le patriarche de l'Église assyrienne de l'Orient, fut un événement historique et une étape.

Yves Chiron ■

LA VOIX DU PEUPLE

JEAN-FRÉDÉRIC POISSON

Éditions du Rocher, 2020, 206 pages, 17,90 €



Réformer le fonctionnement des institutions françaises : telle est l'ambition de Jean-Frédéric Poisson dans la perspective de l'élection présidentielle de 2022 à laquelle il a déclaré sa candidature.

Loin de se limiter à une démarche partisane, son programme repose sur une réelle appréciation du bien commun à laquelle l'ont préparé sa solide formation de philosophe et de juriste ainsi que ses convictions chrétiennes. Avec une remarquable lucidité, au rythme de formules bien ajustées, l'ancien député ouvre son essai en dressant un premier bilan du macronisme qui, d'étape en étape, a conduit à la crise de confiance entre le pouvoir et le peuple. Le « *Nouveau Monde* » promis par l'actuel chef de l'État lors de son intronisation « *porte vers des sommets inégalés la forme de pouvoir la plus détestable et la plus vieille : l'oligarchie* », montre J.-F. Poisson. Or, « *personne ne peut assurer la prospérité d'un pays en ignorant les aspirations populaires les plus profondes et les plus naturelles, ou en forçant le peuple à vouloir ce qu'il ne veut pas* ».

C'est à ce principe clé qu'il faut revenir, sans songer à instaurer

rer une utopique VI^e République. Parmi les mesures préconisées par l'auteur pour remédier à l'hypertrophie du pouvoir présidentiel et à la mise du Parlement sous la tutelle de l'exécutif, il s'agirait de restaurer le septennat (mais sans possibilité de renouvellement), de réformer le système électoral des députés afin de respecter la diversité, de réhabiliter la pratique du référendum, mais aussi d'en finir avec « l'obésité réglementaire » et les graves dérives du pouvoir judiciaire. Enfin, la France doit retrouver sa souveraineté par le contrôle des frontières et de l'immigration en révisant les critères de son appartenance à l'Union européenne ; elle doit aussi renouer avec « le rayonnement de sa culture et de sa langue » et exploiter ses ressources naturelles. Sur ces sujets, J.-F. Poisson offre des réflexions réalistes, approfondies et convaincantes.

Mais, précise-t-il au terme de son livre, aucune réforme ne pourra sortir la France du marasme si elle ne prend pas conscience de son exception dans le concert des nations. « *Ce vieux pays catholique, le seul qui siège à titre permanent au Conseil de sécurité, a une position originale, médiane et médiatrice dans l'univers d'aujourd'hui, dominé et quelquefois ravagé par le "tout fric", et souvent aussi ravagé par le "tout religieux". L'un et l'autre nient l'humanité de l'homme telle que deux millénaires d'esprit évangélique nous ont appris à l'instruire et à le défendre contre les récurrentes barbaries – barbaries auxquelles le progrès technique donne une capacité de destruction phénoménale, et parfois vertigineuse. C'est bien pourquoi je crois à la mission universelle de la France contre les déchaînements de ce monde. Et je crois aussi que, si nous le voulons, nous avons les moyens de la servir.* »

Annie Laurent ■



L'ART D'ÊTRE CHEF PÈRE GASTON COURTOIS

Éditions Sainte-Madeleine, 2020, 300 pages, 17 €

Le chef est de retour ! Les essais se multiplient pour réhabiliter une juste pratique de l'autorité, y compris dans l'entreprise (un bon exemple : Thierry Delcourt, *Rendre les salariés heureux. Être un bon chef face à la crise du management*, Téqui, 2018, 206 pages, 16 €). Mais il y a toujours eu de bons et de mauvais chefs. C'est pourquoi la réédition de ce livre paru pour la première fois en 1953 est très opportune. S'il a publié une centaine de livres, le Père Gaston Courtois (1897-1970) n'était pas un idéologue en chambre mais un véritable chef, à la tête de nombreuses initiatives missionnaires : l'Union des œuvres catholiques de France, le mouvement des Cœurs Vaillants-Âmes Vaillantes, le Bureau international catholique de l'enfance, les Fils de Charité... Son livre est comme une collection de maximes structurées successivement autour de la mission du chef, ses qualités, et l'art d'exercer son métier. « *Le chef, c'est celui qui sait à la fois se faire obéir et se faire aimer.* » Des conseils clairs, précis, intelligents – comme devraient être les ordres d'un vrai chef !

Denis Sureau ■

Romans à signaler...



UNE ÉVIDENCE TROMPEUSE CRAIG JOHNSON

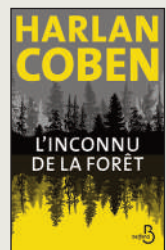
Gallmeister, 2020, 404 pages, 24,20 €

Vous savez combien nous apprécions les Craig Johnson que nous ne manquons jamais de signaler ici. Auteur américain ayant créé le personnage de Walt Longmire, shérif de l'imaginaire comté d'Absaroka, dans le Wyoming, flanqué de ses fidèles compagnons, l'impétueuse adjointe, Vic, et l'indéfectible ami indien, Henry Standing Bear, Craig Johnson a su bâtir une véritable œuvre littéraire qui donne au polar toutes ses lettres de noblesse.

C'est la douzième enquête de Walt Longmire que Gallmeister nous offre ici et elle est particulièrement réjouissante, tant l'humour est omniprésent dans ce nouvel opus. Longmire, qui accompagnait Henry Standing Bear à une course de moto-cross, se retrouve mêlé à un accident qui laisse un jeune homme entre la vie et la mort. Cet accident est-il lié à la présence de nombreux motards venus en gangs pour la course ou n'aurait-il pas quelques rapports avec un trafic d'arme ?

Un vrai bon roman plaisant de bout en bout, élégamment écrit, avec trois héros auxquels on s'attache vite, avec une Vic désopilante qui ne sait parler sans jurer.

Christophe Geffroy ■



L'INCONNU DE LA FORÊT HARLAN COBEN

Belfond, 2020, 432 pages, 21,90 €

En bordure des forêts du New Jersey, disparaît Naomi, une lycéenne persécutée par ses camarades de classe. Wilde, la trentaine, homme sans passé découvert à sept ans dans la forêt qu'il connaît comme personne, se retrouve à enquêter sur cette disparition, à laquelle est vite mêlé Crash Maynard, fils d'un riche couple de producteurs de télévision, eux-mêmes liés de près à Rusty Eggers, homme ambitieux et sans scrupules qui vise la présidence des États-Unis. Lorsque Crash disparaît à son tour, Wilde comprend progressivement que cette affaire a une dimension politique qui remonte loin dans le passé avec de fortes répercussions sur l'élection présidentielle elle-même.

Si ce n'est pas le meilleur Coben, ce nouvel opus n'en a pas moins les qualités habituelles de cet auteur prolifique : sens du scénario et du rythme, rebondissements, qui font qu'on ne lâche pas le roman jusqu'à ce qu'on l'ait terminé. Pas de la haute littérature, mais délicate et dépaysement garantis.

Patrick Kervinec ■



LA FORCE DE LA VÉRITÉ
CARDINAL GERHARD MÜLLER

Artège, 2020, 178 pages, 16,90 €

Avec ce livre, le cardinal Müller, ancien préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, entend aider les catholiques à relever les principaux défis auxquels l'Église est aujourd'hui confrontée. Dans le contexte du relativisme et du « climat antidogmatique » actuel, la clarté est indispensable, précise l'auteur, en commençant par exposer les principes sur lesquels repose l'autorité du Magistère pontifical. Ainsi, si la foi est immuable, l'Église ne cesse d'en approfondir et d'en préciser le contenu, d'où la proclamation des dogmes qui jalonnent son histoire. Aucun pape ne peut les défaire tout comme il ne peut abolir les enseignements contraignants de ses prédécesseurs, par exemple la condamnation de la contraception par Paul VI dans l'encyclique *Humanae vitae*.

La règle vaut aussi pour les conditions d'accès aux sacrements : « *L'eucharistie n'est pas un remède psychologique* », remarque le cardinal, tout en insistant sur l'indissolubilité du mariage. C'est pourquoi la délégation de pouvoirs magistérielles aux conférences épiscopales est impossible. « *Le principe séculier de la décentralisation du pouvoir politique ne peut s'appliquer à l'Église que par analogie et dans le cadre exclusivement logistique de l'administration ecclésiastique* », répond-il à ceux qui souhaitent l'adoption de pratiques démocratiques au sein de l'Église.

Dans un monde où la compréhension de Dieu est abîmée par toutes sortes d'influences (athéisme, mondialisme, oubli de la métaphysique, etc.), la vocation dialogique de l'Église, à laquelle Paul VI a conféré une valeur théologique (cf. *Ecclesiam*

DVD à signaler...



APPRENDRE À T'AIMER
Film de STÉPHANIE PILLONCA
avec Julie de Bona et Ary Abittan

Saje Distribution, 2020, 2h, 14,99 €

Diffusé sur M6 le 8 septembre 2020, ce magnifique téléfilm, inspiré d'une histoire vraie, a eu une forte audience (3,8 millions de téléspectateurs) qui a poussé Saje à le distribuer en DVD avec en bonus le débat qui avait suivi le film sur M6. Frank et Cécile connaissent le grand bonheur d'attendre la naissance de leur fille. Mais Sarah est porteuse de la trisomie 21 qui n'avait pas été détectée. Si Cécile surmonte l'épreuve de façon admirable, Frank subit le choc et refuse la réalité, au point que leur couple risque de se briser. L'amour paternel reprend finalement le dessus et, ensemble, Frank et Cécile deviennent des parents heureux.

Ce film est remarquable de finesse et d'analyse dans l'évolution des sentiments des uns et des autres (les grands-parents, par exemple), il est porté par d'excellents acteurs vraiment inspirés ; le scénario dynamique et l'humour omniprésent font de ce téléfilm une véritable réussite, une belle occasion de mieux comprendre la trisomie 21. À ne surtout pas rater.

Christophe Geffroy ■

Suam), revêt une dimension essentielle, montre l'auteur qui se penche aussi sur les racines bibliques de l'anthropologie chrétienne et sur le lien entre foi et raison. Il y a donc urgence à retrouver le courage de la vérité. Tel est le fil conducteur de cet ouvrage dont la lecture s'avère plus que jamais indispensable.

Annie Laurent ■



KGB. La véritable histoire des services secrets soviétiques

BERNARD LECOMTE

Perrin, 2020, 410 pages, 23 €

Cet ouvrage, écrit à partir des archives désormais accessibles de l'ex-KGB, intéresse bien sûr pour mieux comprendre des événements importants de la Seconde Guerre mondiale puis de la « guerre froide » : l'Orchestre rouge, les « cinq de Cambridge », la course à l'atome, l'affaire Fawcett... Mais il est surtout passionnant, dans ses premiers chapitres, pour comprendre la violence inouïe exercée par les communistes dans les années de la révolution, puis celles de Staline. La Tchéka, ancêtre du KGB, a fait exécuter 250 000 personnes entre 1917 et 1921, tandis que ses effectifs passaient de 2000 à 280 000 membres. « *Dans la guerre civile, assure un de ses responsables, il n'y a pas de tribunaux pour l'ennemi. C'est une lutte à mort.* » Son successeur le NKVD fit pour sa part arrêter 19 millions de personnes sous Staline, contribuant à une terreur qui frappa au cœur même du Parti : sur les 139 membres du Comité Central de 1934, 110 furent fusillés entre 1935 et 1940, de même que 75 des 80 membres du Conseil suprême de défense. « *Je chante le Guépéou nécessaire à la France* », écrivait alors Louis Aragon. Sa mémoire n'en souffre en rien. Il faut dire que les acteurs de l'implacable terreur soviétique revendiquaient un modèle : la Révolution française. Les « dérapages » verbaux récents de certains « intellectuels gauchistes », de Geoffroy de Lagasnerie exigeant la proscription de toute parole de droite, à Houria Bouteldja, invitant les « *Blancs* » à « *sauver leur peau* » tant qu'il en est encore temps, en quittant sans tarder le pays, ne devraient pas être pris à la légère.

Jean-François Chemain ■



MANUEL DE LUTTE CONTRE LA DIABOLISATION

JEAN-YVES LE GALLOU

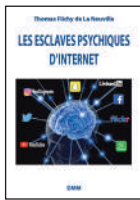
La Nouvelle Librairie, 2020, 80 pages, 7 €

Premier point : la diabolisation est l'arme majeure du terrorisme intellectuel. Deuxième point : un clan puissant et, comme le poulpe, muni de bras tentaculaires utilise la diabolisation pour assurer le triomphe d'une bien-pensance à sa façon. Troisième point : entre une propagande sans relâche et une censure aux aguets, ces deux mâchoires du système, la liberté d'opinion, donc de contradiction, de plus en plus bat de l'aile. Ainsi impose-t-on, ou s'emploie-t-on à imposer, toutes les coquecigrues, toutes les absurdités ; à manigancer tous les mauvais coups. Comme changer les règles du langage avec l'écriture inclusive. Ou subvertir le

sens des mots. Comme désorganiser la famille. Comme justifier, et même stimuler, les flux migratoires qui se déversent chez nous à gros bouillons. D'ailleurs, botte imparable, il suffit d'affubler du qualificatif réhivatoire d'« *extrême droite* » les opposants, importuns et autres casse-pieds pour avoir raison d'eux. En somme, l'invective tient lieu d'argument.

Situation honteuse, ubuesque ? Jean-Yves Le Gallou la montre telle qu'au moment présent elle existe et perdure. Mais, joueur courageux, bon logicien, sa tenace volonté de faire bouger les choses lui donne l'occasion de solides exercices pédagogiques. Ce manuel par exemple.

Michel Toda ■



LES ESCLAVES PSYCHIQUE D'INTERNET
THOMAS FLICHY DE LA NEUVILLE

DMM, 2020, 102 pages, 10,50 €

À la « *disputatio* » et à la lecture en silence, on a substitué le conditionnement idéologique et l'hyperspécialisation

technique... De nos jours, il semble que « *tête bien pleine vaut mieux que tête bien faite* ». Les données de la psychologie humaine sont utilisées pour l'élaboration d'une nouvelle science au service de Mammon : la « *captologie* » dont le nom dit bien ce qu'il veut dire. Internet est un instrument de choix pour sa mise en œuvre. Quelques courts chapitres viennent à l'appui de cette thèse et nous expliquent clairement « le comment » de cette nouvelle technique ; malheureusement nous restons un peu sur notre faim quand au « *pourquoi* » et surtout au « *qui* ». Ouvrage intéressant mais glaçant !

À lire et à faire lire par ceux qui ne sont pas encore convaincus qu'internet n'est pas l'alpha et l'oméga, ni un maître à penser mais seulement un outil qu'il faut utiliser avec prudence et discernement.

Marie-Dominique Germain ■



MONTRER AUX HOMMES LE CHEMIN QUI MÈNE AU CHRIST. Mélanges offerts à Mgr André Léonard à l'occasion de son 80^e anniversaire, Artège/Lethielleux, 2020, 672 pages, 29 €

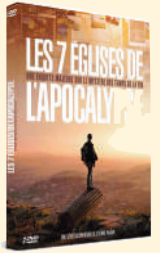
Publié à l'occasion des 80 ans de Mgr André Léonard à l'initiative de ses amis et de ses anciens élèves (dont nombre de prêtres parisiens, en particulier l'abbé Éric Iborra), ce gros livre préfacé par Benoît XVI comporte une quarantaine d'études sur la théologie des sacrements et la figure du prêtre, la philosophie (l'archevêque émérite de Bruxelles a d'abord été un spécialiste de Hegel, dont la pensée a d'ailleurs mis sa foi en péril), l'éthique, l'écologie, l'art et la littérature, l'eschatologie. Un riche hommage pour celui qui n'est pas seulement un pasteur courageux dans un pays – la Belgique – fort mal en point, mais une figure intellectuelle de premier plan, laissant une œuvre riche qui va de traités philosophiques les plus ardues jusqu'à des essais d'apologétique très abordables.

Denis Sureau ■

Les 7 Églises de l'Apocalypse (1)

Les Suisses Christophe Hanauer (auteur) et Étienne Magin (réalisateur) proposent une série documentaire de grande ampleur sur l'Apocalypse, plus précisément sur les lettres aux sept Églises.

Ils prennent le texte de l'Apocalypse simplement, pour ce qu'il est un texte historique dont on peut trouver des sources archéologiques sur le terrain. Ce terrain, c'est d'abord l'île de Patmos où Jean a été exilé et où il a reçu l'Apocalypse, c'est-à-dire la Révélation du Christ lui enjoignant d'écrire ses visions mais aussi d'envoyer une lettre à chacune des sept Églises d'Asie. Le terrain d'investigation devient donc les sept villes, toutes situées dans l'actuelle Turquie. Les trois parties du film contiennent chacune trois épisodes, un pour chaque ville, encadrés d'une présentation et d'une conclusion sur le sens de l'Apocalypse. Les images, souvent en vues aériennes, accompagnées de riches commentaires, sont de grande qualité, témoignant de l'ambition des auteurs d'en faire un film de référence. Aussi soigné que les images est le choix des nombreux spécialistes interrogés. Ce sont presque tous des chrétiens, des différentes confessions, qu'il est réconfortant d'entendre parler de la même voix. On apprécie particulièrement un jeune dominicain suisse, le frère Pierre de Marolles, qui donne une lecture spirituelle enthousiasmante de l'Apocalypse. Non les prophéties catastrophiques ne sont pas le tout du texte, oui c'est une promesse d'absolu bonheur, qui enflamme l'espérance.



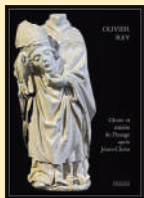
Romero (1)

En 1977, Mgr Oscar Romero est nommé archevêque de San Salvador, la capitale du pays. L'acteur Raul Julia, l'évoque bien, frêle mais doux et souriant, tel qu'on le voit sur les photos. Le contraire de son grand ami, le Père Rutilio Grande, gaillard sonore que campe éloquentement Richard Jordan. À ses côtés, Mgr Romero, prélat conservateur, paraît effacé et l'on pense qu'il n'osera pas s'opposer aux puissants du pays, le gouvernement tyrannique et ses soutiens, les grands propriétaires. Mais quand le Père Grande est assassiné par le pouvoir, Mgr Romero comprend qu'il doit suivre son chemin de défenseur du peuple, sans jamais, toutefois, cautionner la guérilla marxiste dans laquelle s'engagent quelques prêtres. Le pouvoir tente de le séduire pour le contrôler mais Mgr Romero n'écoute pas leurs sirènes. Il dénonce avec intrépidité les assassinats et la torture, désignant ouvertement les causes de la pauvreté et de l'injustice sociale. Il n'hésite pas à écrire à Jimmy Carter que l'augmentation de l'aide militaire au régime ne ferait qu'aggraver l'injustice et la répression. Son assassinat, le 24 mars 1980, est filmé par le réalisateur John Duigan avec une grande sobriété, qui manifeste que c'est la mort d'un martyr, béatifié le 23 mai 2015 et canonisé le 14 octobre 2018.



François Maximin ■

(1) Ces deux films sont disponibles en DVD sur le site de Saje, et en vidéo (VOD) sur le site « Le film chrétien » : <https://www.lefilmchretien.fr/>



📖 **GLOIRE ET MISÈRE DE L'IMAGE APRÈS JÉSUS-CHRIST, de Olivier Rey**, Éditions Conférence, 2020, 312 pages, 25 €.

C'est un livre original et passionnant que nous offre là Olivier Rey qui s'interroge sur la place envahissante des images dans notre société moderne. Il le fait en parcourant l'histoire de l'Occident et en montrant la place que le christianisme a donnée à l'image. Si celui-ci a promu l'image, c'est en tant qu'elle sert la prédication évangélique. Si la prolifération de l'image, aujourd'hui, n'a rien de chrétien, cette prolifération n'a été possible que grâce au statut que le christianisme a conféré à l'image. Très éclairant pour comprendre la situation actuelle. Ajoutons que ce livre très pédagogique et magnifiquement mis en page est agrémenté de nombreuses... images.



📖 **UNE HISTOIRE INÉDITE DE LA FRANCE EN 100 CARTES, de Jean Sévillia**, Perrin, 2020, 240 pages, 27 €.

La géographie est indispensable à la compréhension de l'histoire et une carte est souvent plus parlante qu'une explication. Fort de cette vérité, Jean Sévillia présente ici 100 cartes qui retracent l'histoire de France des origines à nos jours. Ces belles cartes sont toutefois complétées par les indispensables commentaires de l'auteur qui permettent leur compréhension.



📖 **LA GRANDE CHARTREUSE, par un chartreux**, Éditions Sainte-Madeleine, rééd. 2020, 330 pages, 19 €.

Dix-neuvième édition de ce grand classique de... 1881 (revue et augmentée depuis)! Ce beau livre, cependant, agrémenté de nombreuses photos, n'a pas pris une ride et demeure un classique incontournable pour découvrir et comprendre le monde secret de la Grande Chartreuse.



📖 **NOUVELLES RECETTES DE BONHEUR. 71 ACTIONS D'ÉCOLOGIE HUMAINE, de Tugdual Derville**, Éditions Emmanuel, 2020, 160 pages, 16 €.

Dans les temps moroses que nous vivons, voici un livre sympathique qui vient à point nommé. Il fait suite aux 67 recettes de bonheur et propose ici des recettes inédites basées sur l'introspection, la réflexion et l'action. Avec toute la finesse que nous connaissons au délégué général d'Alliance VITA.



📖 **LE MANTEAU DE SAINT MARTIN. SÉRIE « LES DISCIPLES INVISIBLES », de Cyril Lepeigneux**, Mame, 2020, 138 pages, 10,90 €.

Ce nouvel opus de cette série pour jeunes lecteurs, dès 9 ans, transporte les quatre héros (François, Louis, Jeanne et Bushmills) au gouffre de Proumeyssac, la cathédrale de cristal de la Dordogne où ils se trouvent projetés à l'époque de saint Martin de Tours! Aventure et suspense au rendez-vous.



📖 **LES QUATRE FILLES DU DOCTEUR MARCH, de Louisa May Alcott**, Gallmeister, 2020, 640 pages, 13 €.

Tout le monde connaît ce célèbre classique de la littérature américaine, en a vu une adaptation au cinéma, mais qui l'a lu? Voici pour un petit prix une nouvelle traduction de haute qualité et une belle édition pour découvrir ce chef-d'œuvre indémodable.



📖 **DICIONNAIRE DES APPARITIONS DE LA VIERGE MARIE, de Joachim Boufflet**, Cerf, 2020, 968 pages, 29 €.

Travail monumental que ce Dictionnaire qui recense les apparitions de Marie dans l'histoire et dans le monde, avec une attention particulière pour la France.



📖 **ÉDOUARD DETAILLE. UN SIÈCLE DE GLOIRE MILITAIRE, de François Robichon**, L'Artilleur, 2020, 150 pages, 39,90 €.

Édouard Detaille (1848-1912) a été le peintre de l'armée des quarante premières années de la III^e République. Cet album présente un vaste panorama de son œuvre.



📖 **ATLAS GÉOPOLITIQUE MONDIAL. ÉDITION 2021, sous la direction d'Alexis Bautzmann**, Le Rocher, 2020, 192 pages, 22,50 €.

Richement illustré, très clair, cet atlas permet de mieux comprendre les événements marquants qui touchent la planète.



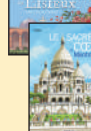
📖 **L'ÉTOILE DE BETHLÉEM. ORGUE & CHANT GRÉGORIEN, par Florence Rousseau et le chœur des moines de l'abbaye Sainte-Anne de Kergonan, dir. Jaan Eik Tulve**, Art & Musique, 2020, 76 mn, 20 €.

Un beau CD de Noël à se procurer sur www.kergonan.org

Sélection de bandes dessinées que nous recommandons



📖 **THERÈSE DE LISIEUX, de Dupuy, Perconti, Rizzato**, Artège, 2020, 48 pages, 14,90 €.



📖 **LOUIS ET ZÉLIE MARTIN, de M. & O. Malcurat et M. Greselin**, Artège, 2020, 52 pages, 14,90 €.



📖 **LE SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE, de Vivier et Cerisier**, Artège, 2020, 52 pages, 14,90 €.

C.G. et P.K. ■

Et pour les jeunes...

LE MIROIR DU ROI, de Odile

Haumonté, Téqui, collection Défi, 2020 (première édition 2005), 244 pages, 14,90 €.



Jour de liesse à Alethéia, en ce début du XIV^e siècle! La jolie reine vient de donner naissance à deux vigoureux jumeaux. La loi du royaume est sans appel: l'un des deux doit mourir pour éviter de futures rivalités de succession.

Sur fond de secrets et d'attentats, les personnages de ce roman incarnent fidélité, affection fraternelle, amitié et courage. Ils suscitent l'intérêt et la sympathie du lecteur qui ne lâche son livre qu'à la dernière ligne, après avoir respiré un air joyeux, tonique et imprégné de vertus chevaleresques.

À partir de 12 ans.

Valérie d'Aubigny ■

Retrouvez ce livre et une large sélection pour la jeunesse sur le site www.123loisirs.com

Françoisphobie



Yves Chiron, historien de l'Église à l'œuvre abondante, est bien connu des lecteurs de *La Nef* dont il est un fidèle collaborateur. Il nous parle de son dernier livre.

La Nef – Qu'est-ce qui vous a poussé à vous lancer dans un livre en défense du pape François, est-il à ce point attaqué ?

Yves Chiron – Ce livre n'est pas un panégyrique du pape François mais un plaidoyer. Je ne cherche pas à montrer que ce pape est infaillible dans tout ce qu'il dit, lui-même reconnaît que la critique à son égard est légitime. Mais encore faut-il que cette critique ne déforme pas les propos ou les textes, ou qu'elle en cite certains et oublie, volontairement ou non, les autres.

Comment expliquer que le pape François cristallise des positions aussi tranchées – les fractures dans l'Église apparaissent plus grandes aujourd'hui que sous son prédécesseur –, aussi bien chez ses soutiens que chez ses contradicteurs ? Et pourquoi ce pape populaire dans les grands médias rencontre-t-il autant d'oppositions au sein même de l'Église ?

Le pape n'est approuvé et loué par les médias que lorsque ses propos semblent s'accorder avec l'idéologie dominante, mais dès qu'il s'en écarte il n'a plus ce soutien médiatique. Inversement ses opposants au sein de l'Église ne voient plus, n'entendent plus, ne relaient plus la parole pontificale lorsqu'elle exprime ou rappelle des positions traditionnelles.

Par ailleurs, grâce à internet, la parole pontificale est désormais diffusée instantanément dans le monde entier et va être commentée non seulement par les médias traditionnels, mais par quiconque possède un compte Tweeter ou Facebook et par une multitude de sites et de blogs catholiques.

Le fait que la parole papale se soit multipliée (aucun pape n'avait donné autant d'interviews) sur les sujets les plus divers, n'explique-t-il pas les incompréhensions qu'il suscite souvent, obligeant Rome à des mises au point fréquentes, et cela ne rabaisse-t-il pas l'autorité de la parole papale ?

Oui, il y a une inflation de la parole pontificale, mais elle n'est pas nouvelle et va *crescendo*. Cela a commencé par Pie IX, pour des raisons historiques. Le pape François aime les interventions hors-magistère si l'on peut dire : aucun pape avant lui n'a accordé autant d'interviews à la presse et aux télévisions, aucun n'a publié autant de livres d'entretien (quasiment un tous les six mois), chaque voyage pontifical est l'occasion, dans l'avion du retour, d'un entretien quasiment improvisé avec les journalistes. Cette parole pontificale démultipliée est, par la na-

ture des choses, dévalorisée. Aux yeux des médias, comme aux yeux de beaucoup de fidèles, une réponse improvisée du pape prend autant d'importance qu'un enseignement proprement magistériel.

En lisant votre livre, on retient que les opposants au pape sont finalement plus ou moins toujours les mêmes et sont, quant à leurs têtes, peu nombreux : qui sont-ils, d'où viennent-ils, que reprochent-ils principalement au pape ?

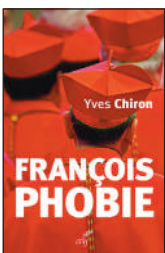
J'ai inventé les néologismes *Françoisphobie* et *François bashing* pour désigner des attitudes récurrentes, qui ont commencé presque dès le début du pontificat. Elles ne sont pas équivalentes. La « Françoisphobie » ce n'est pas la détestation du pape François mais, étymologiquement, la peur du pape François. On redoute ce qu'il va dire puis on a un regard suspicieux sur ce qu'il dit. Et ce sentiment peut verser dans le *François bashing*, c'est-à-dire la critique ou le rejet systématique de tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait.

Ceci dit, toute critique du pape François ne relève pas de l'une ou l'autre de ces attitudes. Je ne confonds pas Mgr Schneider et le cardinal Burke qui, de façon récurrente, expriment leurs doutes et leurs désaccords, et font d'utiles rappels doctrinaux, avec Mgr Vigano aveuglé par sa détestation de celui qu'il n'appelle déjà plus « le pape » mais Bergoglio. Je ne confonds pas les « Notes » que des théologiens solides ont diffusées discrètement avec l'acharnement systématique et de faible niveau d'un Roberto de Mattei et de ses relais de la TFP en Europe et aux États-Unis.

Des nombreuses affaires que vous présentez, y en a-t-il une qui vous semble particulièrement caractéristique des méthodes employées contre François ?

Certains affirment que le pape est en rupture avec l'enseignement de ses prédécesseurs sur les questions morales et sociétales. Un site catholique italien a dénoncé l'introduction de la théorie du « genre » (*gender*) dans les nouveaux statuts de l'Académie pontificale pour la vie. C'était, bien sûr, une grossière erreur de compréhension. Sur toutes les questions de morale, y compris l'homosexualité, le pape François est dans la continuité de l'enseignement de l'Église. Il parle de « valeurs inaliénables » là où Benoît XVI parlait de « valeurs non négociables », mais il veut mettre en œuvre une « pastorale missionnaire » plutôt que des rappels doctrinaux.

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■



Yves Chiron, *Françoisphobie*, Cerf, 2020, 346 pages, 20 €.

BRÈVES

SPIRITUEL

Le confinement limite les annonces, nous en sommes désolés.

✉ **Le diocèse de Fréjus-Toulon** lance sa 2^e édition de son parcours digital **La Traversée** : quatre prêtres dispensent des enseignements spirituels afin de limiter l'isolement des personnes en cette période de confinement et de raviver l'espérance. S'ajoutent désormais trois vidéos hebdomadaires.
Rens. : <https://frejustoulon.fr/la-traverse/>

✉ **Retraite de l'Avent avec sainte Geneviève**, proposée par l'Œuvre des Vocations des diocèses d'Ile-de-France : douze méditations audio du Père Vincent Thiallier diffusées jusqu'au 25 décembre.
Rens. : www.mavocation.org

✉ **Retraite de l'Avent en ligne avec la « Belle Acarie »** (1566-1618) jusqu'au 3 janvier 2021 proposée par les carmes de Paris : une méditation à recevoir par mail chaque vendredi.
Rens. : www.carmes-paris.org

✉ **10 minutes avec Jésus** : des prêtres de l'Opus Dei vous proposent une méditation audio de 10 minutes chaque jour à rece-

voir via les réseaux sociaux (WhatsApp, YouTube...)
Rens. : www.10minutesavecjesus.org et 10minavecjesus@gmail.com

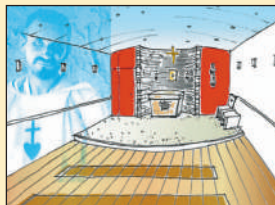
✉ **L'abbaye de Lagrasse** (Aude) propose une retraite pour hommes, à partir de 35 ans, du 19 au 21 février 2021 « *L'aventure intérieure* », ou 12 au 14 mars 2021 « *l'homme biblique* ». Pour (re)découvrir ou approfondir notre vie intérieure. Initiation à l'oraison et à la *Lectio divina*. Temps de recueillement, enseignements, entretiens avec les chanoines.
Rens. : chanoines@lagrasse.org / <https://www.lagrasse.org/>

✉ **Rebondir après 50 ans**, pour jeunes grands-parents à ND de Montligeon (Orne) les 8-9 mai 2021. Pour (re)donner un sens spirituel à la vie conjugale. Enseignements, temps de prière et temps conviviaux. Avec un chanoine de Lagrasse et M. Marc d'Anselme.
Rens. : rebondirapres50ans@gmail.com

✉ **Exercices spirituels** avec les bénédictins de l'**abbaye Saint-Joseph de Clairval**. Dates sur le site : www.clairval.com
Rens. : 03 80 96 22 31.

♥ Coup de cœur!

Construire la chapelle d'une école



L'école et collège **Bienheureux Charles de Foucauld**, à Versailles, établissement libre et hors contrat, a lancé la construction de sa chapelle et a besoin de 200 000 € pour boucler son budget. En 2020, l'établissement a construit un nouveau bâtiment qui abrite désormais le collège. Créé en 2014 par des laïcs catholiques soutenus par les prêtres de Notre-Dame des Armées de Versailles et de

Saint-Germain du Chesnay, le collège de garçon s'est vite enrichi d'un primaire mixte (2016). Aujourd'hui l'établissement, qui avait démarré avec 12 élèves, en compte 200!

La construction de la chapelle souterraine démarrera au printemps 2021... à condition d'avoir le financement : aidez ce beau projet!

Dons à l'Association éducative Bx Charles de Foucauld, 7 rue Condé, 78000 Versailles ou sur www.chapelle-foucauld-versailles.fr



✉ **Exercices spirituels de saint Ignace** avec les **CPCR** à Bieuzy (56) et Chabeuil (26). Dates sur le site : www.cpcr.org
Rens. : 04 75 59 00 05.

✉ **Retraite selon les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola** du 26 (10h) au 30 décembre (17h) à Saint Prix (95) pour tous (à partir de 17 ans), prêchée par l'abbé Fabrice Loiseau (Missionnaires de la Miséricorde) et l'abbé Gérald de Servigny.

Rens. : [abbé G. de Servigny, retraite.st.ignace@wanadoo.fr](mailto:abbé.G.de.Servigny,retraite.st.ignace@wanadoo.fr) / 06 67 23 27 72.

✉ **Retraites du Rosaire** prêchées par deux Pères de la Fraternité Saint-Vincent-Ferrier, du 27 au 31 décembre au Foyer de Charité de Poissy (78). **Retraite de Vocation** du 26 au 31 décembre pour jeunes gens de 18 à 25 ans à Chéméré-le-Roi (53).
Rens. : www.chemere.org et 02 43 98 64 25.

Faites connaître La Nef

en diffusant d'anciens numéros papier ou PDF



✉ Nous avons des stocks d'anciens numéros récents à votre disposition, que vous pourriez donner autour de vous (amis ciblés, paroisses, associations...): n'hésitez pas à nous en demander, nous vous les enverrons gratuitement.

✉ En cette période de confinement, vous pouvez également faire connaître *La Nef* en diffusant par courriel le PDF d'anciens numéros, c'est un moyen simple et sans frais pour faire connaître un numéro que vous avez aimé : n'hésitez pas à nous dire le ou les numéros PDF que vous souhaitez recevoir.

Contactez-nous : contact@lanef.net | 01 30 54 40 14

Tous dominés par la peur ?



par
Marine
Tertrais

Depuis neuf mois, la France semble comme paralysée par un mal nouveau, un virus qui est venu bousculer ses certitudes, son confort, ses habitudes et qui a mis en lumière son déclin. En quelques semaines, les repères anthropologiques et culturels de ce pays millénaire ont été oubliés dans un vent de panique. Confinés, les Français ont été privés de leurs libertés fondamentales : libertés de travailler, d'aller et venir, de se réunir, d'enterrer leurs morts, liberté de culte, et aucun grand mouvement de contestation n'a été observé. Une situation historique inédite qu'ont cherché à analyser Jean-Loup Bonnamy et Renaud Girard dans leur essai *Quand la psychose fait dérailler le monde* (1).

« Il faut s'extirper de cette spirale de la peur et des logiques hygiénistes et prudentielles. »

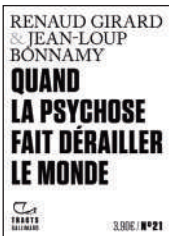
Spécialistes de géopolitique et de gestion de crise, ils ont tenté de décrypter la manière dont nos gouvernants nous ont embarqués dans une aventure invraisemblable. Qui aurait pu imaginer une telle situation il y a encore un an ? « Depuis des années, nos sociétés occidentales se sont constituées de nouvelles idoles et ont oublié les valeurs constitutives de leur identité, explique Jean-Loup Bonnamy. Toutes ces valeurs ont été remplacées par des fétiches tels que le principe de précaution, le marché ou encore la réussite sociale. » On ne cherche plus Dieu mais son confort. Et quand on perd le contrôle sur les événements, quand un virus vient mettre à mal ce mode de vie sans contrainte, la peur s'installe. Cette peur a poussé les Français et ses gouvernants à abandonner toute forme de rationalité. On ne réfléchit qu'à court terme. On compte les morts et on se laisse

guider par son émotion. « Six millions d'enfants de moins de 15 ans meurent chaque année dans le monde, notent Jean-Loup Bonnamy et Renaud Girard dans leur livre. *Un enfant meurt toutes les deux minutes du paludisme, soit 260 000 par an.* » Qui s'en soucie ? Mais quand un adolescent atteint du coronavirus meurt en juillet à Cayenne, en France, la presse s'agite, s'affole, et ravive la psychose. Et on oublie de préciser qu'il était également atteint de la fièvre jaune...

En quelques mois, la santé publique est devenue la priorité absolue d'un gouvernement qui semble naviguer à vue sans se soucier des conséquences économiques et sociales. « Cette année, la mortalité mondiale n'augmentera pas du fait du Covid-19, avance Jean-Loup Bonnamy. En revanche, elle pourrait très bien augmenter à cause de la désorganisation du monde provoquée par le confinement. »

Pour espérer sortir de cette crise, il est donc grand temps, selon lui, de s'extirper de cette spirale de la peur et des « logiques hygiénistes et prudentielles ». « Nous, les Occidentaux modernes, nous nous faisons une idée très étrange de la vie humaine : pour nous, l'homme serait un être individualiste et rationnel, qui cherche toujours à gagner davantage d'argent et à maximiser son confort, se désolé-t-il. Nous sommes devenus indifférents à nos traditions. » Et si nous décidions une bonne fois pour toutes d'accepter le réel et de revenir à un mode de vie plus authentique ?

M.T. ■



(1) Renaud Girard & Jean-Loup Bonnamy, *Quand la psychose fait dérailler le monde*, Collection Tracts, Gallimard, 2020, 48 pages, 3,90 €.



Libéralisme et tolérance

Il est devenu coutumier d'affirmer que le « libéralisme » est une philosophie du « *laissez faire, laissez passer* ». Et que ce qui vaut pour l'économie vaut pour les idées. Ce que nous désignons par « libéralisme » correspond beaucoup plus, en réalité, à son évolution depuis ces dernières décennies au point de l'associer, en matière de mœurs, au libéralisme-libertaire. Pourtant, si l'on se donne la peine d'examiner ses fondements philosophiques, il n'y a rien de plus faux. En témoigne, le fondateur de la philosophie politique libérale. Pour John Locke, libéralisme économique (l'homme qui acquiert des biens par son travail et les échanges), libéralisme politique (distinction des pouvoirs exécutif et législatif) sont inséparables du libéralisme théologique. Autrement dit, pour que l'édifice de la société politique « libérale » puisse se pérenniser, il doit reposer sur l'obligation morale que se doivent les individus, obligation morale fondée sur la loi de nature donnée par Dieu. Pour ce motif capital, il n'y a pas plus attaché à la *Loi* que le libéralisme.

Il en résulte une conséquence absolument déterminante dans la conception que se fait Locke de la tolérance. Celle-ci ne repose pas tant sur la liberté de conscience que sur la séparation de l'Église et de l'État. Ce qui signifie concrètement que les individus de la société politique libérale sont libres dans leur manière de croire, mais ne sont pas libres de ne pas croire. L'athéisme est par conséquent interdit ! Si la négation de Dieu était tolérée, le fondement de l'obligation morale aurait disparu. Mais il est une autre restriction à laquelle Locke attache beaucoup d'importance, à savoir l'exclusion des catholiques de la société politique. Obéissant à un pouvoir ecclésiastique extérieur (le pape), leur loyauté n'est pas fiable.

Ces deux restrictions sont extrêmement intéressantes au regard du drame que la France vient de vivre. D'une part, le libéralisme n'implique pas en tant que tel un « droit » des individus de croire « sans limites ». Tant la cohésion morale de la société que la protection de la conscience ne doivent en aucun cas être mises en cause, d'où le refus de l'athéisme et d'une religion « étrangère ». En raison de ces deux motifs, le libéralisme tel qu'il se présente dans ses fondements, bien loin de « *laissez faire, laissez passer* », a intégré l'idée que tout n'est pas tolérable. C'est la leçon qu'il nous faut retenir en cette première moitié du XXI^e siècle.

Que je me fasse bien comprendre : il ne s'agit pas d'interdire l'athéisme ou de proscrire le catholicisme, ce qui serait de nos jours absurde. En revanche, notre République démocratique-libérale et



par
le Père
Bernard
Bourdin

Le Père Bernard Bourdin est Dominicain de la province de France, professeur de philosophie politique et d'histoire des idées à l'Institut catholique de Paris, spécialiste de théologie politique en contexte chrétien et auteur de plusieurs ouvrages, dont celui avec Jacques Sapir *Souveraineté, nation, religion, dilemme ou réconciliation ?* (Cerf, 2017) et *Le christianisme et la question du théologico-politique* (Cerf, 2015).

laïque aurait tout intérêt à redécouvrir ce juste équilibre entre « conscience » et « cohésion morale » et faut-il ajouter désormais, « cohésion culturelle ». À lire le fondateur du libéralisme, il n'y a rien d'anti-libéral à reconnaître que toute conviction ou croyance n'est pas tolérable dès lors qu'elle menace la cohésion d'une société et la liberté d'expression. Nos principes libéraux s'autodétruisent en refusant de poser des limites strictes. Elles devraient faire partie intégrante des critères d'accueil des personnes étrangères. Ce qui n'est pas réglé dès les premiers moments resurgira quelques années plus tard. C'est ainsi que les fidèles d'une religion voudraient imposer ce qui ne doit pas être enseigné à *l'École de la République*, conformément à leurs normes morales-religieuses. C'est ainsi qu'un enseignant est décapité parce qu'il ne s'est pas *soumis* aux injonctions d'une religion et que des fidèles qui prient dans une église sont assassinés. L'intolérable n'étant pas fixé par l'État, une minorité s'en empare.

L'idée de République impossible

C'est l'idée même de République (*chose publique*) qui est devenue impossible. Pour qu'elle le redevenne, toute conviction qui ne tolère pas l'argument de raison ne saurait être tolérable. Toute conviction qui n'accepte pas d'être limitée par la Loi ne saurait être non plus tolérable. Le libéralisme politique a paradoxalement besoin de la Loi pour exister et faire respecter les *droits* de l'homme... et du citoyen : « *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions mêmes religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la Loi.* » C'est pourquoi affirme encore la Déclaration de 1789 : « *La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique.* » Ce qui revient à dire avec Max Weber que seul l'État a le monopole de la violence (ou de la contrainte) légitime. Quand il y renonce, la violence se répand partout... sans limite ! Il est grand temps de s'intéresser à nouveau aux ressources morales du libéralisme, sans commune mesure avec ce qu'il est devenu, c'est-à-dire la caution idéologique à des droits-créances. Désormais conçu en ces termes, le libéralisme génère sa propre subversion. Le retour du problème politique de la religion en est la plus violente expression. L'islam, religion totalement étrangère à notre histoire philosophique, en est le tragique révélateur par sa frange extrémiste qui revendique *des droits* pour elle.

B.B. ■

Savoir tirer les leçons de la crise

Notre pays traverse une crise sanitaire grave qui impacte fortement notre économie. Le produit intérieur brut de la France (l'indicateur qui mesure la richesse créée en un an) connaît son plus fort recul depuis la Seconde Guerre mondiale: début novembre 2020, la Direction Générale du Trésor estimait ainsi à 11 % le recul de l'activité pour l'année 2020 par rapport à 2019, en tenant compte des deux périodes de confinement. À moyen terme, les conséquences du blocage de notre économie risquent d'être redoutables: endettement record, nouvelle baisse du PIB, qui nous ramènerait 15 ans en arrière, et surtout explosion du chômage: avant la crise, un actif sur cinq était privé d'emploi. Et selon les estimations de la Banque de France et de l'Unedic, les deux confinements vont respectivement entraîner la destruction d'un million puis de 500 000 emplois. Les experts anticipent logiquement une explosion du taux de pauvreté qui dépasserait la barre des 10 millions de personnes dans l'Hexagone.

Seules nos entreprises peuvent donner un second souffle à notre économie. Mais elles ont elles-mêmes été considérablement fragilisées par la crise, quand elles n'ont pas disparu: malgré les mesures gouvernementales de soutien, financées en grande partie par le rachat de notre dette souveraine par la Banque Centrale Européenne, le nombre de dépôts de bilan des petites et moyennes entreprises connaît en effet une forte augmentation et il est difficile d'anticiper leur capacité de résistance à moyen terme, dans un environnement économique mondial dégradé et instable.

Dépendance économique accrue ?

Mais surtout, les difficultés de nos entreprises risquent d'accélérer notre dépendance à l'égard des pays tiers et donc de restreindre encore davantage notre souveraineté économique. La France est devenue le pays le plus désindustrialisé de tous les pays européens, la Grèce mise à part. Et les professionnels du secteur s'alarment du nouveau recul de l'industrie française lié à la crise sanitaire.

Dans ce contexte, nos entreprises deviennent des proies faciles pour les prédateurs étrangers désireux de s'approprier notre patrimoine économique. Certes, la France s'est récemment dotée d'un arsenal juridique permettant au gouvernement de bloquer les acquisitions d'entreprises stratégiques françaises par des investisseurs internationaux. Mais faute d'une réelle volonté politique, ces dispositifs restent inopérants: les rachats récents par des groupes étrangers des entreprises Tronics (mi-



par
**Laurent
Izard**

cro-systèmes électromécaniques utilisés dans l'aéronautique, la défense ou le médical), SCPS (spécialiste des batteries électriques) ou Latécoère (technologie de communication LiFi) ne peuvent que le confirmer.

Mais paradoxalement, la crise sanitaire et économique que nous subissons peut être à l'origine d'un renouveau, car elle est révélatrice de notre déclassé économique et elle génère une prise de conscience de notre dépendance à l'égard de puissances étrangères potentiellement hostiles.

Quel monde après la crise ?

Beaucoup s'interrogent aujourd'hui sur ce que devrait être le monde « après la crise ». Au centre du débat se trouve la question de la *déglobalisation* progressive de l'économie.

Il s'agit en premier lieu de tirer les conséquences de la fragilité des chaînes de valeur mondiales et de notre dépendance à la Chine et aux États-Unis.

La crise sanitaire, qui était tout à fait prévisible, a révélé notre incapacité à disposer des équipements de base indispensables comme des respirateurs, des blouses, des gants, du gel hydro-alcoolique ou même des masques. Rien d'étonnant à cela: nous ne sommes même plus en mesure de produire du paracétamol...

Dans un tel contexte, on voit bien qu'il est particulièrement hasardeux de dépendre d'importations étrangères car les contraintes logistiques sont fortes, les règles du jeu économiques sont bouleversées et la logique du chacun pour soi peut primer sur les intérêts commerciaux ou diplomatiques. Le principe de précaution implique donc de pouvoir fabriquer en France les produits vitaux pour notre économie et en particulier ceux nécessaires à la lutte contre les risques épidémiques.

Espérons qu'après la crise, nous sachions tirer les leçons de cette épreuve et favoriser un redémarrage de notre économie sur des bases plus saines: il s'agira de mieux préserver notre indépendance économique en gardant le contrôle de nos entreprises, de limiter les échanges internationaux croisés de produits similaires, de développer les circuits courts, de repenser notre système de santé qui a montré ses contradictions et ses insuffisances, de mieux armer nos entreprises face à la concurrence mondiale, d'équilibrer davantage nos relations de partenariat et éventuellement d'envisager un protectionnisme mesuré lorsque cela est nécessaire, quitte à nous affranchir de certains engagements internationaux.

L.I. |



Laurent Izard est normand et agrégé de l'Université en économie et gestion. Diplômé en droit de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, professeur de chaire supérieure, il est notamment l'auteur de *La France vendue à la découpe* (L'Artilleur, 2019).

Vous avez dit complot ?



par
Jacques de
Guillebon

Est-il comique ou tragique que nous observions depuis quelques années, alors même que nous nous rêvons les hommes les plus rationnels de tous les temps, les plus délivrés des préjugés (copyright Voltaire), les plus éclairés, que nous observions qu'un instinct complotiste nous envahisse à chaque nouvelle du monde qui nous parvient ? C'est sans doute depuis la fronde des Gilets jaunes que le grand mouvement de remise en cause de toutes les vérités officielles s'est cristallisé : l'effroi et la colère légitimes d'un peuple se sentant oublié de ses gouvernants, l'impression souvent vérifiée que se met en place un monde nouveau, plus dur encore que le précédent, où une frange réduite de la population réussit tout, se gave d'or et de privilèges, quand le reste trime, soupire, ne trime pas parce qu'au chômage, tous ces sentiments ont changé le contemporain français, gavé aux informations, vraies ou fausses, circulant sur des réseaux sociaux ans foi ni loi, ils ont engendré l'idée que « la vérité est ailleurs », et qu'on nous ment, qu'on nous cache tout, on nous dit rien.

Qu'est-ce qui peut être encore cru ?

Cette déstabilisation de notre régime de vérité est terrible, parce qu'il ne s'agira pas à la fin de savoir s'il y aura eu 45 000 ou seulement 30 000 morts dus au virus, mais de savoir ce qui peut et doit encore être cru ou si le monde entier tel que nous le percevons est une illusion, et une illusion fomentée par un « on » ou un « ils » indéterminé. Si le doute systématique peut être une excellente méthode pour démarrer son apprentissage philosophique, c'est un stade généralement dépassé dès l'âge de 10 ans, une fois qu'on s'est génialement demandé si son père est bien son père et si ce que perçoivent nos sens peut bien être appelé réalité, ou s'il n'y a pas un grand marionnettiste caché derrière ces guignols qui nous entourent. On peut ensuite pratiquer le doute cartésien et finir par trouver un soubassement stable que l'on appelle Dieu. On peut, et l'on doit, si l'on a cherché la vérité avec constance, humilité et bonne foi, comprendre que par ailleurs ce Dieu s'est révélé, qu'il est triple et que sa deuxième personne s'est incarnée dans Jésus le Christ. Mais là, nous nous écartons du chemin naturel et commun qui est, qu'en tant qu'habitant de ce monde et participant à la cité, on s'y lie d'amitié ou de relations sociales, on y prend sa part, et que travaillant à son bien commun, on constate que pour diverses

raisons, chacun y concourt. Il y a bien entendu des dominations dans ces relations humaines mais qu'elles soient contestées ou non, elles sont perçues comme telles et perceptibles. Alors, bien entendu, derrière qui nous gouverne, en l'occurrence par exemple Emmanuel Macron, peuvent se trouver des hommes de l'ombre ou des organisations dont les intérêts ne sont pas ceux du bien commun. C'est fort possible, mais cela réclame une démonstration et des preuves.

Comme si le complot était avéré !

Aujourd'hui, le mouvement du tout-venant est d'abord de supputer cette probabilité et de déduire de tous les événements politiques ou économiques que ce phénomène n'est plus une possibilité mais est avéré. Et ce, de manière souvent contradictoire : ainsi quand il n'y a pas de masques en France au mois de mars, c'est bien qu'« ils » l'ont fait exprès, soit qu'ils aient détourné l'argent à d'autres fins ; soit qu'ils aient imaginé nous laisser tous crever dans un but encore indéfini. Quand six mois plus tard « on » nous force tous à porter des masques, c'est soit qu'on veuille nous empoisonner, soit qu'on veuille nous changer en moutons dociles, masqués pour l'éternité. Dans le même temps, on supposera qu'« ils » installent des caméras pour nous surveiller chaque minute et qu'« on » nous recouvre le visage, pour ? On ne sait pas.

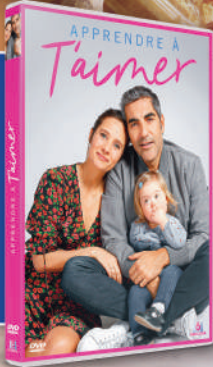
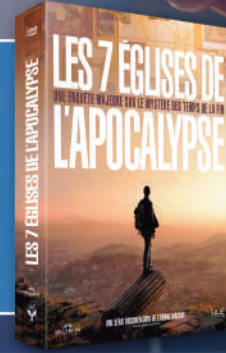
On sait, avant même que le vote ait eu lieu, que les affreux Démocrates américains ont triché, et quand Trump est défait, on cherche les preuves de cette affirmation préjugée. On sait aussi que le troisième secret de Fatima n'a pas été révélé par les méchants papes Jean-Paul II et Benoît XVI et que le « *grand reset* » annoncé par Christine Lagarde est un complot qu'« ils » sont maintenant assez forts pour pouvoir annoncer à visage découvert. Dès qu'un puissant ouvre la bouche, il ment, c'est certain. Il va nous manipuler ou nous détruire. Tout cela est certain, et un jour proche tout le complot sera mis au jour. C'est la nouvelle foi de ces anciens chrétiens revenus à leurs superstitions, enfermés dans une gnose terrifiante. Il est temps de nous délivrer de ces croyances, et de pratiquer enfin notre vraie foi, qui sait que si l'Ennemi est parmi nous, c'est d'abord dans notre cœur et que quelqu'un est de toute façon venu nous en sauver. Et ça, c'est écrit dans un livre, qu'on appelle la Bible, qui n'est pas crypté et qui est vérifiable.

J.G. ■



• **L'ÉTOILE DE NOËL** •
LE FILM D'ANIMATION DE RÉFÉRENCE SUR NOËL !
PRÈS DE 600 000 ENTRÉES AU CINÉMA

"UN PETIT CHEF-D'ŒUVRE D'ÉRUDITION" L'VISIBLE
• **LES 7 ÉGLISES DE L'APOCALYPSE** •
UNE ENQUÊTE HISTORIQUE PASSIONNANTE
EN 9 ÉPISODES DE 26 MINUTES
+ UN LIVRET DE 16 PAGES EN BONUS



"UN NOUVEAU REGARD SUR LES ENFANTS
ATTEINTS DE TRISOMIE 21" LE FIGARO
• **APPRENDRE À T'AIMER** •
UNE FICTION BOULEVERSANTE SUR L'ACCUEIL
D'UN ENFANT TRISOMIQUE



"UN FILM POIGNANT" FAMILLE CHRÉTIENNE
• **J'Y CROIS ENCORE** •
D'APRÈS L'HISTOIRE VRAIE
DU CHANTEUR CHRÉTIEN JEREMY CAMP



"HUMOUR ET AVENTURE SONT AU RENDEZ-VOUS" LE MAG CULTURE CINÉMA
• **SUPERBOOK** •
LA SÉRIE D'ANIMATION DE RÉFÉRENCE POUR DÉCOUVRIR LA BIBLE
SAISON 1 ET 2 DISPONIBLES

• **FRÈRE FRANÇOIS** •
LA SÉRIE D'ANIMATION
CATÉCHÉTIQUE INCONTOURNABLE
16 ÉPISODES DE 25 MIN. CHACUN



BON DE COMMANDE

Merci de joindre à votre envoi un chèque à l'ordre de Saje Distribution, puis retournez ce bon de commande à l'adresse
Saje Distribution - 89 boulevard Auguste Blanqui, 75013 Paris

*offre réservée à la France Métropolitaine

Je commande :	Prix	Quantité
<input type="checkbox"/> L'Étoile de Noël	14,99€	_____
<input type="checkbox"/> Coffret Les 7 Églises de l'Apocalypse	29,99€	_____
<input type="checkbox"/> Apprendre à t'aimer	14,99€	_____
<input type="checkbox"/> J'y Crois Encore	19,99€	_____
Frère François : Tome <input type="checkbox"/> 1 <input type="checkbox"/> 2 <input type="checkbox"/> 3 <input type="checkbox"/> 4 <input type="checkbox"/> 5	16,99€ / tome	_____
Coffret Superbook : Saisons <input type="checkbox"/> 1 <input type="checkbox"/> 2	39,99€ / coffret	_____
+ Frais de port : 1 DVD = 6,99€ / 2 DVD = 5,99€ / 3 DVD et + = 1,92€	TOTAL =	_____ €

Nom / Prénom : _____
 Adresse : _____
 Code Postal : _____
 Ville : _____
 Téléphone : _____
 E-mail : _____



AED

AIDE À L'ÉGLISE EN DÉTRESSE

**ILS ONT
TOUT PERDU !**

→ NE LAISSONS PAS
S'ÉTEINDRE LEUR
ESPÉRANCE

URGENCE LIBAN

